

Marche du chrétien

Paul Fuzier

CONTENU :

Des choses difficiles à expliquer. Causes de faiblesse : Ignorance	7
Contenu général de l'épître aux Hébreux	7
Beaucoup de choses à dire.....	8
Paresse à écouter. Autres préoccupations	8
Croyants d'autrefois : Qualités et services.....	8
Apprécier le ministère écrit. Esprit attristé.....	9
Sommeil spirituel.....	9
Ignorance résultant de la négligence des études bibliques	9
Privilèges et responsabilités.....	10
Nourriture de petits enfants ou nourriture solide	10
Hommes faits exercés à discerner le bien et le mal.....	10
Auditeurs oublieux	10
Beaucoup de choses glorieuses concernant Christ	11
Le Seigneur a beaucoup de choses à dire	11
Exhortation finale	12
1 Thes. 4:13 à 5:11 - Fils de la lumière, fils du jour. Veiller. L'armure	12
Plusieurs contrastes	12
Bonheur de l'espérance du croyant	12
Les divers événements annoncés par la prophétie.....	13
Le jour du Seigneur : un temps de jugement	13
Séparation à l'égard du monde.....	14
Fils de la lumière, fils du jour. Veiller. L'armure.....	14
Exhortation, édification et consolation mutuelles.....	15
Avec Christ, dans son sentier — 1 Pierre 1 à 4 + 3:8-18	15
Suivre le sentier de Christ (2:12, 21-23 et 4:1-14)	15
Les souffrances de Christ (1:11 ; 2:21 ; 3:18)	16
L'attitude de Christ devant l'outrage et la souffrance (3:8).....	16
Faire du bien et bénir (3:9-11)	16
Avoir horreur du mal à cause de la croix de Christ (3:11).....	17
Différence entre « faire du bien » et « faire le bien ».....	17
Rechercher la paix et la poursuivre (3:11)	18
Les yeux du Seigneur sur les justes, Sa face contre ceux qui font le mal (3:12)	18
Imitateurs de Dieu (3:13)	18
Souffrir pour la justice (3:14)	19
Prêts à répondre sur notre espérance. Bonne conscience, bonne conduite (3:15-16)	19

Souffrir en faisant le bien et non le mal (3:17)	19
Éli, Samuel, Anne — 1 Samuel 2 à 4	20
Éli	20
Exhortation aux parents : Éli un exemple à ne pas suivre	20
Discipline à ne pas négliger dans la maison de Dieu	21
Samuel. Certaines défaillances.....	21
Anne, une mère pieuse et fidèle	22
Imiter les bons exemples	23
Différents types de croissance à rechercher, personnellement et collectivement.....	23
Vanité de l'accroissement des possessions terrestres.....	23
Quand on glisse vers la malhonnêteté.....	24
Croissance à rechercher par le chrétien.....	24
Croissance dans les jours de douleur	25
Croissance par la Parole de Dieu.....	25
Accroissement en nombre	26
Conclusion-Résumé.....	26
Faîtes tout pour la gloire de Dieu : l'exemple du Seigneur	27
Faire tout pour la gloire de Dieu : principe et action	27
L'exemple du Seigneur	27
Fidélité : Exemples tirés de l'Apocalypse	33
Besoin de fidélité dans les temps fâcheux ou derniers jours.....	33
Martyrs d'Apoc. 6.....	34
Les deux témoins d'Apoc. 11.....	34
Le résidu d'Apoc. 12	34
Le résidu de Juda d'Apoc. 14:1-5	35
La fidélité aujourd'hui	36
Paix et Sainteté.....	37
Paix avec Dieu. Paix et sainteté.....	37
Paix du coeur.....	37
Paix et sainteté du point de vue collectif.....	38
Énergie de la foi.....	39
Raison d'être du chemin des Israélites à travers le désert	39
Soins de Dieu envers les Siens.....	40
Dieu permet des épreuves	40
Impossibilités, peur et foi.....	40
Foi passive et foi active — « Qu'ils marchent ! »	40
Quand il y a des choix à faire.....	41
La joie dans l'Épître aux Philippiens	42
Soumission aux circonstances que Dieu permet.....	42
Amour et prières pour l'assemblée et pour les saints	43
Attitude devant des prédications non conformes à la Parole.....	43

Ce qui était « plus nécessaire » : le ministère que Paul avait à exercer	43
Joie accomplie seulement s'il n'y a pas de dissents 44	44
Joie de « se sacrifier » pour Christ	44
L'affaire d'Épaphrodite.....	45
Joie dans le Seigneur	45
Joie goûtée en rapport avec un don	45
Joie malgré des sujets de pleurs	46
Pour la joie de nos âmes — Ps. 63	46
Contraste entre Ps. 63 et 42.....	46
Ne pas se nourrir de nos tristesses	46
Ps. 63:1a — Toute satisfaction en Dieu — Phil. 4:11-13.....	47
Soif de ce qui désaltère. Les aspirations du nouvel homme.....	47
Dieu fait ressentir l'aridité du désert	47
Ps. 63:5 — L'âme rassasiée	48
Ps. 63:8 — Mon âme s'attache à Toi pour Te SUIVRE.....	48
Conclusion pour une nouvelle année.....	48
Connaître, vouloir et faire — Colossiens 1:9-10	49
Importance de connaître la volonté de Dieu	49
Marcher dans la communion au Seigneur, non pas selon une liste de règles.....	49
Pourquoi le chemin est-il souvent ni clair ni connu ?	50
Volonté de Dieu connue par la Parole, mais aussi par l'Esprit.....	50
Responsabilité : Ne pas obéir ou ne pas agir sont aussi péché.....	51
Le vouloir et le faire.....	51
Parfait Modèle en Christ	51
Modèles dans des exemples de croyants.....	52
Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites	52
1 Samuel 1 à 3. Éli et Anne. Fidélité et infidélité.....	52
Contraste entre Éli et Anne	53
Éli et sa maison. Ses fils se sont avilis et il ne les a pas retenus.....	53
Responsabilité des parents chrétiens	54
Perte du discernement spirituel.....	54
Applications à la responsabilité dans la vie de l'assemblée.....	54
La fidélité des fils de Lévi qui portaient l'arche.....	55
Relations de famille et droits du Seigneur	56
Dieu maintient un témoignage en tout temps. La fidélité de Anne	56
La faiblesse n'empêche pas la fidélité.....	57
Notre Responsabilité	57
Danger d'oublier notre responsabilité, au profit de nos bénédictions.....	57
Responsabilité quant au salut	58
Responsabilité quant à la marche — 1 Pierre 1:5	58
Impuissance du croyant, puissance de Dieu — Dépendance	59

Christ, chef et consommateur de la foi.....	59
La Lèpre comme image du mal moral, selon Lévitique 13.....	60
La lèpre, mal moral chez un individu. Lévit. 13:1-46.....	61
La lèpre dans nos habitudes de vie. Lévit. 13:47-59	64
Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as. Apoc. 3:11	66
Centième anniversaire	66
Origine de l'autorité morale.....	66
Un objectif : avoir le caractère philadelphe.....	67
Tenir ferme à cause des dangers, — même sans avoir commis de faute.....	67
Plusieurs types de combat	67
Combat pour la foi, Jude 3	68
Tromperies de l'ennemi	68
Pas de double langage.....	69
On combat pour ce qui a du prix.....	69
Nécessité d'une bonne conscience. Préparation morale.....	69
Un héritage précieux.....	70
Danger d'une connaissance superficielle de la vérité	70
Danger d'un abandon graduel	70
Sommaire de toutes les exhortations à tenir ferme	71
Les quatre exhortations de 2 Timothée 4:5	71
Dernières paroles de l'apôtre Paul. Une course achevée. 2 Tim. 4:6-8.....	71
Ressources qui demeurent, le solide fondement de Dieu demeure	71
Principales exhortations.....	72
Le sain enseignement n'est plus supporté. 2 Tim. 4:3-4.....	72
Nourris de la Personne du Seigneur.....	76
Sur les dangers de la sentimentalité	77
Qu'est-ce qui guide les affections de famille ?	77
Affections déréglées. Col. 3:5.....	77
Manque de fermeté	78
Deutéronome 13:6-11.....	78
Prédication de l'évangile	79
Pierre instrument du diable	79
Conclusion	80
Justice et paix	80
La justice et la paix basées sur le pardon de Dieu.....	80
Le Roi de paix	80
Pas de paix dans le monde actuel	81
Le croyant peut goûter la paix	81
Péchés pardonnés, et les droits de la justice divine maintenus	82
Les différentes dispensations.....	82
Sentiers de justice. Ps. 23:3.....	82

Danger de négliger la sainteté	83
Luc 1:75, 79	83
Jean 17:25	83
Psaume 16:1 — Garde-moi, ô Dieu, car Je me confie en Toi	84
Un psaume prophétique	84
Le Seigneur en prière	84
Grand besoin d’être gardés.....	85
Confiance en Dieu, confiance en l’homme	85
La dépendance va avec la confiance	86
La sagesse d’en haut — Jacques 3:17	86
Besoin de sagesse et d’intelligence.....	86
Sagesse d’en haut, sagesse humaine	87
Jacques 1:5-6 — Demander la sagesse	88
Jacques 3:13. Des œuvres qui montrent sagesse et intelligence.....	88
Sept caractères de la sagesse d’en haut	89
Les objectifs réels de nos vies	91
Danger des richesses.....	91
Richesses spirituelles.....	92
Sources de déclin.....	92
L’humiliation vraie et sincère se traduit par des actes	92
Connaître Christ, la puissance de sa résurrection, la communion de ses souffrances	92
Méconnaissance de Dieu et de l’œuvre qu’Il a faite pour Son peuple	93
Ressources et jugements gouvernementaux.....	93
Suivre effectivement le Seigneur	94
L’amour vrai. Quelques remarques sur 1 Jean 3.....	94
Amour selon Dieu. Les deux familles : de Dieu et du diable.....	94
Haïr son frère, jusqu’où cela peut aller.....	94
Le croyant doit veiller à ne pas nourrir des sentiments charnels	95
1 Jean 3:14-15. Absence d’amour, puis haine.....	95
L’amour de l’argent : Une racine de toutes sortes de maux (1 Tim. 6:10)	97
Un frein à la vie chrétienne	97
Dieu mis de côté.....	97
Influence sur le comportement.....	98
L’argent et le service du Seigneur	98
L’argent et l’apôtre Paul.....	98
L’argent et le Seigneur sur la terre.....	99
Une source de beaucoup de douleurs	99
Genèse 41 à 47 : Joseph, les égyptiens et la famine. S’abandonner à Dieu sans réserve	99
Obéissance, dépendance, soumission	100
Fruits précieux de ces vertus. L’obéissance de Christ.....	100
Jugement [spirituel] juste.....	101

Connaissance de la source de l'enseignement : de Dieu	101
Communion avec le Père et le Fils	102
Joie accomplie	104
Fais-moi connaître le chemin où j'ai à marcher. Ps. 143:8	104
Ne pas perdre sa vie ici-bas.....	104
Problème des difficultés et des obstacles.....	104
Besoin de patience	105
Ne pas se laisser décourager par les obstacles.....	106
Fausse tranquillité.....	106
La patience de notre Seigneur Jésus Christ est salut. 2 Pierre 3:15	106
2 Pierre 3:6-10.....	106
2 Pierre 3:10-13.....	107
2 Pierre 3:14.....	107
2 Pierre 3:15.....	108
Choisir.....	108
Le non croyant et le salut.....	108
Le croyant.....	109

Des choses difficiles à expliquer. Causes de faiblesse : Ignorance

[Titre original : Des choses difficiles à expliquer — Sujet : À propos de l'épître aux Hébreux. Causes de faiblesse. L'ignorance, ignorance de Christ, ignorance de la Parole, de l'enseignement et des vérités.]

ME 1951 p. 197-207

Contenu général de l'épître aux Hébreux

Ciel ouvert

L'épître aux Hébreux nous ouvre le ciel pour nous y faire contempler la Personne excellente de Celui qui, venu ici-bas pour accomplir l'œuvre de notre rédemption, « a enduré la croix, ayant méprisé la honte » et est maintenant « assis à la droite du trône de Dieu » (Héb. 12:2). Jusque-là, « le chemin des lieux saints » n'avait « pas encore été manifesté », mais Christ s'étant « offert lui-même à Dieu sans tache », « est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle ». Il « n'est pas entré dans les lieux saints faits de main, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu » (Héb. 9:8, 12, 14 et 24).

Sacrifices anciens. Une seule offrande

Les sacrifices offerts selon la loi ne pouvaient jamais « rendre parfaits ceux qui s'approchent ». Christ, « par une seule offrande », nous a rendus « parfaits à perpétuité », de telle sorte que nous pouvons être exhortés maintenant à nous approcher « avec un cœur vrai, en pleine assurance de foi, ayant les cœurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'eau pure » (Héb. 10:1, 14 et 22). Cette exhortation nous est adressée parce que *nous avons* « une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints » et « un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu » (ibid. v. 19 et 21).

Un grand sacrificateur

Qui est ce « grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu » ? C'est Celui dont parle l'apôtre dans le chapitre 5. — Les écrits de l'Ancien Testament nous présentent deux hommes établis dans l'office de la sacrificature : Aaron et Phinées (Lév. 8 et 9 ; Nomb. 25). Aaron fut *appelé* à exercer la sacrificature (Héb. 5:4), tandis que Phinées acquit le droit de l'exercer parce qu'il fit « propitiation pour les fils d'Israël » (Nomb. 25:10-13). Ce sont les deux côtés qui sont mis en évidence dans la sacrificature de Christ : « De même le Christ aussi ne s'est pas glorifié lui-même pour être fait souverain sacrificateur, mais celui-là l'a glorifié qui lui a dit : Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré ; comme il dit aussi dans un autre passage : Tu es sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec » (Héb. 5:5, 6) — et, par ailleurs : Il est « la propitiation pour nos péchés » (1 Jean 2:2).

Mais quel chemin Il a dû suivre depuis qu'Il a quitté la gloire jusqu'au moment où Il a été « salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec » ! Celui qui est le « grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu », c'est Celui « qui, durant les jours de sa chair, ayant offert, avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé à cause de sa piété, quoiqu'il fût Fils, a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes ; et ayant été consommé, il est devenu, pour tous ceux qui lui obéissent, l'auteur du salut éternel, étant salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec... » (Héb. 5:7-10).

Beaucoup de choses à dire

Quel merveilleux sujet l'apôtre avait là devant lui ! Et comme il eût aimé pouvoir le développer, occupant ainsi les croyants hébreux d'un Christ glorifié après avoir souffert, d'un Christ céleste ! « Au sujet duquel », dit-il, « nous avons beaucoup de choses à dire » (ibid. v. 11).

Comme l'apôtre avait « beaucoup de choses à dire » au sujet de Celui qui a été « salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec », Dieu a également beaucoup de choses à nous communiquer relativement à la Personne adorable de son Fils bien-aimé. N'avons-nous pas l'ardent désir de les entendre ? Cette Personne ne fait-elle pas brûler nos cœurs ? N'est-ce pas de Lui que nous voulons être occupés en chemin ? Ne souhaitons-nous pas croître « dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » ? — Qui ne répondrait : oui ? Mais est-ce des lèvres seulement, ou du fond de nos cœurs ?

Paresse à écouter. Autres préoccupations

Hélas ! n'est-il pas trop vrai que, pour nous comme pour les croyants hébreux, ces choses sont « difficiles à expliquer » ? Et, sans doute aussi, pour une même raison : parce que nous sommes « devenus paresseux à écouter » !

Nous disons volontiers : il nous faut un ministère qui nourrisse nos âmes de Christ ; qui nous présente les gloires variées de sa Personne ; qui le place devant nos yeux comme le Fils de Dieu et le Fils de l'homme ; qui occupe nos cœurs de ce qu'Il est comme Sauveur, Seigneur, Berger, Souverain sacrificateur, Avocat ; qui exalte le Chef du Corps, l'Époux de l'Église. Et certes, c'est de Lui que le Saint Esprit veut nous occuper et Dieu a beaucoup de choses à dire à chacun de nous à l'égard de cette Personne glorieuse qui sera le seul Objet de nos cœurs pendant l'éternité. Mais, pour nous aussi, ces choses sont « difficiles à expliquer » parce qu'au fond, nous sommes occupés d'autres objets que Christ, et l'on n'est disposé à écouter vraiment et apte à saisir que lorsque le sujet présenté captive le cœur. Dans le cas contraire, on écoute d'une oreille distraite, incapable de faire le moindre effort pour en suivre les développements. Un sujet est facile à expliquer à un auditoire qu'il captive et qui désire entrer dans ce qui lui est présenté ; par contre, il est difficile à expliquer à ceux qui ont d'autres préoccupations et dont l'esprit est ailleurs...

Croyants d'autrefois : Qualités et services

Nos devanciers étaient beaucoup plus à l'aise que nous ne le sommes dans toutes les vérités concernant la Personne de Christ, c'est-à-dire dans l'ensemble des vérités chrétiennes. Ne nous est-il pas arrivé parfois de laisser de côté des écrits dont ils ont fait leur nourriture parce que nous étions arrêtés devant la profondeur de certaines pages ? — Les mêmes vérités que la plupart de ceux qui nous ont précédés saisissaient très vite par l'intelligence renouvelée — parce que, sans doute, ils les comprenaient plus vite encore par le cœur — sont souvent, pour nous, « difficiles à expliquer ». Nos pères prenaient de la « nourriture solide », celle des « hommes faits », qui ont compris leur position en Christ et sont occupés d'un Christ céleste ; c'est d'un niveau généralement trop élevé pour nous : il nous faut du « lait », la nourriture des petits enfants (Héb. 5:12-14 ; cf. 1 Cor. 3:1, 2).

Nous conservons le souvenir de bien des frères que le Seigneur a repris à Lui et qui ont été des serviteurs utiles pour l'Assemblée. Leur ministère a été en riche bénédiction pour beaucoup. Sans doute, leurs écrits nous restent, mais eux ne sont plus là pour nous enseigner, nous exhorter et nous encourager — pour nous aider de leurs conseils ou intervenir avec tout le poids de leur autorité morale. Que de fois avons-nous exprimé le regret de ne plus avoir aujourd'hui les dons remarquables du 19ème siècle et du début du 20ème ! Serait-il difficile à notre Dieu d'en susciter encore ? Certainement pas. Mais gardons-nous d'oublier que Dieu nous retire des bénédictions spirituelles comme autrefois Il privait Israël de bénédictions matérielles. Posons-nous donc la question : si nous

n'avons plus — en dehors de leur ministère écrit — les dons qu'ont su apprécier nos devanciers, ne serait-ce pas parce que nous sommes « devenus paresseux à écouter » ?

Apprécier le ministère écrit. Esprit attristé

Posons-nous également cette deuxième question : saurions-nous apprécier aujourd'hui le ministère de ceux que le Seigneur avait trouvé bon de susciter dans les jours du Réveil et dans les temps qui ont immédiatement suivi, alors que nous savons si peu profiter de leur ministère écrit ? — Ce ministère écrit est à notre disposition, Dieu en soit béni ! Mais il est attristant de voir combien est réduit le nombre de ceux qui désirent en bénéficier. Oui, nous sommes devenus paresseux à écouter ! Aussi les vérités qui devraient être l'aliment quotidien de nos âmes, celles qui concernent la Personne même de Christ, sont des vérités dans lesquelles nous entrons bien peu et dont nous ne jouissons que dans une faible mesure. Le Saint Esprit est occupé à autre chose qu'à développer devant nous les gloires de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ; trop souvent contristé, il s'emploie à redresser chez nous ce qui l'empêche d'exercer le service qui est le sien par excellence, celui dont le Seigneur parlait à ses disciples lorsqu'Il leur disait : « Celui-là me glorifiera ; car il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera » (Jean 16:14).

Humilions-nous de notre paresse spirituelle — alors que nous sommes souvent très actifs, peut-être beaucoup trop, dans d'autres domaines ! Méditons sur la perte que nous faisons ainsi ! Dieu a beaucoup de choses à nous dire au sujet de Celui que nous connaissons si peu et que nous devrions brûler de mieux connaître. Elles sont « difficiles à expliquer » parce que nous sommes « devenus paresseux à écouter » !

Sommeil spirituel

On devient « paresseux à écouter » quand on se laisse gagner par le sommeil spirituel, quand la personne de Christ cesse d'avoir tout son prix pour le cœur. Les croyants hébreux n'avaient plus devant eux un Christ glorifié dans le ciel, c'est pourquoi l'apôtre leur écrit cette épître dans laquelle il leur présente Christ à la droite de Dieu, salué par Lui « souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec ». Mais, plaçant devant eux un Christ céleste, il lui était cependant difficile de leur expliquer les choses qu'il voulait leur dire, parce que leurs regards étaient tournés en bas au lieu d'être dirigés en haut !

Ignorance résultant de la négligence des études bibliques

Nous désirons rappeler ce qu'écrivait « aux jeunes frères », il y a vingt-huit ans, un de nos conducteurs appréciés, aujourd'hui dans le repos : (*) « Or la négligence de cette Parole est le grand danger que courent les jeunes frères de la génération présente. Je voudrais avant tout que les jeunes chrétiens ne se contentassent pas d'une lecture hâtive de leur Bible, comme pour se libérer d'un devoir, ce qui est autant que de ne pas la lire du tout. Mais, bien plus, je voudrais les voir *étudier* leur Bible avec *prière* et avec le désir ardent d'être *enseignés par le Saint Esprit* pour la comprendre ». — Au sujet des écrits qui sont à notre disposition, il ajoute : « Beaucoup de ces écrits ont une valeur incomparable pour vous édifier, et dites-vous bien que le Seigneur ne vous les a pas donnés pour que vous les ignoriez ou vous passiez de les lire. Ceux qui s'en passent demeurent généralement très ignorants des pensées de Dieu. Pour les uns il y a paresse coupable qui craint l'effort requis pour s'approprier ces écrits ; ils méprisent ainsi ces dons de Dieu, comme s'Il les avait envoyés pour rien. D'autres, plus orgueilleux, pensent pouvoir acquérir pour eux-mêmes et sans y être aidés, les connaissances que ces écrits leur apportent. J'ai souvent remarqué que cet orgueil reçoit sa punition judiciaire dans l'ignorance où ces chrétiens se trouvent de vérités élémentaires familières à de très jeunes enfants dans la foi.

(*) Nous ne saurions trop recommander aux jeunes frères la lecture de cette lettre qui a paru dans le *Messenger*, 1923, page 5. Nous les engageons également à lire et à méditer l'appel « Aux jeunes », dans le *Messenger*, 1927, page 5. Voir aussi : « Le sain enseignement », *Messenger*, 1947, page 92.

Vos devanciers, chers jeunes frères, se sont nourris de ces écrits et ont été affermis par eux dans la connaissance des vérités que la Parole nous présente, car la Parole est la sauvegarde par excellence de ceux qui traversent les temps fâcheux actuels. Lisez, étudiez, méditez, pour vous en convaincre, toute la seconde épître à Timothée.

Privilèges et responsabilités

Chers jeunes frères, vous êtes-vous assez approprié les vérités capitales sans lesquelles le témoignage qui vous est confié n'existerait pas ? Avez-vous senti l'immense importance de ces vérités du commencement, que vous êtes responsables de maintenir vis-à-vis de toutes les sectes de la chrétienté professante qui vous entoure ? Le Seigneur vous a accordé le privilège de faire partie de son témoignage jusqu'à sa venue, car c'est maintenant le dernier témoignage et il n'y en aura pas d'autre ; mais c'est un fait solennel que, si vous n'y appartenez que d'une manière extérieure, vous en perdrez le bénéfice et la récompense. C'est, en effet, une immense *bénédiction* d'être lié à un témoignage suscité pour ces derniers temps, mais c'est, en même temps, une immense responsabilité. Si nous la traitons légèrement, elle peut entraîner, à la fin de notre carrière, la perte de toute récompense — une couronne perdue qui ne sera jamais retrouvée ! »

Nourriture de petits enfants ou nourriture solide

La fin du chapitre 5 de l'épître aux Hébreux (v. 12 à 14) nous montre quelles sont les conséquences — certaines d'entre elles tout au moins — de cette paresse spirituelle : notre développement est entravé et alors que, « vu le temps », nous devrions être capables d'enseigner les autres, nous en sommes réduits à prendre encore la nourriture des petits enfants. La nourriture solide est d'un niveau trop élevé pour nous ; elle ne convient qu'aux « hommes faits », c'est-à-dire à ceux qui ont compris et réalisé leur position en Christ dans les lieux célestes, qui entrés par la foi dans le ciel même y habitent et jouissent de Christ, le « grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu » ! À ceux-là, les choses concernant la Personne de Christ et les vérités qui découlent de la connaissance de Christ (en fait, ce sont toutes les vérités chrétiennes) ne sont pas difficiles à expliquer parce que Christ est l'Objet de leur cœur ! Ils ont faim et soif de Lui ; loin d'être « paresseux à écouter », ils ne se lasseraient pas d'entendre !

Hommes faits exercés à discerner le bien et le mal

Les « hommes faits... ont les sens exercés à discerner le bien et le mal ». N'avons-nous pas à nous humilier de ce que nous avons si peu de discernement spirituel ? — Il est très difficile aujourd'hui de vivre le christianisme dans un monde qui mûrit pour le jugement et au milieu d'une chrétienté caractérisée par la tiédeur et l'indifférence, où l'on voit une forme de piété sans aucune puissance. De quel discernement nous avons besoin pour être fidèles, pour agir toujours selon la pensée de Dieu ! Hélas ! nous en avons si peu. Nous sommes si souvent incapables de dépouiller les apparences pour voir la réalité et nous appelons « bien » ce que pourtant nous rejeterions résolument si nous avions « les sens exercés à discerner le bien et le mal ». Ce manque de discernement est la conséquence de notre paresse spirituelle, ne nous le dissimulons pas !

Auditeurs oublieux

Nos cœurs sont trop souvent occupés d'autres objets que Christ ; par suite, nous écoutons d'une oreille distraite les choses qui le concernent. Nous avons surtout considéré le ministère écrit, mais

n'en est-il pas de même pour le ministère oral ? Ce que nous lisons dans le livre du prophète Ézéchiel ne pourrait-il pas s'appliquer aussi à nous ? « ... et ils parlent l'un avec l'autre, chacun avec son frère, disant : Venez donc, et écoutez quelle est la parole qui est sortie de la part de l'Éternel. *Et ils viennent vers toi comme vient un peuple, et ils s'asseyent devant toi comme étant mon peuple ; et ils entendent tes paroles, mais ils ne les pratiquent pas ; ... Et voici, tu es pour eux comme un chant agréable, une belle voix, et quelqu'un qui joue bien ; et ils entendent tes paroles, mais ils ne les pratiquent nullement* » (33:30-32). Celui qui est « paresseux à écouter » est un « auditeur oublieux », non pas un « faiseur d'œuvre » (cf. Jacques 1:25).

Beaucoup de choses glorieuses concernant Christ

Dieu aurait beaucoup de choses à nous dire au sujet de son Fils — sa Parole en est remplie — mais ces choses sont « difficiles à expliquer à ceux qui sont « paresseux à écouter ». De sorte que nous n'entrons que bien faiblement dans la connaissance des choses glorieuses qui concernent Christ et nous ne réalisons que dans une petite mesure notre position en Lui et avec Lui. Nous en restons — au lieu de croître et nous développer — à la nourriture des petits enfants, aux vérités élémentaires du christianisme et, par suite, nous n'avons pas le discernement spirituel qui nous est nécessaire pour marcher fidèlement dans ce monde, soit individuellement, soit collectivement. Le ministère s'exerce « *en vue de la perfection des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ ; jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ : afin que nous ne soyons plus de petits enfants, ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer ; mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ...* » (Éph. 4:12 à 15).

Christ est « descendu dans les parties inférieures de la terre », mais « Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux » et « étant monté en haut, il a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes » (Éph. 4:8-11). Ces dons nous sont présentés, dans d'autres passages, comme les dons de Dieu ou les dons de l'Esprit. Qu'ils soient considérés comme venant de Dieu (Rom. 12), donnés par Christ (Éph. 4) ou départis par l'Esprit (1 Cor. 12), ils manifestent toujours l'activité de l'Esprit, s'ils sont exercés dans la dépendance qui convient. C'est donc le Saint Esprit qui opère afin de produire les résultats dont parle l'apôtre dans le passage cité d'Éphésiens 4:12-15. Il veut nourrir nos âmes pour que nous puissions croître et devenir des « hommes faits » au lieu de rester de « petits enfants ».

Le Seigneur a beaucoup de choses à dire

Avant de les quitter, le Seigneur a annoncé à ses disciples la venue du Saint Esprit sur la terre comme Personne divine, cet « autre consolateur » qui devait venir pour demeurer avec eux et en eux (Jean 14:16 et 17 ; voir aussi : 14:25, 26 ; 15:26) ; Il leur a dit quelle serait son action vis-à-vis de ce monde et en faveur des saints (16:7-15). Et Il ajoute : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les supporter maintenant » (16:12). Le Saint Esprit n'était pas sur la terre, avec eux et en eux, pour les leur faire comprendre (cf. v. 13) ; le fait que le Seigneur ne pouvait leur présenter tout ce qu'Il avait à leur dire n'était donc pas la conséquence de leur état spirituel. Tandis que, lorsque l'apôtre écrivait aux croyants hébreux, le Saint Esprit était là pour les conduire « dans toute la vérité », pour prendre de ce qui est à Christ et le leur annoncer ; si donc l'apôtre qui avait beaucoup de choses à dire au sujet de Christ était arrêté par la difficulté qu'il éprouvait à les leur expliquer, c'était bien en raison de leur état spirituel : l'action du Saint Esprit en eux était entravée parce qu'ils étaient « devenus paresseux à écouter ».

Exhortation finale

Nous avons essayé de mettre en lumière l'une des principales causes de notre faiblesse, de notre peu de discernement spirituel et des manquements qui en sont la conséquence. Nous croyons parfois nous excuser en prétextant notre ignorance, mais nous oublions que c'est une ignorance coupable, par suite inexcusable ! — Que Dieu veuille lui-même opérer dans nos cœurs afin que Christ soit leur seul Objet ! Nos oreilles seront alors toujours ouvertes et nous ne serons jamais « paresseux à écouter » ; nous aurons ainsi le discernement spirituel nécessaire pour agir en toutes circonstances selon la pensée de Dieu, pour faire le bien et éviter le mal. Pussions-nous dire, nous aussi : « Donne donc à ton serviteur un cœur qui écoute... pour discerner entre le bien et le mal » (1 Rois 3:9).

1 Thes. 4:13 à 5:11 - Fils de la lumière, fils du jour. Veiller. L'armure

Titre original : 1 Thes. 4:13 à 5:11.

ME 1964 p. 29-36

Plusieurs contrastes

Tout est contraste dans les quelques versets qui terminent le ch. 4 de la première épître aux Thessaloniens et ceux qui commencent le ch. 5. Contraste entre les croyants, les « frères » (4:13 ; 5:1, 4 — le terme est employé au début de chacun des trois paragraphes), et les inconvertis, « les autres » (4:13 ; 5:6) ; contraste entre l'espérance des premiers, leur part éternelle : « toujours avec le Seigneur » (4:17) et la « subite destruction » qui viendra sur les seconds (5:3) ; contraste enfin entre ce que doit être la marche des fidèles, « tous des fils de la lumière et des fils du jour », et ce qu'est la vie des hommes de ce monde, tous « de la nuit » et « des ténèbres » (5:5 à 8).

Bonheur de l'espérance du croyant

Par la grâce de Dieu, comme autrefois les Thessaloniens, nous avons cru à l'Évangile, nous avons reçu et accepté « non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu » (2:13), de sorte que nous sommes maintenant enfants de Dieu, frères et sœurs en Christ. La Parole de Dieu, qui nous a apporté la vie, est aussi la Parole qui nous enseigne. Dieu ne veut pas nous laisser dans l'ignorance, ni « à l'égard de ceux qui dorment », ni pour ce qui concerne notre avenir éternel et notre marche présente. Nous pouvons connaître l'affliction et le deuil mais, Dieu soit béni ! nous ne sommes pas affligés comme « les autres » et cela, parce que eux « n'ont pas d'espérance » tandis que nous avons une « bienheureuse espérance », « une bonne espérance par grâce » (Tite 2:13 ; 2 Thess. 2:16). Au delà des « premières choses », caractérisées par les deuils, les cris et les peines, nous entrevoyons par la foi le moment où « toutes choses » seront faites « nouvelles » (cf. Apoc. 21:4, 5). Le bonheur du croyant, c'est d'être parfaitement assuré qu'il sera « toujours avec le Seigneur » ; il attend le moment où une telle espérance sera réalisée. Les Thessaloniens attendaient le Seigneur (cf. 1:9, 10) mais, convertis depuis peu de temps, ils ignoraient sans doute de quelle manière se déroulerait la résurrection des saints et se demandaient probablement si ceux des leurs qui étaient délogés ne seraient pas privés de la bénédiction apportée par le Seigneur au moment de sa venue. C'est pourquoi l'apôtre leur écrit les versets 13 à 18 du chapitre 4 de sa première épître, si souvent rappelés et qui devaient être pour eux, comme ils l'ont été aussi pour les générations de croyants qui ont suivi, une si précieuse consolation. « Consolerez-vous donc l'un l'autre par ces paroles » (4:18).

Nous rappeler de telles paroles, surtout quand nous pleurons le départ de l'un de nos bien-aimés, est tellement consolant pour nous ! Avant de quitter les siens, le Seigneur leur a laissé la promesse de son retour et en des termes d'une telle simplicité et d'une telle clarté que le plus jeune croyant peut les comprendre et ainsi s'emparer de la promesse et en jouir : « Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi » (Jean 14:3). Mais le Seigneur n'a pas donné Lui-même, à ce moment-là, de détails sur le déroulement des événements qui auront lieu à son retour ; Il a voulu le faire connaître par le moyen de l'apôtre Paul, qui peut ainsi écrire : « Car nous vous disons ceci par la parole du Seigneur... » (1 Thess. 4:15 à 17 — voir aussi 1 Corinthiens 15:51 et suivants). Telle est l'espérance qui est devant nous, elle ne comporte aucune incertitude. Elle sera bientôt réalisée et alors, « nous serons toujours avec le Seigneur », ce sera notre part éternelle. Puissions-nous jouir davantage d'une aussi précieuse espérance et, véritablement, la vivre !

Les divers événements annoncés par la prophétie

Les Thessaloniens étaient encore dans l'ignorance à l'égard de ceux qui étaient délogés ; par contre, ils savaient fort bien ce qui en était « des temps et des saisons », ils savaient « parfaitement » que « le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit » (1 Thess. 5:1, 2). Le « jour du Seigneur » — que l'on confond parfois avec le « jour de Dieu », jour de bénédiction (cf. 2 Pierre 3:12, 13) — est un jour de jugement (cf. 2 Pierre 3:10). Il commence lorsque le Seigneur sort du ciel avec ses armées (les saints glorifiés) pour « juger et combattre en justice » (Apoc. 19:11 et suivants). Le Seigneur, Fils de l'homme auquel le jugement a été donné (cf. Jean 5:22, 27), exécutera le jugement guerrier des vivants (Apoc. 19:19 à 21) comme aussi le jugement qui revêt un aspect judiciaire et dont Il parle Lui-même dans la parabole de Matthieu 25:31 à 46. Le jour du Seigneur se continue pendant le règne millénaire, qui est sans doute un règne de justice, de paix, de bénédiction, mais aussi une période durant laquelle « chaque matin » seront détruits « tous les méchants du pays » (Ps. 101:8). C'est d'une manière gouvernementale que le jugement s'exercera donc pendant ces mille ans. Enfin, le « jour du Seigneur » se clôt après le règne, par le jugement des morts devant le « grand trône blanc » (Apoc. 20:11). C'est alors qu'a lieu la deuxième résurrection, résurrection des morts, de tous ceux qui sont morts dans leurs péchés, ayant refusé ou négligé le grand salut qui est offert encore aujourd'hui à quiconque croit (cf. Apoc. 20:12 à 15). « Ensuite la fin » : Christ « remettra le royaume à Dieu le Père », après avoir « mis tous les ennemis sous ses pieds », le dernier d'entre eux, la mort, étant à jamais « aboli » ; et « le Fils aussi lui-même sera assujéti à celui qui lui a assujéti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous » (cf. 1 Cor. 15:24 à 28). Ce sera dès lors le « jour de Dieu » (1 Cor. 15:28 ; 2 Pierre 3:12, 13 ; Apoc. 21:1 à 8) : il y aura « un nouveau ciel et une nouvelle terre » et désormais se trouvera établi l'état définitif, éternel.

Le jour du Seigneur : un temps de jugement

« Le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit » (1 Thess. 5:2 — cf. 2 Pierre 3:10). Il ne « viendra » qu'après l'accomplissement de la première résurrection ; les événements annoncés dans les versets 15 à 17 du chapitre 4 de cette première épître aux Thessaloniens seront passés ; nous croyants, nous serons « avec le Seigneur » et pour « toujours ». C'est après notre enlèvement que se dérouleront dans ce monde les jugements providentiels décrits dans le livre de l'Apocalypse (chapitres 6 à 11 en particulier), jugements qui précéderont le « jour du Seigneur ». Les deux « bêtes » — pouvoir politique et pouvoir religieux, chef de l'Empire romain rétabli et Antichrist, constituant avec le « dragon » (Satan) la trinité du mal — seront manifestées (Apoc. 13:1 à 10 et 11 à 18). Après une période d'anarchie révolutionnaire, car il n'y aura plus alors ici-bas ni « ce qui retient » ni « celui qui retient » (2 Thess. 2:6, 7), l'autorité de la « bête » aux « dix cornes et sept têtes » s'affirmera et « la terre tout entière » sera « dans l'admiration de la bête ». Les hommes, séduits et entièrement aveuglés, « rendront hommage au dragon » parce qu'il aura « donné le pouvoir à la bête », et ils «

rendront hommage à la bête » également, en jetant ce défi : « Qui est semblable à la bête, et qui peut combattre contre elle ? » (Apoc. 13) ; c'est sans doute à ce moment-là qu'ils diront : « Paix et sûreté » (1 Thess. 5:3), convaincus que la puissance de la bête apportera enfin paix et sécurité à ce monde. Hélas ! « une subite destruction viendra sur eux, comme les douleurs sur celle qui est enceinte, et ils n'échapperont point » (1 Thess. 5:3).

Séparation à l'égard du monde

Ce monde va donc au devant d'un terrible jugement. Le jugement est d'ailleurs déjà prononcé : « Maintenant est le jugement de ce monde » (Jean 12:31) ; le rejet de Christ venu ici-bas, sa crucifixion constituent la culpabilité du monde, le motif de son jugement. Le monde est jugé, le jugement sera exécuté dans un jour à venir. Et c'est dans un tel monde que nous avons à cheminer, nous qui avons une espérance céleste, une part éternelle avec Christ ! Cela ne nous dit-il pas assez combien nous avons à en être séparés ? C'est cette séparation que l'apôtre établit dans les versets 4 et suivants du chapitre 5, soulignant le contraste entre « les autres », ceux qui sont « des ténèbres », « de la nuit » et nous qui, par grâce, sommes « tous des fils de la lumière et des fils du jour ».

Fils de la lumière, fils du jour. Veiller. L'armure

Le « jour du Seigneur » ne surprendra que ceux qui sont « dans les ténèbres », il ne peut pas nous « surprendre », nous qui aurons déjà quitté la scène présente à la venue du Seigneur. « Nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres », tout au contraire nous sommes « tous des fils de la lumière et des fils du jour » (5:5). C'est la position dans laquelle la grâce de Dieu nous a placés, nous ses enfants ; tous, sans aucune distinction d'âge, de développement spirituel ou de fidélité dans la marche. Mais si nous sommes tous établis dans une telle position, nous avons à vivre d'une manière qui y corresponde. Le fait que « le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit », apportant avec lui la « subite destruction » à laquelle les hommes impies n'échapperont point, ce fait, s'il ne nous concerne pas, doit cependant parler à nos consciences et contribuer à nous séparer du monde, moralement et pratiquement. De là les exhortations des versets 6 à 8 : « les autres » dorment et s'enivrent la nuit, ne dormons pas comme eux, « mais veillons et soyons sobres ». Veillons pendant la nuit, comme les sentinelles qui attendent le matin ; soyons sobres, nous tenant éloignés de toutes les convoitises enivrantes de ce monde. Et revêtons l'armure, une armure qui, dans ce passage, ne se compose que de deux pièces : une cuirasse et un casque, une cuirasse pour protéger nos cœurs, préserver nos affections pour le Seigneur, un casque pour garder notre tête, siège de nos pensées.

Qu'est-ce qui nous met en danger de nous conformer à ce monde, de « dormir » ou même de nous « enivrer » ? L'orientation de nos cœurs. Si nos cœurs trouvent un objet ici-bas, nous poursuivrons les choses d'en-bas ; l'ennemi, habile et rusé, sait bien attirer ces cœurs vers la terre en leur proposant ce qui peut leur plaire dans ce monde. Comme il est nécessaire qu'ils revêtent la « cuirasse », une cuirasse qui est celle « de la foi et de l'amour » ! L'objet de notre foi, c'est Christ ; une foi vivante est nourrie de Christ, occupée de Lui, de sorte que son amour remplit alors notre cœur. « L'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rom. 5:5). Le Saint Esprit se plaît à nous occuper de Christ (cf. Jean 16:14) et, d'autre part, il verse dans nos cœurs l'amour de Dieu. Que rien en nous n'entrave son activité diligente et bienfaisante, c'est la cuirasse qui protégera nos cœurs. Nos affections seront alors nourries de Christ et gardées pour Lui ; tous les autres objets deviendront pour nous sans valeur et sans attrait et nous pourrons marcher « ne tournant vers le monde d'autres regards que ceux du voyageur ». — Avec la « cuirasse », il faut aussi le « casque » pour que notre tête, nos pensées soient à l'abri des attaques d'un ennemi qui vient souvent nous troubler, faisant naître en nous des idées que nous cultivons parfois et qui nous amènent à raisonner, à douter peut-être... Avançons en paix, sans aucune crainte ; les choses vont de mal en pis dans ce monde, que cela ne nous surprenne pas, c'est la confirmation de ce que nous dit l'Écriture inspirée. Le jugement va bientôt être exécuté, le jour de la colère est là... Heureux sommes-

nous de savoir que « Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre seigneur Jésus Christ » (1 Thess. 5:9). Il s'agit là du salut au terme de la course, aussi assuré que celui de notre âme, lequel est déjà notre partage. Cette « espérance du salut » est pour nous un « casque » qui protège notre tête : tous les raisonnements de l'ennemi, toutes ses subtilités viennent se briser là. Nous ne sommes pas du monde, nous avons une espérance qui ne confond point.

Christ est « mort pour nous » afin que, « soit que nous veillions » c'est-à-dire, que nous soyons présents dans le corps à sa venue, « soit que nous dormions », c'est-à-dire, que nous soyons déjà délogés à la venue du Seigneur, « nous vivions ensemble avec lui », en d'autres termes : nous soyons avec Lui pour toujours, dans les gloires de la résurrection.

Exhortation, édification et consolation mutuelles

« C'est pourquoi », ajoute l'apôtre, « exhortez-vous l'un l'autre et édifiez-vous l'un l'autre (1 Thess. 5:11). Nous pouvons bien nous exhorter, nous édifier l'un l'autre en nous rappelant ces enseignements de la Parole, si importants pour notre marche ici-bas. Nous pouvons aussi nous consoler l'un l'autre en nous rappelant les « paroles » de 1 Thessaloniens 4:13 à 17. Exhortation, édification, consolation, c'est l'objet du ministère prophétique dans l'assemblée (1 Cor. 14:3), c'est aussi l'objet du service que nous pouvons remplir les uns à l'égard des autres. Les Thessaloniens, qui connaissaient « les temps et les saisons », qui « savaient parfaitement que le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit », s'exhortaient déjà, s'édifiaient l'un l'autre ; aussi l'apôtre ajoute : « comme aussi vous le faites » (5:11). Ils le faisaient, qu'ils continuent à le faire sans défaillance ! Par contre, à la fin du chapitre 4, l'apôtre, qui écrit : « Consolerez-vous donc l'un l'autre par ces paroles », n'ajoute pas : « comme aussi vous le faites ». Ils n'avaient pas pu le faire jusqu'alors puisque précisément ils étaient « dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment ». La Parole est précise et juste dans toutes ses expressions, cela n'est pas pour nous surprendre.

Puissions-nous nous exhorter, nous édifier, nous consoler l'un l'autre, afin que le Seigneur à sa venue nous trouve séparés du monde, dans le chemin de l'obéissance à la Parole, veillant et étant sobres ! « Bienheureux sont ces esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant. En vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et, s'avancant, il les servira » (Luc 12:37).

Avec Christ, dans son sentier — 1 Pierre 1 à 4 + 3:8-18

ME 1964 p. 253-263

Suivre le sentier de Christ (2:12, 21-23 et 4:1-14)

Les croyants juifs auxquels l'apôtre Pierre adresse sa première épître avaient grand besoin d'encouragements. Ils possédaient bien une espérance céleste, mais ils traversaient un monde ennemi dans lequel la souffrance était leur partage : il en était qui médisaient d'eux comme de gens qui font le mal, leur bonne conduite en Christ était calomniée, ils étaient injuriés, insultés pour le nom de Christ (1 Pierre 2:12 ; 3:16 ; 4:4 et 14). Pour fortifier leur foi, ranimer leur énergie, l'apôtre leur présente Christ dans le chemin qui a été le sien ici-bas : Celui qui a « souffert pour nous dans la chair », leur dit-il, « a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces » (4:1 ; 2:21-23). Puisque tel avait été le sentier de Christ, il n'était pas surprenant qu'à leur tour ils eussent à connaître la souffrance, ils ne devaient pas trouver « étrange le feu ardent... venu sur eux pour leur épreuve » ; en cela même, ils avaient « part aux souffrances de Christ » et pouvaient s'en réjouir (4:12, 13). Combien cela était de nature à les encourager au travers de toutes leurs tribulations !

Les souffrances de Christ (1:11 ; 2:21 ; 3:18)

Les prophètes, dont le ministère revêtait une si grande importance aux yeux de ces croyants juifs, avaient déjà longtemps à l'avance rendu « témoignage des souffrances qui devaient être la part de Christ » (1:11). Christ a « souffert une fois pour les péchés », Lui, « le juste » a souffert « pour les injustes » ; seul Il pouvait endurer de telles souffrances et si l'apôtre en fait mention, ce n'est pas pour nous engager à y avoir part, c'est afin de montrer qu'elles étaient nécessaires pour « nous amener à Dieu », de telle manière que nous soyons ainsi à même de suivre Christ dans le sentier où Il est notre Modèle et où Il nous appelle à marcher sur ses traces (3:18 ; 2:21). En parcourant ce sentier, Christ a souffert pour la justice, c'est à de telles souffrances que nous sommes exhortés à avoir part ; Il a souffert en faisant le bien, nous pouvons aussi avoir à souffrir de cette manière.

L'attitude de Christ devant l'outrage et la souffrance (3:8)

L'apôtre nous dit que Christ, « lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement » (2:22, 23). C'est ce à quoi nous sommes appelés : « Enfin, *soyez tous d'un même sentiment, sympathiques, fraternels, compatissants, humbles, ne rendant pas mal pour mal, ou outrage pour outrage, mais au contraire bénissant* » (3:8, 9). Cette unité de sentiment est présentée ici en vue de suivre les traces de Christ ; elle nous conduit aussi : à une pleine communion les uns avec les autres dans nos circonstances diverses (Rom. 12:16) — à d'heureux rapports mutuels, fruit de cette communion (2 Cor. 13:11) — à l'humilité (Phil. 2:2) — enfin, à la louange dans l'assemblée (Rom. 15:5, 6).

« Soyez tous d'un même sentiment... ne rendant pas mal pour mal ». Le cœur naturel est si mauvais que l'on rend parfois le mal pour le bien. Christ, dans son sentier, l'a éprouvé, Lui qui a dû dire par l'Esprit prophétique : « Ils m'ont rendu le mal pour le bien : mon âme est dans l'abandon », et encore : « Et ceux qui me rendent le mal pour le bien sont mes adversaires, parce que je poursuis ce qui est bon » (Ps. 35:12 ; 38:20). En butte à la méchanceté des hommes, nous pouvons aussi avoir à en faire l'expérience ; nous avons alors communion avec Christ dans les souffrances qui furent ainsi sa part. Mais que Dieu nous garde, nous, de jamais rendre le mal pour le bien ! N'oublions pas que, en dehors de toute autre considération, le jugement est prononcé sur celui qui en serait coupable : « Le mal ne quittera point la maison de celui qui rend le mal pour le bien » (Prov. 17:13).

Faire du bien et bénir (3:9-11)

Il ne suffit pas de ne pas rendre le mal pour le bien, il ne suffit pas non plus de ne pas faire de mal à ceux qui ne nous en font pas, il faut aller plus loin : ne pas faire de mal à celui qui pourtant nous en a fait et même, davantage encore, lui faire du bien. Cela, c'est véritablement le sentier de Christ et c'est ce à quoi nous sommes invités dans des passages comme Matthieu 5:44 à 48 et Romains 12:16 à 21, par exemple. C'est ce que nous dit l'apôtre Pierre lorsque, après avoir présenté cette exhortation : « ne rendant pas mal pour mal, ou outrage pour outrage », il ajoute : « mais au contraire bénissant » (3:9).

Faire du bien à celui qui nous a outragés nous amènera à « hériter de la bénédiction » (3:9) ; nous pourrions avoir à souffrir l'injustice, mais en imitant notre divin Modèle, nous jouirons de la bénédiction d'en haut répandue sur nous. « Aimer la vie et voir d'heureux jours » (3:10), c'était pour les croyants juifs auxquels écrivait l'apôtre Pierre, jouir de la bénédiction de l'Éternel ; en Israël le fidèle était assuré de la prospérité matérielle, Dieu le bénissait de cette manière, de sorte qu'il pouvait connaître d'heureux jours ici-bas et, ainsi, « aimer la vie ». Le moyen de goûter la bénédiction, qu'il s'agisse d'une bénédiction matérielle pour Israël ou spirituelle pour nous, c'est de « se détourner du mal » et de « faire le bien » (3:10, 11). Pour réaliser pratiquement ces choses, il faut à l'homme un cœur renouvelé, il faut ensuite que ce cœur « renouvelé » soit constamment maintenu

en bon état (cf. Matt. 15:19 ; Luc 6:45). Si la source est pure, les eaux seront claires et limpides ; elles ne le seront jamais si la source est impure.

Avoir horreur du mal à cause de la croix de Christ (3:11)

« Se détourner du mal », puis « faire du bien », c'est ce à quoi nous sommes exhortés. Nous nous détournerons du mal si nous l'avons en horreur au lieu de chercher à l'excuser ou, même, à le justifier. La Parole nous le montre tel qu'il est et nous demande de le haïr : « Vous qui aimez l'Éternel, haïssez le mal ! » ; « Haïssez le mal, et aimez le bien » ; « Ayez en horreur le mal, tenez ferme au bien » (Ps. 97:10 ; Amos 5:14, 15 ; Rom. 12:9). Le principe du mal a été introduit dans le monde par la désobéissance du premier homme — c'est le péché avec tous ses fruits, les péchés — et ce qui lui donne son caractère d'extrême gravité c'est qu'il porte atteinte à la gloire de Dieu. Le mal est en nous, dans notre cœur naturel ; il est aussi tout autour de nous et le mal qui nous entoure trouve facilement, en trop de circonstances, le chemin de notre cœur. Certainement, Dieu a la puissance de nous garder, mais cette puissance s'exerce en réponse à notre foi, à une foi qui nous attache à Christ, et notre foi est généralement si faible qu'il y a bien des faux-pas sur notre route (cf. Jude 24 ; 1 Pierre 1:5). Pour être amenés à nous « détourner du mal », estimons le péché tel qu'il est au jugement de Dieu : pour l'ôter, il a fallu la mort de Christ ! C'est à la croix qu'a été vidée toute la question du bien et du mal : à l'heure suprême où Dieu a dû abandonner l'Homme Christ Jésus, Il a montré ce qu'est le mal, le péché à ses yeux !

Mais il ne suffit pas de se « détourner du mal », de s'abstenir « de toute forme de mal » (1 Thess. 5:22), il faut aussi « faire le bien ». C'est Dieu Lui-même qui est le principe, la source, l'auteur de tout vrai bien. Christ, notre Modèle parfait, a marché dans le sentier du bien : sa vie toute entière a été à la gloire de Dieu, vie de dépendance, d'obéissance, de confiance, et c'est là le bien.

Différence entre « faire du bien » et « faire le bien »

La Parole emploie deux expressions à peu près semblables et qui pourtant donnent deux pensées différentes : « faire du bien » et « faire le bien ». Accomplir tel acte de charité — secours matériel apporté à celui qui est dans le besoin, visite à une personne dans l'épreuve, soins dispensés à un malade, etc. — c'est « faire du bien », c'est accomplir les « bonnes œuvres » dont il est question dans des passages comme Matthieu 5:16 ; Jean 10:32 ; 1 Timothée 5:25 et 6:18 ; Tite 2:7, 14 et 3:8, 14 ; Hébreux 10:24 ; 1 Pierre 2:12. — Manifester tous les sentiments qui découlent d'un cœur renouvelé et maintenu en bon état, aimer nos frères d'un vrai amour, témoigner de la sympathie à ceux qui souffrent, montrer du support envers tous, faire preuve de tact et de douceur, agir dans le respect des convenances, honorer ceux auxquels l'honneur est dû — cela, c'est « faire le bien », c'est accomplir les « bonnes œuvres » dont il est parlé dans des passages comme Éphésiens 2:10 ; Colossiens 1:10 ; 1 Timothée 2:10, 2 Timothée 2:21 et 3:17 ; Tite 1:16 et 3:1 ; Hébreux 13:21. De telle sorte que l'on peut parfois « faire du bien » sans pour autant « faire le bien » : quelqu'un, par exemple, remettra un don à une personne dans la nécessité, fera une visite à un malade, en cela il fait « du bien » ; cependant et quoi qu'il en pense, il n'aura pas « fait le bien » si la remise de ce don est susceptible d'encourager celui qui le reçoit à une vie de paresse ou à une existence marquée par le désordre, ou si, au cours de la visite il apporte tout autre chose que ce qui aurait dû être présenté pour l'édification ou l'exhortation du malade. Aider, encourager un frère qui n'a pas dans son service la communion de son assemblée locale, c'est peut-être « faire du bien », mais ce n'est pas « faire le bien ». Ajoutons, dans cet ordre d'idées, que l'exercice de la bienfaisance, tout particulièrement, demande beaucoup de sagesse, de spiritualité, de dépendance de Dieu, si l'on ne veut pas se borner à « faire du bien » et si l'on a vraiment à cœur de « faire le bien ». Puisseons-nous toujours veiller à « faire le bien » chaque fois que nous cherchons à « faire du bien » !

Rechercher la paix et la poursuivre (3:11)

Rechercher la paix, la poursuivre, c'est une heureuse activité, incluse dans l'expression « faire le bien ». La paix selon Dieu, toujours liée à l'amour, à la sainteté, à la vérité, la véritable paix est difficile à atteindre. Elle nécessite un effort constant et persévérant, c'est pourquoi nous sommes invités à la « poursuivre », comme quelque chose qui tend à nous échapper : « *Poursuivez* la paix avec tous, et la sainteté... », « qu'il *recherche* la paix et qu'il la *poursuive*... » (Héb. 12:14 ; 1 Pierre 3:11). Le lien entre les deux pensées (« faire le bien » et « rechercher la paix ») nous permet de comprendre qu'en poursuivant la paix nous ne devons jamais sortir de l'étroit sentier du bien, le sentier de Christ.

Les yeux du Seigneur sur les justes, Sa face contre ceux qui font le mal (3:12)

Dans le verset 12, nous avons un double contraste : d'abord, entre deux classes de personnes et ensuite, dans leurs rapports avec Dieu. Entre deux classes de personnes : d'une part, les « justes » et, d'autre part, « ceux qui font le mal ». Tandis que le juste aime le bien et hait le mal, le méchant aime le mal et hait le bien (Éccl. 8:11 ; Michée 3:2 et 7:3). Dans leurs rapports avec Dieu : ici, le contraste est dépeint à l'aide d'une image tirée de cette faculté que l'homme possède de pouvoir exprimer quelque chose de ses sentiments par les traits du visage et, principalement, par le regard. « Les yeux du Seigneur sont sur les justes » : ce regard est tout empreint de l'amour du Seigneur, il se pose sur ceux qui sont à Lui, qui L'aiment et le Lui manifestent en marchant dans un sentier d'obéissance, gardant ses commandements. Ce regard qui embrasse le monde entier, car « les yeux de l'Éternel parcourent toute la terre, afin qu'il se montre fort en faveur de ceux qui sont d'un cœur parfait envers lui » (2 Chron. 16:9), c'est aussi le regard qui considère avec tendresse et bonté ceux qui marchent fidèlement dans le sentier de Christ. Tandis qu'au contraire, « la face du Seigneur est contre ceux qui font le mal ». Ceux qui font le mal peuvent n'en avoir aucune conscience, ils peuvent prospérer dans ce monde et s'en réjouir, il n'en demeure pas moins que « la face du Seigneur est contre eux ». À moins qu'ils ne se repentent, le gouvernement de Dieu s'exercera envers eux et ce gouvernement peut aller jusqu'à la mort du corps, comme l'indique le Psaume cité dans ce passage de la première épître de Pierre : « La face de l'Éternel est contre ceux qui font le mal, pour retrancher de la terre leur mémoire » (Ps. 34:16). Et plus tard, « ceux qui ne connaissent pas Dieu » et « ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus Christ », « subiront le châtement d'une destruction éternelle » (2 Thess. 1:8, 9). Nous pouvons en dégager un enseignement très important pour nous croyants : si nous « pratiquons le péché », si nous « faisons le mal », la face du Seigneur est contre nous ! Nous nous préoccupons souvent du seul jugement de notre entourage et nous ne nous demandons pas, en tout premier lieu, si la face du Seigneur n'est pas contre nous ! — Non seulement les yeux du Seigneur sont sur les justes mais encore « ses oreilles sont tournées vers leurs supplications ». Cette promesse est bien de nature à encourager et à fortifier la foi. Ne vaut-il pas la peine de marcher dans le sentier de Christ et d'avoir ainsi l'assurance que ses yeux sont sur nous et ses oreilles tournées vers nos supplications ? Tandis que sa face est contre ceux qui font le mal. Remarquons qu'il n'est pas ajouté ici que ses oreilles ne sont pas tournées vers leurs supplications ; il n'est nul besoin de l'ajouter car, en effet, les méchants ne prient pas : « ils n'invoquent point Dieu » (Ps. 53:4).

Imitateurs de Dieu (3:13)

« Et qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de celui qui est bon ? » (v. 13). En faisant le bien, en marchant dans un sentier de justice pratique, nous suivons les traces de Christ, nous sommes « imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants », « marchant dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés » (Éph. 5:1, 2), nous sommes « imitateurs de celui qui est bon »,

car « nul n'est bon, sinon un seul, Dieu » (Marc 10:18). Une telle marche nous met à l'abri de bien des maux. Si nous « faisons le bien » nous éprouverons tout particulièrement le puissant secours de Dieu pour nous protéger, nous garder, nous délivrer.

Souffrir pour la justice (3:14)

Mais quoi qu'il en soit de la promesse contenue dans le verset 13, le croyant peut être amené, en certaines circonstances, à « souffrir pour la justice » (v. 14). De telles souffrances ne détruisent pas son bonheur, ne l'altèrent en rien ; au contraire, ils sont dits « bienheureux », ceux qui « souffrent pour la justice » (Matt. 5:10). Ces souffrances développent la vie intérieure, conduisent l'âme à rechercher le secours d'en-haut et la communion avec Christ. L'ennemi essaie de nous effrayer par la souffrance ; il voudrait nous amener à craindre les craintes du monde et tout ce qu'il cherche à susciter par le moyen de tant d'instruments pour entraver notre marche dans le sentier du bien. Mais l'Écriture est là qui nous dit : « Ne craignez pas leurs craintes, et ne soyez pas troublés, mais sanctifiez le Seigneur le Christ dans vos cœurs » (v. 14, 15). Avoir le sentiment de la présence de Dieu et de son approbation nous donne paix et tranquillité et nous permet de « sanctifier le Seigneur le Christ dans nos cœurs ». — Pour les Juifs, « sanctifier le sabbat », c'était le reconnaître saint, l'observer avec crainte. Le sens est ici le même : « sanctifier le Seigneur », c'est reconnaître sa seigneurie et soumettre tout notre cœur à son empire. Le sens est identique également dans des passages comme Lévitique 10:3 ; « Je serai sanctifié en ceux qui s'approchent de moi » et Matthieu 6:9 : « Que ton nom soit sanctifié ». Si nous craignons le Seigneur, nous ne craignons pas les hommes ; mais inversement si nous ne vivons pas dans la crainte du Seigneur, nous serons remplis de craintes en présence de tout ce que les hommes placeront devant nous pour nous arrêter et nous effrayer.

Prêts à répondre sur notre espérance. Bonne conscience, bonne conduite (3:15-16)

Sanctifier le Seigneur le Christ dans nos cœurs d'abord, dans nos paroles ensuite. À quiconque nous demande raison de l'espérance qui est en nous, nous devons toujours répondre « avec douceur et crainte ». Il convient d'être toujours « prêts » à cela, ce qui suppose un bon état d'âme et la jouissance de l'espérance. Il ne s'agit pas tant, en effet, de l'espérance des croyants d'une façon générale, mais plus particulièrement de l'espérance « qui est *en vous* ».

Le verset 16 nous parle d'une « bonne conscience » et d'une « bonne conduite ». Le croyant est appelé à se bien conduire en toutes choses ; cette bonne conduite peut être calomniée, elle peut être taxée d'orgueil ou d'hypocrisie, cependant si l'état intérieur du croyant ne laisse en rien à désirer, si, vivant dans le jugement de soi-même, il a une « bonne conscience », ceux qui médisent de lui, ou même le calomnient, seront un jour confondus.

Souffrir en faisant le bien et non le mal (3:17)

Il vaut mieux, dit enfin l'apôtre, « souffrir en faisant le bien qu'en faisant le mal ». Quelle tristesse que de souffrir « en faisant le mal » ! la pensée d'avoir méconnu et méprisé la volonté de Dieu remplit alors le cœur d'amertume ; non seulement l'âme éprouve la souffrance qui résulte des circonstances extérieures permises ou envoyées par Dieu, mais encore elle connaît la douleur provoquée par la conviction d'avoir mal fait : la conscience parle, elle reprend. Il y a donc souffrance au dehors, souffrance au dedans, avec le sentiment que Dieu Lui-même nous châtie. Tandis qu'au contraire celui qui « fait le bien », qui a une « bonne conscience » souffrira peut-être au dehors mais connaîtra intérieurement une précieuse consolation. Souffrir en « faisant le mal » c'est une discipline de Dieu, un châtiment ; souffrir en « faisant le bien », c'est connaître la communion avec Christ dans

ses souffrances comme homme ici-bas, dans le sentier de la justice. Cela nous fait comprendre un peu la profonde détresse de certains croyants, accablés, découragés parfois tandis qu'ils traversent de grandes souffrances. Ils ne connaissent la délivrance que le jour où, comprenant qu'ils souffrent ainsi pour avoir fait le mal, ils s'en humilient profondément ; ils jouissent alors de la douceur du pardon qui suit la confession et retrouvent la joie d'une heureuse communion avec le Seigneur, même si les souffrances extérieures demeurent encore leur part, car le gouvernement de Dieu peut continuer à s'exercer.

Que le Dieu de toute grâce, qui se plaît à nous enseigner pour notre profit, veuille opérer en nous par l'action puissante de sa Parole et de son Esprit, afin que nous soyons gardés de jamais souffrir « en faisant le mal », amenés au contraire à suivre Christ, Modèle parfait, dans le sentier qu'Il nous a tracé, heureux d'avoir communion avec Lui si le privilège nous est accordé de « souffrir en faisant le bien » !

Éli, Samuel, Anne — 1 Samuel 2 à 4

ME 1964 p. 309-316

Éli

Éli était un homme âgé, riche d'une longue expérience, sacrificateur et juge en Israël, ayant autorité et responsabilité à la fois comme chef de sa propre maison et comme chef de la sacrificature. De quelle manière a-t-il exercé cette autorité et fait face à cette responsabilité dans chacun de ces deux domaines ?

Dans sa maison en premier lieu. — Éli avait deux fils, Hophni et Phinée, dont la conduite est dépeinte en 1 Samuel 2:12 à 17 où il est dit notamment qu'ils étaient « des fils de Bélial » qui « ne connaissaient pas l'Éternel » ; le verset 22 de ce même chapitre signale aussi un grave péché commis par eux. De telle sorte que, tant du point de vue moral que pour ce qui touchait à l'exercice de la sacrificature, leur façon d'agir jetait du déshonneur sur le nom de l'Éternel. Éli « apprit tout ce que ses fils faisaient à l'égard de tout Israël » et ne manqua pas de leur adresser de sévères remontrances, attirant leur attention non seulement sur leur culpabilité propre mais aussi sur le fait qu'ils « entraînaient à la transgression le peuple de l'Éternel » (1 Sam. 2:23 à 25). Cependant son action envers eux s'arrête là ; il les reprend, mais il sera dit de lui — et ce sera le motif du jugement que l'Éternel exercera sur lui et sa maison : « Ses fils se sont avilis et il ne les a pas retenus » (1 Sam. 3:12, 13). Pourquoi cet homme, fidèle en bien des choses, a-t-il ainsi gravement manqué dans l'administration de sa maison ? L'Éternel le lui déclarera par le moyen de l'homme de Dieu qu'Il lui envoie : « Tu honores tes fils plus que moi » (1 Sam. 2:29). Cela le rendait solidaire de leur péché bien que, loin de les approuver, il les eût sérieusement repris. Le jugement, annoncé à Éli par le jeune Samuel, sera exécuté comme l'Éternel l'avait dit (1 Sam. 3:11 à 18 ; 4:10 à 22).

Exhortation aux parents : Éli un exemple à ne pas suivre

Ce récit, tant de fois rappelé, n'est-il pas de nature à réveiller des parents chrétiens peu attentifs à la responsabilité qui leur incombe devant Dieu au sujet de leurs enfants ? Tout spécialement le père, puisqu'il a de la part de Dieu une autorité et une responsabilité en tant que chef de famille. Dieu veuille garder de toute défaillance ceux qu'Il a placés dans une telle position ! Le père qui se contente de répréhensions, si sévères soient-elles, mais qui « ne retient pas » ses enfants engagés dans une mauvaise voie demeure, quoi qu'il en pense, solidaire du mal commis par eux. « Honorer ses fils plus que Dieu », c'est se laisser diriger par les sentiments que l'on éprouve pour eux, si

légitimes qu'ils soient, au lieu de faire passer avant toute autre chose l'obéissance à Dieu et à sa Parole. Il se laisse égarer par cette fâcheuse sentimentalité, il n'aime pas vraiment ses fils, le père qui les « honore plus que Dieu ». Tout ce qui conduit à une faiblesse coupable et à la méconnaissance des droits de Dieu n'est qu'une contrefaçon de l'amour ; ce n'est en définitive qu'un sentiment charnel. Les conséquences de tels errements sont généralement très douloureuses, Éli en a fait la triste expérience : affaiblissement du discernement spirituel, manque d'énergie morale et enfin, le gouvernement de Dieu pouvant aller parfois jusqu'à la mort du corps. Combien tout cela est solennel !

Discipline à ne pas négliger dans la maison de Dieu

Considérons Éli comme chef de la sacrificature. Nous retrouverons les mêmes manquements, ce qui n'est pas pour nous surprendre car, comment celui qui n'est pas fidèle dans sa maison le serait-il dans la maison de Dieu ? Les deux domaines sont étroitement liés l'un à l'autre, beaucoup plus qu'il ne le semble généralement.

Ceux qui se comportaient selon ce qui nous est dit en 1 Samuel 2:12 à 17 étaient les propres fils d'Éli ! Les sentiments que son cœur de père éprouvait pour eux l'empêchent d'agir comme il l'aurait dû ; il se borne à une réprimande et tolère la persistance d'un état de choses aussi scandaleux. — Aujourd'hui, la sacrificature est exercée par l'ensemble des croyants, frères et sœurs, réunis au nom et autour du Seigneur, comme expression de l'assemblée. L'assemblée a des responsabilités pour tout ce qui touche à la sainteté qui convient à la maison de Dieu et à l'exercice de la « sainte sacrificature » ; une autorité lui est conférée qui a sa source en Celui qui est son Chef et dont la présence doit être effectivement réalisée pour que cette autorité puisse être exercée comme il convient, c'est-à-dire dans la dépendance du Seigneur et dans la crainte de son Nom. Qu'une assemblée s'en tienne à des observations verbales — et à plus forte raison si elle ne les fait même pas — sans exercer ensuite les disciplines appropriées, dans le cas où le coupable, tel les fils d'Éli, n'écouterait pas, elle reste solidaire du péché commis (cf. 1 Samuel 2:29). Il peut arriver qu'une assemblée agisse à la manière d'Éli et que s'applique à elle la parole dite au sacrificateur d'autrefois : « Tu honores tes fils plus que moi » ; des considérations purement sentimentales peuvent la conduire à refuser d'exercer toute discipline ou à manquer d'énergie pour le faire, alors que pourtant elle en discerne plus ou moins la nécessité : les sentiments éprouvés à l'égard de celui qui a manqué, généralement très légitimes, passent dans le cœur de plusieurs avant l'honneur dû à Dieu, le maintien de ses droits et de sa gloire. Non seulement une assemblée ainsi défaillante reste solidaire du péché commis, mais encore elle est marquée par un fléchissement de son niveau spirituel de sorte qu'elle est en grand danger d'aller de faiblesse en faiblesse. Enfin, Dieu exercera peut-être à son égard tel ou tel jugement gouvernemental, pouvant aller jusqu'à « ôter la lampe ». Ne l'a-t-Il pas fait, à son moment, pour Corinthe, Éphèse, Pergame, d'autres encore ?

Samuel. Certaines défaillances

Samuel qui, dès son plus jeune âge, avait si bien commencé, qui dans la suite a rempli un si utile ministère prophétique, ne s'est-il pas trouvé placé, plus tard, dans des circonstances où il a laissé parler les sentiments de son cœur ? Tout jeune enfant, il servait l'Éternel devant Éli et l'on peut se poser la question : les défaillances d'Éli, fruit de la sentimentalité d'un père à l'égard de ses fils, n'ont-elles pas exercé sur lui une certaine influence dont les conséquences ont été manifestées plus tard ? C'est probable et cela ajoute à la responsabilité d'Éli, comme aussi de tous ceux qui obéissent à leurs sentiments plutôt qu'à la Parole : qu'ils veuillent bien penser à l'exemple qu'ils donnent à leur entourage, surtout à ceux qui, encore jeunes, sont aux premiers pas de la vie chrétienne !

Samuel avait eu à transmettre à Éli le message de l'Éternel annonçant le jugement qu'il allait exécuter (cf. 1 Sam. 3:11 à 18), il avait donc vu la fin d'une sacrificature. Puis, ayant lui-même établi

ses propres fils juges sur Israël, il avait vu ces derniers se conduire de telle manière que le peuple les avait rejetés et avait demandé un roi (cf. 1 Sam. 8:1 à 6). Ce roi, donné par Dieu dans sa colère et ôté dans sa fureur (cf. Osée 13:11), c'est Samuel qui fut appelé à l'oindre, c'est également Samuel qui lui fit savoir qu'il était « rejeté » (cf. 1 Sam. 10:1 ; 15:23, 26). On peut bien comprendre les sentiments qui remplissaient le cœur de Samuel à ce moment-là, mais ne convenait-il pas de leur imposer le silence puisque l'Éternel avait parlé ? Samuel aurait-il dû être « fort attristé » après avoir entendu l'Éternel lui dire : « Je me repens d'avoir établi Saül pour roi ; car il s'est détourné de moi et n'a point exécuté mes paroles », aurait-il dû « mener deuil sur Saül, parce que l'Éternel s'était repenti d'avoir établi Saül roi sur Israël » ? (cf. 1 Sam. 15:10, 11, 35). Et cela, après que le caractère de Saül avait été pleinement manifesté (cf. 15:13 à 16, 20, 21, 30). Samuel laisse fâcheusement parler ses sentiments à l'égard d'un roi rejeté, rejeté parce que coupable d'avoir lui-même « rejeté la parole de l'Éternel » (v. 26) et il oblige l'Éternel à lui poser cette question : « Jusques à quand mèneras-tu deuil sur Saül, vu que moi je l'ai rejeté... ? » (1 Sam. 16:1). Retenons l'enseignement si important qui nous est donné là : la sentimentalité conduit inévitablement à une position qui est en désaccord avec la pensée et les voies de Dieu. En outre, elle nous fait reculer en présence de ce que Dieu nous demande. Lorsqu'en effet l'Éternel commande à Samuel : « Remplis ta corne d'huile, et va : je t'enverrai vers Isaï, le Bethléhémitte ; car j'ai vu parmi ses fils un roi pour moi », Samuel répond : « Comment irai-je ? » (1 Sam. 16:1, 2). Davantage encore : lorsqu'enfin Samuel obéit, il manifeste un manque de discernement que l'on n'avait pas vu chez lui précédemment, manque de discernement qui découle de sa sentimentalité. Voyant Eliab, dont il est dit qu'il « suivait Saül » (1 Sam. 17:13, 14), Samuel s'écrie : « Certainement l'oint de l'Éternel est devant lui ». Quelle erreur de jugement ! Il faut que l'Éternel reprenne le prophète, lui disant : « Ne regarde pas son apparence, ni la hauteur de sa taille, car je l'ai rejeté ; car l'Éternel ne regarde pas ce à quoi l'homme regarde, car l'homme regarde à l'apparence extérieure, et l'Éternel regarde au cœur » (1 Sam. 16:6, 7). Les pensées de Samuel étaient à l'opposé des pensées de Dieu !

Éli, Samuel, deux hommes chez lesquels on aurait pensé trouver l'obéissance à la volonté de l'Éternel, tous les sentiments du cœur étant mis à leur véritable place. Hélas ! chez l'un comme chez l'autre, mais chez le premier plus gravement, nous voyons les sentiments prendre le pas sur la simple obéissance à la volonté de Dieu.

Anne, une mère pieuse et fidèle

C'est plutôt chez Anne, « un vase plus faible » selon l'expression de 1 Pierre 3:7, que nous aurions supposé rencontrer une conduite plus ou moins dirigée par les sentiments maternels. Tout au contraire ! En butte à l'hostilité de Peninna, à l'incompréhension d'Éli, elle n'a de ressource qu'en Dieu. C'est à Lui qu'elle a demandé « un enfant mâle », non pour l'égoïste satisfaction de son cœur de mère mais pour le service et la gloire de l'Éternel : « Je le donnerai à l'Éternel pour tous les jours de sa vie ; et le rasoir ne passera pas sur sa tête » (1 Sam. 1:11). Chez elle — quel exemple à imiter ! — les sentiments qu'une mère peut légitimement éprouver pour son enfant, et surtout pour un enfant ardemment désiré, ne passent pas avant ce qui est dû à Dieu. Ah ! ce n'est pas à Anne qu'il aurait pu être dit : « Tu honores ton fils plus que moi » !

Elle n'a pas pour son fils un amour égoïste, qui au fond ne pense qu'à soi et ne cherche que sa propre satisfaction ; elle manifeste amour et obéissance envers Dieu et c'est ce qui la guide dans les expressions de son amour envers son enfant. C'est à Dieu, à ses intérêts et à son service qu'elle pense en premier lieu ; aussi quoi qu'il en coûte à son cœur de mère, elle se sépare de son fils et le conduit auprès d'Éli, sacrificateur en ces jours-là (cf. 1 Sam. 1:26 à 28). Elle n'en aime pas moins ce fils que Dieu lui a donné, mais elle l'aime véritablement, mettant chaque chose à sa place, Dieu d'abord, son enfant après. N'aimant pas son fils plus que l'Éternel, elle est digne d'être appelée « disciple » (cf. Matt. 10:37) et elle nous enseigne comment il convient d'agir pour éviter les pièges de la sentimentalité, pour faire passer en premier lieu ce qui concerne Dieu et sa gloire, les affections que nous éprouvons très légitimement pour les membres de nos familles prenant la place qu'elles

doivent avoir et non le pas sur tout le reste. Le développement spirituel de Samuel, le préparant pour l'exercice d'un ministère prophétique est la riche récompense accordée par Dieu à cette mère pieuse et fidèle.

Imiter les bons exemples

N'est-il pas surprenant qu'Éli, auprès duquel fut amené et servit le fils de cette mère remarquable entre toutes — que Samuel, lui qui avait une telle mère, n'aient pas su imiter l'exemple d'Anne et aient fait preuve l'un et l'autre d'une regrettable sentimentalité, le premier à l'égard de ses fils, le second vis-à-vis de ses fils comme aussi du roi Saül (cf. 1 Sam. 8:1 à 6 ; 15:35 ; 16:1) ? Cela nous montre combien peu nous savons imiter les meilleurs exemples placés devant nous. N'est-il pas surprenant aussi que Samuel ait subi, semble-t-il, sur le plan des sentiments naturels, l'influence d'Éli au lieu d'agir à la manière d'Anne sa mère ? Cela nous montre que l'on imite plus facilement un mauvais qu'un bon exemple.

Il est pourtant un détail qui nous montre qu'au dernier jour de sa vie Éli avait sans doute jugé la sentimentalité qui l'avait conduit à l'infidélité. Lorsqu'un messenger vient lui faire le récit de la bataille, c'est seulement « lorsqu'il mentionne l'arche de Dieu » qu'Éli tomba à la renverse de dessus son siège, ce n'est pas au moment où lui fut annoncée la mort d'Hophni et Phinéas. L'Esprit de Dieu souligne ce détail (1 Sam. 4:17, 18) et nous sommes heureux de voir là une preuve de la restauration d'Éli. Les conséquences du péché n'en demeurent pas moins sous le gouvernement de Dieu.

Que Dieu ait compassion de notre grande faiblesse et nous accorde de savoir mieux discerner tout ce à quoi aboutit une sentimentalité qui, en trop de circonstances, est à peu près notre seul guide ! Qu'Il nous préserve de donner aux sentiments les plus légitimes que nous pouvons éprouver la prééminence sur la simple obéissance à sa Parole et aux directions de son Esprit ! Puisse nous rechercher d'une manière plus habituelle, dans la prière et l'intercession, le secours dont nous avons tellement besoin pour être gardés fidèles !

Différents types de croissance à rechercher, personnellement et collectivement

Titre original : Accroissement

ME 1974 p. 169

Vanité de l'accroissement des possessions terrestres

Le cœur humain est tel que chacun désire accroître ce qu'il possède, que ce soit ses richesses, ses connaissances, son importance, et il est fréquent que des hommes n'aient pas d'autre but en vue que celui-là, se créant eux-mêmes beaucoup de soucis pour essayer de satisfaire semblable désir. Le croyant devrait être en garde contre cette tendance du cœur naturel et se souvenir des paroles du Seigneur, telles qu'elles nous sont rapportées en Matt. 6:19 à 34, en particulier de celles-ci : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre... Et qui d'entre vous, par le souci qu'il se donne, peut ajouter une coudée à sa taille ?... Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice... ». Un homme, le roi Salomon, a fait l'expérience de la vanité des biens terrestres et ce qu'il a écrit à ce sujet a été conservé pour notre instruction dans la Parole inspirée : « Quel profit a l'homme de tout son labeur dont il se tourmente sous le soleil ? ... J'ai été roi sur Israël à Jérusalem, et j'ai appliqué mon cœur à rechercher et à explorer par la sagesse tout ce qui se fait sous les cieux : c'est une

occupation ingrate que Dieu a donnée aux fils des hommes afin qu'ils s'y fatiguent. J'ai vu tous les travaux qui se font sous le soleil ; et voici, tout est vanité et poursuite du vent. ... Voici, je suis devenu grand et j'ai acquis de la sagesse plus que tous ceux qui ont été avant moi sur Jérusalem... J'ai connu que cela aussi, c'est la poursuite du vent. ... J'ai dit en mon cœur : Allons ! je t'éprouverai par la joie : jouis donc du bien-être. Et voici, cela aussi est vanité. ... J'ai fait de grandes choses... Et je suis devenu grand et je me suis accru plus que tous ceux qui ont été avant moi à Jérusalem... Et quoi que mes yeux aient désiré, je ne les en ai point privés ; je n'ai refusé à mon cœur aucune joie... et voici, tout était vanité et poursuite du vent, et il n'y en avait aucun profit sous le soleil » (Éccl. 1:3, 12 à 14, 16, 17 ; 2:1, 4 à 11). Nous rappelons seulement quelques-unes des pensées que Salomon a été conduit à exprimer, mais il faut lire dans leur entier les premiers chapitres du livre de l'Écclésiaste. Doit-on être surpris que les expériences qu'il a pu faire à un si haut degré ne soient d'aucun profit pour les hommes, souvent même pour des croyants qui perdent leur vie en la consacrant à la recherche des biens de ce monde, méconnaissant que tout cela est « vanité et poursuite du vent » ? Sans doute pas, tant il est vrai que les expériences faites par d'autres nous sont rarement profitables.

Quand on glisse vers la malhonnêteté

Il arrive même que, dans cette recherche, certains se laissent entraîner d'une manière telle qu'ils finissent par ne pas y regarder de trop près quant au choix des moyens à employer pour parvenir à leurs fins. La Parole nous donne l'exemple de Jacob, agissant avec ruse pour accroître ses troupeaux ; nous en avons le récit dans le ch. 30 de la Genèse, à la fin duquel nous lisons : « Et l'homme s'accrut extrêmement, et eut un bétail nombreux, et des servantes et des serviteurs, et des chameaux et des ânes » (v. 43). Oui, Jacob « s'accrut extrêmement », mais grâce à l'emploi de moyens combien répréhensibles ! Hélas ! son exemple n'est-il pas imité ? Au sujet de ceux qui agissent de semblable manière, Dieu peut dire ce qu'il disait autrefois de son peuple Israël : « Selon qu'ils se sont accrus, ainsi ils ont péché contre moi » (Osée 4:7 — voir aussi 5:6).

Croissance à rechercher par le chrétien

C'est une tout autre croissance que nous avons à désirer et à rechercher, celle à laquelle nous exhorte l'apôtre Pierre : « croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » (2 Pierre 3:18). Tel doit être le but de la vie chrétienne : croître dans la connaissance de Christ ; tout doit nous conduire à cela. Lisons beaucoup la Parole pour l'y rechercher Lui, pour apprendre à le connaître toujours mieux ; désirons « ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel », nous « croîtrons par lui à salut » (1 Pierre 2:2). Si la Parole n'apporte pas Christ à nos âmes, c'est parce que nous l'avons sans doute mal lue, c'est-à-dire sans le secours de la prière, sans le secours du Saint Esprit qui se plaît à nous occuper de Christ et à le glorifier. — Il est une autre connaissance que nous pouvons faire de Lui et dans laquelle il nous convient de croître : celle que nous sommes appelés à acquérir dans les circonstances du chemin, qu'elles soient heureuses ou difficiles. Les vivre avec Lui, expérimenter ce qu'il est pour nous dans la joie ou les larmes, entendre sa voix d'amour, tout cela est enrichissant pour l'âme du racheté. Expérimenter dans notre vie la réalité de ce que nous avons appris dans l'Écriture est d'une inestimable valeur pour nous ; un seul exemple : la Parole nous présente Christ comme notre « miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur », celui qui nous porte avec puissance sur ses épaules et avec amour sur son cœur, et les passages qui nous occupent de lui sous ce caractère sont pour nous un encouragement et un rafraîchissement, mais quelle valeur ils acquièrent pour nos âmes lorsque, au travers d'un chemin difficile, nous goûtons les tendres soins de ce « grand souverain sacrificateur... Jésus, le Fils de Dieu » (Héb. 2:17, 18 ; 4:14 à 16) ! Dieu permet des circonstances éprouvantes dans nos vies pour nous amener à croître dans la connaissance de Celui dont il nous a fait don. Ne vaut-il pas la peine de les traverser en vue d'un tel résultat ?

Croissance dans les jours de douleur

Dans les jours les plus douloureux, nous pourrions dire alors comme David autrefois : « Qui nous fera voir du bien ? Lève sur nous la lumière de ta face, ô Éternel ! Tu as mis de la joie dans mon cœur, plus qu'au temps où leur froment et leur moût ont été abondants » (Ps. 4:6, 7). Aucune des richesses de ce monde ne peut donner au cœur du racheté la joie qu'il trouve dans la contemplation et la connaissance de Christ ! Le froment et le moût — dont il est question si souvent dans les écrits de l'Ancien Testament comme symbolisant une abondance de biens, de bénédictions matérielles (Gen. 27:28, 37 ; Nomb. 18:12 ; Deut. 7:13 ; 11:14 ; 12:17, etc.) — nous parlent aussi de nourriture spirituelle. C'est en lui donnant cette signification que nous citerons Zach. 9:17: « Le froment fera croître les jeunes gens, et le moût, les jeunes filles ». Que jeunes gens et jeunes filles aient l'ardent désir de se nourrir du « froment » et du « moût », de la « moelle du froment » (Ps. 81:16), c'est le secret de la croissance spirituelle !

Croissance par la Parole de Dieu

À titre individuel

La Parole sera pour nous une riche nourriture, nous en retirerons un réel profit selon la mesure dans laquelle nous vivons ses enseignements, réalisant une marche dans la crainte de Dieu, dans la droiture de cœur ; par contre, elle sera pour nous sans grande saveur et sans grand fruit si nous nous contentons de la lire par devoir, étant des « auditeurs oublieux », méconnaissant l'enseignement de Jacques 1:21 à 25. « Celui qui a les mains pures croîtra en force » (Job 17:9) : la pureté de cœur, fruit de l'opération de la Parole et de l'Esprit en nous, se manifestant extérieurement par la pureté de nos actions, nous « croîtrons en force ». L'âme vraiment nourrie, la force divine se manifestera au sein de la faiblesse qui est la nôtre. Au milieu des ténèbres de ce monde, le croyant peut ainsi réaliser une marche dans les « sentiers de justice » où le bon Berger conduit ses brebis ; son « sentier » est véritablement alors « comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi » (Ps. 23:3 ; Prov. 4:18). C'est une marche « digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre » qui permet de « croître par la connaissance de Dieu » (Col. 1:9 à 11).

À titre collectif

La lecture, la méditation de la Parole sont indispensables à notre vie individuelle, en vue de notre accroissement ; mais nous avons aussi de précieuses ressources dans la vie et les réunions de l'assemblée. Si nous n'en profitons pas ou si nous n'en profitons que trop peu, notre croissance en souffrira certainement. Christ a donné à l'Assemblée les dons nécessaires « en vue du perfectionnement des saints... afin que nous ne soyons plus de petits enfants, ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine... mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ » (Éph. 4:11 à 15). L'exercice des dons au sein de l'assemblée est en vue de la croissance de chacun de ceux qui en font partie ; la Parole est présentée par les serviteurs que le Seigneur se plaît à employer ; l'un « plante », un autre « arrose », Dieu seul peut « donner l'accroissement » (1 Cor. 3:5 à 8). Mais l'exercice du ministère ne produit pas seulement l'accroissement individuel, il doit avoir aussi comme résultat l'accroissement collectif, l'accroissement du corps de Christ, « duquel tout le corps, bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour » (Éph. 4:16). Dans son épître aux Colossiens, l'apôtre nous exhorte à « tenir ferme le chef », « duquel tout le corps, alimenté et bien uni ensemble par des jointures et des liens, croît de l'accroissement de Dieu » (2:19). L'accroissement ne peut être produit que par ce que Christ donne, par ce qui vient de lui, la seule source à laquelle nous ayons à puiser.

Accroissement en nombre

Cet accroissement peut être un accroissement en nombre. Ne perdons pas de vue cependant que, dans des jours de ruine, un témoignage fidèle est peu nombreux et sans apparence (cf. Juges 7:1 à 8) et soyons gardés par conséquent de rechercher activement le nombre et l'apparence, de les rechercher au prix d'un abandon plus ou moins marqué des vérités que nous sommes appelés à maintenir. Dans les premiers jours de l'histoire de l'Église, les assemblées « croissaient par la consolation du Saint Esprit » (Actes 9:31) ; il y avait, à ce moment-là, tout à la fois un accroissement en nombre et un accroissement que nous appellerons « en profondeur », c'est-à-dire dans la connaissance de Christ, de la Parole. Ce double accroissement est nettement indiqué en Actes 16 : « Les assemblées donc étaient affermies dans la foi et croissaient en nombre chaque jour » (v. 5). Remarquons que l'affermissement dans la foi, la croissance en profondeur, précède l'accroissement en nombre et il doit toujours en être ainsi : c'est parce que l'état de l'assemblée à Jérusalem était celui qui est dépeint dans les versets 42 à 47 d'Actes 2 que « le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés ». Point n'était besoin de « rechercher » l'accroissement en nombre, que ce soit à Jérusalem ou en d'autres assemblées. Dans ces temps-là, la Parole, présentée dans toute la puissance du Saint Esprit, avait de l'écho dans les cœurs, atteignait les consciences, de sorte qu'elle portait beaucoup de fruit : « Et la parole de Dieu croissait, et le nombre des disciples se multipliait beaucoup dans Jérusalem, et une grande foule de sacrificateurs obéissait à la foi » — « Mais la parole de Dieu croissait et se multipliait » — « C'est avec une telle puissance que la parole du Seigneur croissait et montrait sa force », la Parole étant identifiée, dans ces divers passages, avec le fruit qu'elle produisait (Actes 6:7 ; 12:24 ; 19:20).

Conclusion-Résumé

Dieu veuille nous accorder la grâce de ne pas gaspiller notre temps, de ne pas perdre notre vie — comme on l'a souvent dit, nous n'avons qu'une vie à vivre — en ne pensant qu'à accroître des biens dont un jour il ne restera plus rien ! Qu'Il nous donne d'employer notre temps, notre vie, à une activité dont le résultat sera l'accroissement spirituel de nos âmes, comme aussi « l'accroissement du Corps » et dont les fruits pourront être manifestés à la gloire de Christ !

Fixons les yeux sur le parfait Modèle et imitons-le : homme sur la terre, encore jeune enfant, il « croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse ; et la faveur de Dieu était sur lui », il « avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes » (Luc 2:40, 52). Il est, tout à la fois, la source à laquelle nous devons puiser et le Modèle à imiter.

Oh ! si mes yeux pouvaient sans cesse
Suivre cet astre glorieux,
Si je pouvais de ta tendresse
Voir tous les reflets radieux,

Mon âme alors, pleine de zèle,
Saurait t'aimer plus ardemment,
Et, connaissant mieux son modèle,
Prendrait tout son accroissement.

Faites tout pour la gloire de Dieu : l'exemple du Seigneur

Titre original : Faites tout pour la gloire de Dieu (1 Corinthiens 10:31)

ME 1952 p. 29-35, 57-65

Faire tout pour la gloire de Dieu : principe et action

« Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ».

Tel est le principe qui devait guider les Corinthiens en présence des difficultés soulevées par les questions dont parle l'apôtre dans les versets précédents (23 à 30), comme aussi, d'une façon générale, dans toute leur conduite, puisqu'il ajoute : « ou quoi que vous fassiez ».

C'est le même principe qui devrait toujours diriger nos actions, tandis que ce sont souvent des mobiles bien différents qui nous font agir. Sans parler de sentiments comme la haine ou la vengeance, qui nous conduisent inévitablement à des actes que la Parole condamne, n'est-il pas vrai qu'en bien des circonstances, nos motifs sont tels que nous ne pouvons faire ce qui conviendrait à la gloire de Dieu ? Agissons-nous « pour la gloire de Dieu », si nous nous laissons gouverner par des considérations égoïstes — notre intérêt personnel ou notre propre gloire, par exemple —, par des relations de famille, ou encore par la sympathie ou l'antipathie que nous pouvons éprouver à l'égard des uns ou des autres ? Combien peu nous savons mettre tout cela de côté pour n'avoir en vue que la gloire de Dieu ! Combien de fois reculons-nous devant les sacrifices que cela demanderait, le prix nous en paraissant trop élevé !

Avant d'agir, nous posons-nous souvent cette question : si je fais ceci ou cela, est-ce pour la gloire de Dieu ? Si nous nous la posons en toutes circonstances et si, ensuite, nous nous abstenons de tout ce que nous ne pouvons pas accomplir « pour la gloire de Dieu », que de difficultés seraient évitées dans nos vies individuelles et dans la vie de l'assemblée, et comme notre chemin serait simple !

Nous sommes parfois conduits par des sentiments qui nous apparaissent selon Dieu et nous croyons que cela suffit pour agir en vue de sa gloire. Mais il n'en est pas ainsi : nos sentiments ne sont pas un guide sûr, nous ne pouvons faire « tout pour la gloire de Dieu » que si nous nous conformons à sa volonté en toutes choses. Ce n'est donc qu'en recherchant cette volonté pour l'accomplir ensuite que nous serons rendus capables de « faire tout pour la gloire de Dieu ». Demandons à être « remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu » (Col. 1:9 et 10).

Un homme sur la terre, l'homme Christ Jésus, a eu sans cesse devant Lui la gloire de son Dieu et, seul, Il a vécu une vie entièrement et parfaitement à sa gloire. Contemplons-le ! Il est notre vrai Modèle. Et que cette contemplation touche nos cœurs, atteigne nos consciences et nous conduise à mieux réaliser l'exhortation de 1 Cor. 10:31.

L'exemple du Seigneur

Psaume 40. L'obéissance de Christ

« Au sacrifice et à l'offrande de gâteau tu n'as pas pris plaisir : tu m'as creusé des oreilles ; tu n'as pas demandé d'holocauste ni de sacrifice pour le péché. Alors j'ai dit : Voici, je viens ; il est écrit de moi dans le rouleau du livre. C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au dedans de mes entrailles » (Ps. 40:6 à 8).

De toute éternité, les pensées du Fils étaient en plein accord avec celles du Père et les paroles rapportées au Ps. 40 sont l'expression de cette communion. Pour l'accomplissement des « conseils qui datent de loin », au temps convenable, le Fils se présente : « Voici, je viens ». Il va recommencer l'histoire de l'homme ; si le premier homme, par sa désobéissance, a déshonoré Dieu, Lui, le second homme, le glorifiera par son obéissance parfaite. — C'est pour obéir qu'Il vient. Sera-ce, pour Lui, chose difficile et pénible ? Non, car l'obéissance est facile pour celui qui aime, et faire la volonté de son Dieu est ce en quoi Il trouve toutes ses délices : « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au dedans de mes entrailles ». Celui qui aime a accompli la loi, et la plénitude de la loi, c'est l'amour (cf. Rom. 13:8 à 10). Il aime le Père ! Obéissant jusqu'à la mort, s'Il l'a endurée c'est assurément à cause du péché dont Il a voulu se charger pendant les trois heures de ténèbres sur la croix, mais c'est avant tout par amour pour son Père.

Cet amour est le mobile qui l'a conduit quand Il a quitté la gloire, et ensuite tout au long de ce chemin où Il a été « obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:8). Témoignage en a été rendu au monde : « afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais » (Jean 14:31). Si l'obéissance est la vraie manifestation de l'amour, elle est aussi le seul moyen de jouir de l'amour de celui auquel il convient d'obéir (cf. Jean 14:21 et 23). Celui qui, par amour pour son Père, a fait toute la volonté de celui-ci, a dit aux siens : « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour ; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour » (Jean 15:10).

Dans ce sentier, le Fils a glorifié le Père. La pensée qu'Il a eue constamment devant Lui, en tout premier lieu, a toujours été la gloire de Celui qui l'avait envoyé et pour lequel Il était venu ici-bas. Suivons-le dans le chemin où Il a tout accompli pour la gloire de son Dieu et où nous sommes exhortés à le considérer comme le vrai et parfait Modèle !

Venu dans ce monde pour faire la volonté de Dieu, pour le glorifier dans l'œuvre de la rédemption de sa créature déchue, quel accueil a-t-Il reçu de la part de ceux qu'Il voulait sauver et pour lesquels Il allait donner sa vie ? Un accueil tel qu'Il a dû dire, par l'Esprit prophétique : « Pourquoi suis-je venu, et il n'y a eu personne ? » Il a appelé, personne n'a répondu... « J'ai travaillé en vain », dira-t-Il encore, « j'ai consumé ma force pour le néant et en vain » (Ésaïe 50:2 ; 49:4).

Celui qui est ainsi rejeté, c'est le Fils de Dieu, et Il affirme sa divinité : « Voici, par ma réprimande je dessèche la mer, je fais des rivières un désert... Je revêts les cieux de noirceur, et je leur donne un sac pour couverture ». Cette portion des Écritures nous présente le Fils de Dieu venu ici-bas dans la position d'homme obéissant et trouvant ses délices à faire ce qui est le bon plaisir du Père. Pour faire la volonté de son Dieu, comme homme Il a dû apprendre à la connaître : « Il me réveille chaque matin, il réveille mon oreille pour que j'écoute comme ceux qu'on enseigne. Le Seigneur l'Éternel m'a ouvert l'oreille, et moi je n'ai pas été rebelle, je ne me suis pas retiré en arrière ».

Obéir était, pour Lui, une chose nouvelle, car c'était une position nouvelle qu'Il avait prise ici-bas, celle de l'homme. C'est pourquoi il est dit qu'Il s'est « anéanti... abaissé » et qu'Il est « devenu obéissant jusqu'à la mort », et ailleurs : « quoiqu'il fût Fils », Il a « appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (Ésaïe 50:2 à 5 ; Phil. 2:6 à 8 ; Hébr. 5:7-8).

Le Seigneur comme parfait Serviteur. Évangile de Marc

L'Évangile selon Marc qui, d'une façon particulière, le présente comme le parfait Serviteur, nous le montre dans cette position. Citons un exemple, à la fin du premier chapitre : « Et s'étant levé sur le matin, longtemps avant le jour, il sortit, et s'en alla dans un lieu désert ; et il pria là ». Lorsque Simon et ceux qui étaient avec lui vinrent l'y rejoindre et Lui dirent : « Tous te cherchent » — tous ceux de la ville de Capernaüm, où Il avait guéri des malades et chassé des démons — Lui, au lieu de revenir là où il paraissait y avoir tant de besoins et où l'on réclamait Sa présence, répondit : « Allons ailleurs... » Pourquoi ailleurs ? Ne veut-Il plus délivrer et guérir ? Ah ! son cœur est toujours le même, mais Il ne se laisse pas guider par les sentiments de son cœur, Il veut, *avant tout*, faire la volonté de

son Père. Celui qu'Il avait prié « longtemps avant le jour » Lui avait fait connaître sa volonté, Lui avait « ouvert l'oreille » pour qu'Il « écoute comme ceux qu'on enseigne ». Serviteur parfait, Il n'a aucune volonté propre et, ne connaissant que celle de Celui qui l'avait envoyé, Il va où ce Maître l'envoie : prêcher dans les bourgades voisines, car, dit-Il, « c'est pour cela que je suis venu » (Marc 1:35 à 38). — Il trouve « ses délices » à faire « le bon plaisir » du Père.

De même dans une autre circonstance, lorsqu'on viendra Lui dire : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade », Il attendra « encore deux jours au lieu où il était » avant de se diriger vers Béthanie (Jean 11:3 à 7). Quelque désir qu'Il eût d'aller exprimer à cette famille éprouvée la sympathie parfaite de son cœur, d'aller soulager la souffrance, Il n'avait d'autre volonté que celle de son Père et Il ne pouvait rien faire tant qu'Il n'avait pas un ordre de sa part.

Que nous considérons le Seigneur ici-bas dans son caractère de parfait Serviteur, mis spécialement en lumière tout au long de l'Évangile selon Marc, ou comme Fils de Dieu, tel qu'Il nous est présenté dans l'Évangile selon Jean, nous voyons toujours chez Lui ce désir de glorifier son Père en faisant sa volonté, quoi qu'il pût Lui en coûter.

Fils de Dieu rejeté par les Siens. Évangile de Jean

Dans l'Évangile selon Jean, Il est le Fils de Dieu, mais le Fils de Dieu venu ici-bas dans l'abaissement le plus profond, assis au bord du puits de Sichar, lassé du chemin et demandant un peu d'eau à une pauvre Samaritaine. Dès le début de cet Évangile, il nous est dit que « la Parole » qui était « auprès de Dieu », qui « était Dieu », « devint chair, et habita au milieu de nous ». — « Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui ; et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi ; et les siens ne l'ont pas reçu » (Jean 1:1, 14, 10 et 2). De sorte que, nous l'avons vu, Il a dû dire par l'Esprit prophétique : « Pourquoi suis-je venu, et il n'y a eu personne ? Pourquoi ai-je appelé, et il n'y a eu personne qui répondît ? » — Son rejet est annoncé à la première page de cet Évangile ; dans celles qui suivent, nous le voyons cheminant ici-bas et effectivement rejeté. A la fin du chapitre 12 (v. 44), Il fait entendre un dernier appel et son service est terminé pour ce monde, ce monde qui « ne l'a pas connu ».

Jean 8 à 10. Rejeté, mais une autre histoire recommence

Alors que ce service allait commencer, Il vient au Jourdain, où Jean baptisait, et prend place parmi les pécheurs repentants. Mais témoignage est rendu qu'Il est le Fils de Dieu. C'était le Fils de Dieu qui allait être rejeté par les hommes ! — Au chapitre 8, ce sont ses paroles qui sont rejetées (voir, entre autres : v. 25, 31, 37 à 40, 43 à 54 et 59) — Au chapitre 9, ses œuvres (v. 3, 4, 33) — Au chapitre 10, c'est Lui-même (v. 20, 24, 25 et 31 à 38). Les Juifs cherchent encore à le prendre, mais Il échappe de leurs mains et s'en va « encore au delà du Jourdain, à l'endroit où Jean avait baptisé au commencement » (Jean 10:39 et 40).

Dieu désire qu'un témoignage soit rendu à la gloire future de Celui que le monde méprise et rejette. C'est donc, en quelque sorte, une autre histoire qui va recommencer, avec le même point de départ, « au delà du Jourdain, à l'endroit où Jean avait baptisé au commencement » (comp. Jean 1:28 à 34 et 10:40). Il faut qu'avant d'être crucifié, le Fils de Dieu qui a été rejeté, Celui qui est venu chez soi et que les siens n'ont pas reçu, que le monde n'a pas connu, soit glorifié comme Fils de Dieu, Messie et Roi d'Israël, Fils de l'homme et Chef des nations.

La pensée de Dieu est de glorifier son Fils et déjà, au milieu d'un monde qui ne veut pas de Lui et va l'élever sur une croix, Il rend témoignage à ses gloires à venir.

Le Fils, Lui, n'a qu'un désir : glorifier son Père à cette heure suprême où la croix est devant Lui, comme Il l'a glorifié tout au long de son chemin. Rien ne l'arrêtera dans ce sentier de l'obéissance parfaite. N'a-t-Il pas dit, par l'Esprit prophétique : « J'ai donné mon dos à ceux qui frappaient, et mes joues à ceux qui arrachaient le poil ; je n'ai pas caché ma face à l'opprobre et aux crachats » ? (Ésaïe 50:6).

Jean 11:1-16. Maladie à la gloire de Dieu

La première scène sur laquelle il convient de nous arrêter est celle de la résurrection de Lazare. Tandis que Lui parvient ce message : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade », Jésus, homme parfait, dont l'oreille est ouverte chaque matin pour écouter comme ceux que l'on enseigne, et qui est sans cesse en communion avec le Père, peut dire aussitôt : « Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu... ». Sa première pensée est la gloire de son Dieu et Il sait que cette circonstance sera, pour Lui, le moyen de le glorifier, comme aussi le moyen employé par le Père pour que « le Fils de Dieu soit glorifié par elle ». Dieu veut glorifier son Fils, Il veut manifester que Celui qui est méconnu du monde et rejeté par les hommes est son Fils bien-aimé.

Pourquoi cette maladie de Lazare sera-t-elle « pour la gloire de Dieu » ? Parce que le Seigneur, homme parfait, attendra l'ordre du Maître avant d'aller à Béthanie. Il attendra deux jours, bien que la sympathie de son cœur, son amour profond pour ceux qui sont dans la détresse l'eussent conduit à aller aussitôt apporter secours et consolations. Certes, Il n'a pas cessé d'aimer cette famille éprouvée et l'Esprit de Dieu, par la plume de l'évangéliste, prend soin de le souligner : « Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare ». Mais agir suivant les sentiments d'un cœur plein de tendresse, si excellents soient-ils — et la sympathie à l'égard de ceux qui souffrent est un sentiment selon Dieu — ne conduit pas toujours à la manifestation de la gloire divine. Pour que Dieu soit glorifié, il importe avant tout d'obéir, de ne rien faire qui ne soit selon sa volonté.

Peut-être y a-t-il des rachetés du Seigneur qui passent par de grandes épreuves, qui sont douloureusement exercés et qui crient à Lui sans que, jusqu'à présent, Il ait répondu ? — des rachetés qui ont dit, eux aussi : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade », sans qu'à cet appel Il soit venu aussitôt. Et pour ceux qui souffrent et pleurent, les « deux jours » paraissent bien longs ! D'autant plus longs que l'ennemi sait leur dire : « Si Dieu ne vous répond pas, c'est parce qu'Il ne vous aime plus ; vous l'avez lassé par vos infidélités multipliées et Il vous a abandonnés... ». — Que ceux qui traversent de semblables circonstances soient encouragés par le récit que nous considérons ! Jésus est immuable en son amour, si même Il doit parfois « demeurer encore deux jours au lieu où il était » ; et Il n'oublie aucun de ses rachetés : « Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare » — encore Marthe, à laquelle Il avait dû adresser un reproche (Luc 10:41, 42), est-elle nommée la première ! S'Il attend « deux jours » avant d'intervenir, c'est parce qu'Il veut que l'exercice par lequel nous passons soit « à la gloire de Dieu ». N'attendrons-nous pas le moment que Dieu a choisi pour amener l'issue qu'Il se propose, de telle façon que notre épreuve soit un moyen de le glorifier ? Que désirons-nous en premier lieu : le terme de nos souffrances ou la gloire de Dieu ?

Dieu est glorifié par une soumission entière à sa volonté. Faire la volonté de Dieu est chose difficile pour nous, tout d'abord parce que, bien souvent, nous ne savons pas la discerner. Qui de nous n'en a fait l'expérience ? Et si nous ne savons pas la discerner, c'est parce que nous n'imitons pas l'exemple du parfait Modèle dont l'oreille était ouverte, chaque matin, pour écouter comme ceux que l'on enseigne, qui « longtemps avant le jour » s'en allait « dans un lieu désert, et priait là ». Il connaissait, comme homme, la volonté de Dieu parce qu'Il la recherchait par la prière, tandis que nous ne vivons pas assez en communion avec Dieu, à l'écart, réalisant dans la prière une entière dépendance de Lui et Lui demandant de nous faire connaître ce qu'Il désire que nous fassions pour que Sa gloire soit manifestée. Nous agissons alors, le plus souvent, dirigés par les sentiments de nos cœurs, « croyant bien faire », disons-nous pour essayer de nous excuser, et nous perdons ainsi bien des occasions de glorifier notre Dieu et Père.

Jean 11:17-44. Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu

Jésus vient ensuite à Béthanie. Il pleure ! Cœur humain du Sauveur, toujours prêt à sympathiser avec ceux qui souffrent. N'a-t-Il pas « la langue des savants » pour savoir « soutenir par une parole celui qui est las » ? (Ésaïe 50:4). Au sépulcre, où Lazare est couché depuis quatre jours, Il déclare à Marthe : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » La foi peut seule discerner

cette gloire. « La Parole devint chair, et habita au milieu de nous », c'est-à-dire : au milieu de tous les hommes ; « et nous vîmes sa gloire... », en d'autres termes : ceux qui le reçurent, qui s'attachèrent à Lui virent la gloire que les incrédules, aveuglés, ne pouvaient discerner (cf. Jean 1:14). De même : un croyant qui « dort » est semblable à un homme incrédule, moralement mort et il faut être réveillé pour « voir sa gloire » (cf. Éph. 5:14 et Luc 9:32).

« Ma main est-elle devenue trop courte pour que je puisse racheter, et n'y a-t-il pas de force en moi pour délivrer ? » (Ésaïe 50:2). C'est le Fils de Dieu qui parle, prophétiquement, dans les versets 2 et 3 d'Ésaïe 50 et c'est le Fils de Dieu qui appelle Lazare hors du tombeau, donnant ainsi la réponse à la question posée. Il est « déterminé Fils de Dieu, en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts », par la résurrection de Lazare, avant de l'être par sa propre résurrection (Rom. 1:4). Quelle gloire pour Lui ! mais aussi, quelle gloire pour son Père ! Cette délivrance, qu'Il peut opérer de Lui-même parce qu'Il est le Fils de Dieu, Il veut aussi la recevoir, comme homme, de son Dieu, en réponse à sa prière ! Alors qu'Il va être glorifié comme Fils de Dieu, Il ne quitte pas la position de dépendance qu'Il a prise en tant qu'homme, et c'est là sa gloire ! « Et Jésus leva les yeux en haut et dit : Père, je te rends grâce de ce que tu m'as entendu. Or moi je savais que tu m'entends toujours ; mais je l'ai dit à cause de la foule qui est autour de moi, afin qu'ils croient que toi, tu m'as envoyé ». Ici-bas Envoyé du Père, le Père veut que sa gloire de Fils de Dieu soit manifestée aux yeux du monde qui le rejette et va le crucifier ; aveugles et incrédules, les hommes ne pourront la voir, mais, quoi qu'il en soit, témoignage leur en aura été rendu. Et Lui, même à ce moment où Il est glorifié comme Fils de Dieu, ne veut rien faire qui ne soit pour la gloire de son Père !

Maintenant le Fils de l'homme est glorifié. Jean 12:27-28 et Gethsémané, Luc 22

Alors que la croix est devant Lui, Il s'écrie dans la détresse de son âme : « Maintenant mon âme est troublée ; et que dirai-je ? Père, délivre-moi de cette heure... » (Jean 12:27). Peut-Il désirer être « fait péché » et privé de communion avec le Père ? Son âme est troublée tandis qu'Il mesure la profondeur du jugement de Dieu contre le péché et Il s'écrie : « Père, délivre-moi de cette heure... » — anticipation du combat qu'Il soutiendra dans le jardin de Gethsémané : « Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi ! » (Luc 22:42). Cependant, Il ajoute aussitôt : « mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure ». N'a-t-Il pas dit, quittant la gloire du ciel pour être « fait à la ressemblance des hommes » : « Voici, je viens pour faire ta volonté » ? (Phil. 2:7 ; Hébr. 10:9). Rejeté par les hommes, Il a posé la question, par la bouche du prophète : « Pourquoi suis-je venu ?... ». Il donne maintenant la réponse : « C'est pour cela que je suis venu à cette heure ». En Marc 10:45 ; Il indique lui-même le double but de sa venue ici-bas : « Car aussi le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais *pour servir* et *pour donner sa vie* en rançon pour plusieurs ». Servir et donner sa vie ! Dans le passage déjà cité de Marc 1:35 à 38, Il dit à ses disciples qu'Il est venu pour servir et, en Jean 12:27, Il déclare à son Père : « c'est pour cela que je suis venu » — « pour donner sa vie en rançon pour plusieurs ». (Nous trouvons aussi ces deux aspects de sa venue ici-bas, dans les Ps. 16 et 22 : servir et mourir). — Comme Il dit ici : « mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure », Il dira aussi en Gethsémané : « Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite » (Luc 22:42). Quelque souffrance que cela puisse comporter pour Lui — et c'était l'abandon de Dieu ! — Il obéira jusqu'au bout, « étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:8).

Quelle est la pensée qui l'occupe à ce moment solennel ? Après avoir dit : « Père, délivre-moi de cette heure », Il a déclaré : « mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure » et, tout aussitôt, sa prière est celle-ci : « Père, glorifie ton nom ». Ce n'est plus : « Père, délivre-moi », mais : « Père glorifie ton nom ». Le trouble de son âme, l'heure de la croix, ses souffrances indicibles, l'abandon de son Dieu, tout cela n'est plus devant Lui. Ce qu'Il désire, avant tout et par-dessus tout, c'est que le nom de son Père soit glorifié. Et le Père glorifiera son nom en n'épargnant pas le Fils de son amour,

en l'abandonnant depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième heure, en le donnant pour le salut des coupables !

« Il vint donc une voix du ciel... » — Quel dialogue ! Le Fils, ici-bas, à cette heure suprême, s'adresse à son Père : « Père, glorifie ton nom » et, du haut du ciel, le Père répond : « Et je l'ai glorifié, et je le glorifierai de nouveau ». Si le Ps. 40 nous dit la communion de pensées du Père et du Fils avant la venue du Fils ici-bas, Jean 12:27, 28 fait ressortir la grandeur et la beauté de cette communion avant l'heure de la croix. Le Père avait glorifié son nom lors de la résurrection de Lazare, Il allait le faire maintenant par la résurrection de Christ, « ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père » (Rom. 6:4).

« Jésus dit : Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en Lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même ; et incontinent il le glorifiera » (Jean 13:31, 32). Ici, ce n'est plus de l'anticipation, mais de l'heure même de la croix qu'il s'agit. Le péché ôté en vertu de l'œuvre expiatoire de Christ, quelle gloire pour Lui et quelle gloire pour Dieu ! Oui, « Dieu est glorifié en Lui », Dieu dans toute la perfection et la plénitude de son Être, Dieu Lumière et Amour ! Tous ses droits sont maintenus, pleinement satisfaits, tandis que « l'abolition du péché » est faite par le sacrifice de Christ (Héb. 9:26). De sorte qu'en justice, Il peut maintenant sauver celui qui croit, l'introduire dans sa présence pour exalter et louer à jamais son Fils bien-aimé, dans la connaissance qu'il a désormais de l'amour dont il a été aimé et par le Père et par le Fils. Tout est accompli pour la gloire de Dieu et pour la gloire de Christ ! Et, au sein des ténèbres et de l'ignominie de la croix, la gloire de Dieu, revendiquée par le Fils bien-aimé du Père, a brillé avec splendeur ! Dieu a été glorifié dans un homme, et au travers de quelles circonstances ! Cet homme, le second homme, l'homme de ses conseils, c'était son Fils unique et bien-aimé ! Aussi, sans attendre que le royaume soit établi en gloire, Dieu « glorifié en Lui », le glorifie « en Lui-même » ; Il l'introduit « incontinent » dans sa propre gloire. La récompense qu'Il doit et qu'Il donne au second homme en qui Il a été pleinement glorifié, c'est de le placer au centre même de la gloire divine.

Jean 14 : Prière en Son nom, afin que le Père soit glorifié

Les chapitres 13 et 14 de l'Évangile de Jean sont remplis des enseignements et des encouragements que le Seigneur voulait laisser aux siens pour le temps de son absence, ce temps durant lequel Il est déjà glorifié dans le ciel tandis que nous sommes laissés dans le monde. Il leur donne, d'abord, la promesse de son retour : « Si je m'en vais, et que je vous prépare une place », leur dit-Il, « je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ». Puis, Il leur parle du Père : c'est auprès du Père qu'Il va et c'est dans la maison du Père qu'Il leur préparera une place, place qu'ils occuperont à son retour, lorsqu'Il reviendra pour les introduire « là où Il est » ; en attendant, ils pourront jouir d'une heureuse relation avec le Père, pleinement révélé dans le Fils, seul chemin pour aller à Lui. En troisième lieu, Il leur laisse une précieuse ressource pour le temps du voyage : la prière. Il promet de répondre aux demandes adressées « en son nom » (Jean 14:13). Mais sur quel plan élevé est placé l'exaucement de la prière ! Nous ne voyons généralement dans la réponse à nos requêtes que la délivrance de nos misères, le secours dans nos difficultés, le terme de nos exercices, la fin des souffrances. N'est-il pas vrai que nous pensons surtout à nous, dans tous les domaines ? Comme nos pauvres cœurs sont égoïstes ! Le Seigneur a autre chose devant Lui : « afin que le Père soit glorifié dans le Fils ». S'Il répond à nos prières, c'est, avant tout, afin que le Père soit glorifié ! Quelle gloire pour Dieu que de misérables pécheurs soient, non seulement sauvés et amenés jusqu'à Lui comme de bien-aimés enfants, mais encore conduits à exprimer des demandes en plein accord avec les pensées du Fils, de telle façon que le Fils puisse y répondre ! Là comme en toutes choses, le désir qui est le sien en tout premier lieu, c'est la gloire de son Père !

Jean 15 : En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit

Il est question du service dans le chapitre 15. Le Seigneur nous donne des encouragements pour le temps de son absence, des ressources sans lesquelles nous ne pourrions atteindre le but (chapitre

14) et Il désire qu'utilisant ces ressources, dans le chemin qui conduit à la maison du Père, nous portions du fruit (chap. 15). Le secret pour porter « beaucoup de fruit » est donné au vers. 5 : « Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ». Et là encore, si le Seigneur veut que nous portions beaucoup de fruit, c'est afin que le Père soit glorifié : « En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit ». Tel est le caractère d'un vrai service pour Dieu, comme l'exprime aussi l'apôtre Pierre : « afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par Jésus Christ » (1 Pierre 4:11). — Quel est le véritable but de notre service : rechercher notre propre gloire, nous faire une réputation d'homme de bien, agir parce que nous avons besoin de dépenser notre activité, ou bien porter ce fruit qui ne peut être produit que si nous demeurons en Christ et Lui en nous, afin que le Père soit glorifié ? Pussions-nous imiter le parfait Modèle, le vrai Serviteur, Celui qui a dit en premier lieu : « J'aime mon maître... » (Exode 21:5).

Jean 17. Je t'ai glorifié (parole de Jésus adressée au Père)

Jean 17. — Celui qui « était auprès de Dieu », qui « était Dieu », la Parole qui « devint chair », Celui qui « vint chez soi » et que les siens n'ont pas reçu, va maintenant quitter ce monde. Il peut dire : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire », son service est terminé, et même l'œuvre de la croix est considérée comme accomplie. Il lève les yeux au ciel et s'adresse à son Père dans cette sublime prière : « Père, l'heure est venue ; glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie... ». S'Il demande à être glorifié, c'est dans le but de glorifier son Père ! Dans la position qu'Il occupe maintenant — car cette requête : « Glorifie ton Fils » a été exaucée — ayant « autorité sur toute chair », se servant de cette autorité pour donner la vie éternelle, Il glorifie le Père ! Il l'a glorifié dans sa vie, dans sa mort, Il le glorifie dans sa résurrection et dans la position qui est la sienne présentement, couronné de gloire et d'honneur, assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux !

Modèle parfait ! Sachons mieux le contempler et que cette contemplation nous prosterne dans l'adoration, mais aussi nous fasse rentrer en nous-mêmes et nous conduise à juger tous les mobiles qui, si souvent, nous font agir ! Pussions-nous ainsi être rendus capables de réaliser, au moins en quelque mesure, l'exhortation de 1 Cor. 10:31.: « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ».

Fidélité : Exemples tirés de l'Apocalypse

Titre original : Fidélité

ME 1968 p. 3-10

Besoin de fidélité dans les temps fâcheux ou derniers jours

Les temps actuels appartiennent sans aucun doute aux « temps fâcheux » des « derniers jours » dont parle l'apôtre Paul dans sa deuxième Épître à Timothée (3:1) ; les divers caractères en sont effectivement manifestés et il semble de plus en plus difficile de vivre la vie de piété dont le secret nous est donné en 1 Tim. 3:16, d'être « un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne œuvre », un « homme de Dieu accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre » (2 Tim. 2:21 ; 3:17). Cela nous est de plus en plus difficile, d'une part parce que nous manquons souvent dans la réalisation pratique de la séparation d'avec les « vases à déshonneur » et d'autre part, parce que nous ne nous laissons pas toujours « enseigner, convaincre, corriger, instruire dans la justice » par l'Écriture inspirée de Dieu. Les ressources divines demeurent, toujours à la disposition de la foi, c'est nous qui sommes défailants dans leur utilisation.

Les jours qui suivront l'enlèvement de l'Église présenteront un caractère bien différent : le temps de la grâce aura pris fin, il n'y aura plus ici-bas ni « ce qui retient », ni « celui qui retient », et de terribles jugements fondront sur ce monde ; mais il sera tout aussi difficile, et peut-être plus encore qu'aujourd'hui, de marcher fidèlement. Une telle marche demandera une grande énergie morale : il faudra ne se laisser détourner par rien et être prêt à endurer la souffrance, parfois même à donner sa vie. Il est encourageant de s'arrêter sur ce que la Parole nous dit de ces fidèles, pour lesquels rien ne passera avant l'obéissance à la volonté divine ; considérer ce sujet est tout à la fois encourageant et humiliant. Dieu nous accorde d'y trouver aussi un stimulant !

Martyrs d'Apoc. 6

Apocalypse 6 nous parle de martyrs : « les âmes » vues « sous l'autel » lors de l'ouverture du cinquième sceau. Ces croyants iront jusqu'au sacrifice suprême puisqu'il en est parlé comme ayant été « égorgés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient rendu » (v. 9). La Parole a-t-elle pour nous le prix et la puissance qu'elle aura pour eux dans ces jours-là ? Entièrement soumis à sa divine autorité, désireux d'y conformer leurs voies, ils préféreront mourir plutôt que d'y désobéir ! Combien cela nous juge, nous qui si facilement cherchons une excuse, une échappatoire, pour détourner le tranchant de l'épée et faire ensuite, non pas ce que Dieu nous demande, mais ce qui plaît à notre cœur ! L'obéissance à la Parole conduira ces fidèles à rendre témoignage, à maintenir le témoignage qui leur sera confié. Sommes-nous animés de la même énergie pour le maintien du témoignage ? N'avons-nous pas à baisser la tête en pensant à tant de circonstances où nous avons agi de telle manière que notre témoignage s'en est trouvé compromis et que nous avons été d'indignes porteurs du témoignage confié par la grâce divine ? — Ces martyrs auront été de fidèles témoins au sein de l'iniquité générale, et, à leur tour, « une longue robe blanche » leur étant donnée (v. 11), ils recevront, comme Énoch autrefois (cf. Hébr. 11:5), « le témoignage d'avoir plu à Dieu » ; ils feront l'expérience que Dieu accomplit toujours ce qu'Il a promis : « ceux qui m'honorent, je les honorerai » (1 Sam. 2:30). Précieux encouragement pour le fidèle dans tous les temps !

Les deux témoins d'Apoc. 11

Il est question aussi d'un résidu pieux, figuré par « deux témoins », dans le chapitre 11 de l'Apocalypse. Le témoignage de ce résidu sera semblable à celui d'Élie et de Moïse (v. 5, 6), il sera rendu avec puissance — la puissance donnée par Dieu à « ses deux témoins » (v. 3) — et jusqu'à son terme. Puis, « quand ils auront achevé leur témoignage », mais seulement alors, « la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, et les vaincra, et les mettra à mort » (v. 7). Des témoins fidèles peuvent donc être assurés de tout le secours de la puissance divine pour « achever leur témoignage », sans que l'ennemi soit en mesure de s'y opposer tant que leur service n'est pas entièrement rempli. Il y a là pour une âme pieuse une source d'encouragement et de réconfort. — Les deux témoins mis à mort, « ceux qui habitent sur la terre se réjouissent à leur sujet, et font des réjouissances, et ils s'enverront des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes tourmentaient ceux qui habitent sur la terre » (v. 10) : des témoins fidèles sont toujours gênants pour ceux qui ne veulent pas recevoir leur témoignage et qui, ensuite, se réjouissent lorsque les témoins sont retirés. Mais cette joie est éphémère, car Dieu a toujours le dernier mot, et c'est « une grande crainte » qui s'empare d'eux lorsqu'ils voient les deux témoins reprendre vie, puis « monter au ciel dans la nuée » (v. 11, 12).

Le résidu d'Apoc. 12

C'est d'un résidu qu'il est question à la fin du chapitre 12, « le résidu de la semence de la femme » (v. 17). Il est formé de « ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui ont le témoignage de

Jésus ». Soyons aussi de ceux qui aiment le Seigneur, lui manifestent cet amour en gardant ses commandements et peuvent ainsi jouir de son approbation (cf. Jean 14:21 et 23).

Les deux « bêtes » — pouvoir civil et pouvoir religieux — montent l'une de la mer et l'autre de la terre (13:1, 11). Tandis que la seconde « séduit ceux qui habitent sur la terre », la première « fait la guerre aux saints » (v. 14, 7) ; il est même ajouté qu'elle les vaincra mais en fait ce seront eux, les saints, qui seront les véritables vainqueurs. La preuve en sera donnée plus tard : « Et je vis comme une mer de verre, mêlée de feu, et ceux qui avaient remporté la victoire sur la bête, et sur son image, et sur le nombre de son nom, se tenant debout sur la mer de verre, ayant des harpes de Dieu » (15:2). En apparence, ils seront les victimes d'un pouvoir politique impie, mais fidèles jusqu'à la mort ils remporteront la victoire ! Les saints qui auront à traverser cette période pourront avoir la tentation — ce n'est pas spécial à ces jours de persécutions — de s'emparer du pouvoir afin d'être délivrés ; c'est pourquoi ils seront mis en garde à ce sujet : la « bête » a pris le pouvoir, elle en subira les conséquences ; elle mène en captivité, elle ira en captivité ; elle tue avec l'épée, elle périra de la même manière. À cette mise en garde s'ajoute une exhortation : « C'est ici la patience et la foi des saints » (13:10). Patience, confiance en Dieu seul ! C'est pour les croyants de tous les temps.

Le résidu de Juda d'Apoc. 14:1-5

Nous terminerons par le résidu de Juda, tel qu'il nous est dépeint au début du chapitre 14. Ce résidu est typifié par les « cent quarante-quatre milliers » qui se tiennent avec l'Agneau sur la montagne de Sion ; il présente des caractères qu'il est bon de souligner. Ayons à cœur de les imiter !

Les noms sur le front

En premier lieu, ces témoins auront « son nom (celui de l'Agneau) et le nom de son Père écrits sur leurs fronts » (v. 1). Sous l'autorité despotique de la Bête, nul ne pourra « acheter ou vendre, sinon celui qui a la marque, le nom de la bête, ou le nombre de son nom » ; cette « marque » sera « sur leur main droite ou sur leur front » (Apoc. 13:16, 17). Les fidèles du résidu, eux, refuseront la marque de la Bête sur leurs fronts, ils porteront le nom de l'Agneau et le nom de son Père. Quel témoignage public, quelle confession de Celui auquel ils appartiennent, sans crainte de ce qui pourrait leur en coûter, sans se préoccuper des conséquences !

Chantant un cantique nouveau — Achetés — Vierges

En second lieu, il nous est dit qu'ils « chantent un cantique nouveau devant le trône », cantique qu'ils apprennent, que seuls ils peuvent apprendre, de saints célestes, sans doute ceux composant le résidu typifié par les « deux témoins » mis à mort, puis ressuscités et enlevés au ciel. Loin d'être remplis de craintes et d'angoisse en pensant aux conséquences possibles de leur témoignage, ils dirigeront leurs regards en-haut et la louange débordera de leurs cœurs !

Troisième caractère : ils ont été « achetés de la terre » (v. 3) et, comme nous-mêmes « achetés à prix », ils obéiront à l'exhortation : « Glorifiez donc Dieu dans votre corps » (cf. 1 Cor. 6:19, 20).

« Ceux-ci sont ceux qui ne se sont point souillés avec les femmes, car ils sont vierges » (Apoc. 14:4). Tel sera, dans sa portée spirituelle, le quatrième caractère que l'on pourra voir en eux : leurs affections gardées pour Christ et pour Lui seul, ils pourront être présentés « au Christ comme une vierge chaste » (cf. 2 Cor. 11:2).

Suivre l'Agneau — Prémices — Pas de mensonge

Un cinquième trait : « ceux-ci sont ceux qui suivent l'Agneau où qu'il aille ». Leurs affections étant nourries de lui et gardées pour lui, ils seront heureux de le suivre où qu'il les conduise et quelles que soient les difficultés du chemin. Ne cherchant pas ce qui plaît à leur cœur naturel, ne reculant devant rien dans le chemin tracé, ils suivront l'Agneau « où qu'il aille » !

« Achetés d'entre les hommes », ils seront « des prémices à Dieu et à l'Agneau ». Dans un jour à venir, le Seigneur « verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait » (Ésaïe 53:11), mais déjà maintenant il voudrait avoir les prémices de ce fruit. Sommes-nous, par notre marche et notre témoignage, « des prémices à Dieu et à l'Agneau » ?

Septième caractère: « Il n'a pas été trouvé de mensonge dans leur bouche ». Satan est « menteur, et le père du mensonge » (Jean 8:44), mais il n'aura aucune prise sur ces fidèles : ils seront, dans leur mesure, les imitateurs de Celui qui a pu dire : « le chef du monde vient, et il n'a rien en moi » (Jean 14:30).

Irréprochables

Une expression résume cet ensemble remarquable : « ils sont irréprochables » (Apoc. 14:5). Tel est le témoignage que Dieu rend à ces témoins juifs de l'avenir.

Irréprochables, nous le sommes, nous chrétiens, quant à notre position en Christ devant Dieu : « Il nous a élus en lui avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour » (Éph. 1:4). Mais nous sommes appelés à marcher à la hauteur de cette position : notre marche doit présenter le même caractère, elle doit être irréprochable. En vertu de l'œuvre de Christ, nous pouvons et devons être déjà ici-bas « saints et irréprochables et irrépréhensibles devant lui » (Col. 1:21 à 23), nous sommes rendus capables de marcher sans broncher aussi bien que de « participer au lot des saints dans la lumière » (et cette « participation » serait-elle seulement future ?). Nous devons donc être « sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables au milieu d'une génération tortue et perverse », nous « étudier à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix » (Phil. 2:14, 15 ; 2 Pierre 3:14). Quelle vigilance constante cela implique, quel souci des plus petits détails, quel jugement de soi-même, quelle sainte crainte ! Car ce n'est pas seulement aux yeux des hommes que nous devons réaliser ces choses, mais « devant Lui » (Col. 1:22 ; 2 Pierre 3:14). Sans doute nous sommes aux soins et à la charge de Celui « qui aussi nous affermira jusqu'à la fin pour être irréprochables dans la journée de notre Seigneur Jésus Christ », nous avons affaire à un Dieu « qui a le pouvoir de nous garder sans que nous bronchions, et de nous placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie », et encore, le Seigneur « se présentera l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable... sainte et irréprochable » (1 Cor. 1:7, 8 ; Jude 24 ; Éph. 5:27), mais déjà présentement nous sommes exhortés à être « sans reproche », « irréprochables » dans toute notre conduite.

La fidélité aujourd'hui

Nous voici au début d'une nouvelle année. Si nous jetons un regard en arrière, ne devons-nous pas confesser que nous n'avons guère manifesté, ou dans une si faible mesure, les caractères qu'il nous a été donné de considérer dans ces divers passages du livre de l'Apocalypse ? Il y aura après l'enlèvement de l'Église, dans des jours particulièrement sombres et difficiles, des âmes pieuses desquelles le Saint Esprit se plaît à nous occuper, nous disant ce qui sera trouvé en elles, ce que sera leur marche, leur combat, leur témoignage, qui sera pour la joie et la satisfaction du cœur du Seigneur. Ne voudrions-nous pas montrer la même fidélité ? N'y aurait-il pas aujourd'hui des croyants désireux de vivre « dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ » (Tite 2:12, 13), qui, « avant l'enlèvement » puissent recevoir « le témoignage d'avoir plu à Dieu » ? Dieu, « qui opère en nous le vouloir et le faire selon son bon plaisir » (Phil. 2:13), veuille produire en nous ce saint désir et nous donner l'énergie nécessaire pour le réaliser ! Que ce soit, pour chacun de nous, notre prière à Lui en commençant cette nouvelle étape du chemin.

Paix et Sainteté

ME 1954 p. 235-240

Paix avec Dieu. Paix et sainteté

La mort et la résurrection de Christ constituent le seul fondement sur lequel Dieu peut justifier le pécheur, et la première conséquence de la justification sur le principe de la foi est « la paix avec Dieu » (Rom. 4:25 et 5:1). Pour que nous ayons la paix avec Dieu, il a donc fallu qu'une œuvre soit accomplie en dehors de nous — la paix a été faite par le sang de la croix (cf. Col. 1:20) — mais il faut aussi qu'une œuvre soit faite en nous, et s'il en est ainsi, c'est parce que « la pensée de la chair est inimitié contre Dieu » (Rom. 8:7). Pour que nous ayons la paix avec Dieu, ce qui serait impossible si nous étions encore « dans la chair », ce n'est pas du côté de Dieu qu'un changement doit être opéré, car il est bien évident qu'Il ne peut rien abandonner de ce qu'Il est, Amour et Lumière, Dieu juste et saint ; c'est de notre côté que le renouvellement doit avoir lieu : il est nécessaire que nous soyons établis dans une position de sainteté telle que rien en nous, quant à cette position s'entend, ne soit en désaccord avec Dieu. Il n'y a plus alors aucun conflit de nature, ou de position : « nous avons la paix avec Dieu par notre seigneur Jésus Christ », Lui qui « nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté... » (Rom. 5:1 et 1 Cor. 1:30).

Placé dans une position de sainteté, parce que justifié devant Dieu, le croyant a « la paix avec Dieu » et il n'est pas possible de jouir de cette paix en dehors de cette position.

Paix du cœur

Il en est de même pour ce qui est de la paix du cœur. Mais il s'agit alors de la sainteté pratique et non pas seulement de la position de sainteté dont nous venons de parler. Un croyant n'aura dans son cœur une réelle paix que s'il jouit d'une heureuse communion avec Dieu et cette communion ne peut être goûtée que dans un chemin de sainteté. « Je vous donne ma paix », a dit le Seigneur aux siens, avant de les quitter (Jean 14:27); c'est la paix dont Il a sans cesse joui, comme homme, dans un chemin de sainteté pratique, d'obéissance à la volonté du Père, de dépendance constante. De telle sorte que, par la bouche du Psalmiste, Il pouvait s'exprimer ainsi : « L'Éternel est la portion de mon héritage et de ma coupe ; tu maintiens mon lot. Les cordeaux sont tombés pour moi en des lieux agréables ; oui, un bel héritage m'est échu... Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi ; parce qu'il est à ma droite je ne serai pas ébranlé. C'est pourquoi mon cœur se réjouit, et mon âme s'égaie... » Et Celui qui goûte une telle paix, parlant de Lui-même et s'adressant à son Dieu, prend ce nom : « ton saint » (Ps. 16:5 à 10). C'est dans ce chemin du parfait Serviteur qu'Il nous invite à le suivre : « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi... », avec la promesse que nous y trouverons la paix du cœur : « et vous trouverez le repos de vos âmes » (Matt. 11:29). Si la sainteté est perdue, la communion n'est plus réalisée et, par suite, la paix du cœur est troublée. David « lorsque Nathan le prophète vint à lui, après qu'il fut entré vers Bath-Shéba », désireux de retrouver la paix du cœur, présente cette requête : « Rends-moi la joie de ton salut » mais c'est après avoir dit : « Ne me renvoie pas de devant ta face, et ne m'ôte pas l'esprit de ta sainteté » (Ps. 51).

Du point de vue individuel par conséquent, qu'il s'agisse de la paix de la conscience ou de la paix du cœur, la paix ne peut être connue en dehors de la sainteté. C'est encore vrai si nous considérons le côté collectif.

Paix et sainteté du point de vue collectif

Paix et sainteté doivent caractériser la maison de Dieu, l'Assemblée, habitation de Dieu par l'Esprit. « La sainteté sied à ta maison... » dit le Psalmiste (93:5), et lorsque l'apôtre développe les enseignements fondamentaux concernant l'Assemblée de Dieu, Maison et Corps, la doctrine des dons et ce qui touche à leur exercice, il présente la position de sainteté de ceux qui constituent la maison : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira, car le temple de Dieu est saint, et tels vous êtes », et il insiste sur l'ordre qui doit régner dans l'Assemblée, « car Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix... » (1 Cor. 3:16, 17 et 14:33).

Ordre selon Dieu

La paix, c'est l'ordre selon Dieu. Et cela, qu'il s'agisse, au point de vue individuel, de l'état de la conscience ou de l'état du cœur — une conscience n'est en paix que lorsque tout est en règle avec Dieu, de même pour le cœur — ou, au point de vue collectif, des rapports entre croyants et de l'activité des saints dans l'assemblée. Cet ordre selon Dieu est inséparable de la sainteté : la sainteté pratique conduit à la paix et il ne peut y avoir de paix véritable en dehors de la sainteté. La soumission « les uns aux autres dans la crainte de Christ », à laquelle nous exhorte Éphésiens 5:21, implique l'ordre selon la pensée de Dieu, chacun occupant la place qui lui est donnée ; et cette soumission, qui, reconnaissant l'ordre établi par Dieu, conduit à la paix selon Dieu, découle de la marche qui nous est proposée dans les versets qui précèdent, la marche des « enfants de lumière », celle qui « convient à des saints ».

Paix à poursuivre. Obstacle des manquements à la communion avec Dieu

« Poursuivez la paix avec tous, et la sainteté... » (Héb. 12:14). Poursuivre, c'est déployer un effort constant vers un but à atteindre. Ici le but est double : « la paix... et la sainteté », mais en fait il est un, tellement les deux sont inséparables. La paix parmi les hommes, dans un groupement de quelque nature qu'il soit, est toujours précaire car elle ne résulte que d'arrangements et de compromis. Et il en est parfois ainsi, hélas ! parmi les enfants de Dieu, ce qui nous permet de comprendre pourquoi cette paix est alors si fragile. La paix parmi les saints, dans l'assemblée de Dieu, doit présenter un tout autre caractère ; elle ne peut être vraiment établie que si chacun en jouit déjà pour lui-même, dans son propre cœur. C'est un état découlant de l'absence de tout conflit avec Dieu et qui implique, par conséquent, une réelle communion avec Lui ; s'il est la part de chacun, individuellement, il sera ensuite la part de tous, collectivement. Et s'il n'est pas réalisé collectivement, c'est, sans aucun doute, parce qu'il y a, à cet égard, des manquements chez certains, peut-être même chez tous.

La communion avec le Dieu saint ne peut être goûtée en dehors d'une marche pratique dans la sainteté. La paix est troublée quand la chair est en activité, c'est-à-dire quand la sainteté est perdue — il importe peu, au fond, d'en déterminer les causes secondes, elles sont sans grande valeur et ne présentent aucun intérêt — et elle ne peut être recouvrée que lorsque la sainteté est à nouveau réalisée. Nous entendons bien une véritable paix, une paix selon Dieu, et non pas celle que l'on recherche parfois, disposé à bien des abandons pour l'obtenir.

Céder sur les intérêts personnels, mais non pas sur la sainteté et la gloire de Dieu

Il est un domaine où nous ne ferons jamais trop de concessions en vue de la paix ; par contre, il en est un autre dans lequel nous ne devons en faire aucune, si légère soit-elle. Lorsqu'il ne s'agit que de nous-mêmes, de notre personne ou de nos intérêts, lorsque rien n'est en jeu de la sainteté et de la gloire de Dieu, soyons prêts à céder sur tous les points, quoi qu'il puisse nous en coûter, et c'est généralement très difficile et très douloureux. Mais, au contraire, si les droits de Dieu sont en cause, faire quelque concession que ce soit, sous prétexte de grâce et en vue de la paix, nous conduirait à un tout autre résultat que celui recherché et espéré. Ainsi que l'Éternel le dit à son prophète, ce

serait « égarer mon peuple, disant : Paix ! et il n’y a point de paix », bâtir un mur et l’enduire de mauvais mortier, de telle sorte qu’inévitablement le mur s’écroulera (cf. Ézéch. 13:8 à 16).

Espérer avoir la paix en dehors du chemin de la sainteté pratique, en marchant selon les pensées de son propre cœur, quelle folie ! Les trois « de peur que » d’Héb. 12:15, 16 ont quelque rapport avec ceux de Deutéronome 29:18, passage dans lequel le jugement est annoncé sur celui qui dit : « J’aurai la paix, lors même que je marcherai dans l’obstination de mon cœur ». Au contraire, il sera toujours vrai que « l’œuvre de la justice sera la paix » et « le fruit paisible de la justice » est produit par la discipline chez « ceux qui sont exercés par elle », discipline qui est « pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté » (És. 32:17 et Hébr. 12:10, 11).

Être exercé par la discipline, demeurer attentif aux commandements divins, c’est ce qu’aurait dû réaliser Israël, que l’Éternel enseignait « pour son profit » ; alors, lui est-il dit, « ta paix aurait été comme un fleuve » (És. 48:17, 18). Et parce qu’Israël n’avait pas écouté, le jugement allait être exécuté ! Malgré cela, des prophètes venaient lui assurer : « Vous ne verrez pas l’épée, et la famine ne viendra pas sur vous ; car je vous donnerai une vraie paix en ce lieu-ci ». Mais l’Éternel déclare : « Les prophètes prophétisent le mensonge en mon nom... », et encore : « J’ai ôté à ce peuple, dit l’Éternel, ma paix... » (Jér. 14:13, 14 et 16:5).

Restaurations artificielles

Il est bien vrai que le discernement spirituel disparaît lorsque le mal est supporté dans un désir de paix et cela explique bien des égarements. Si la paix est troublée, chercher à la rétablir sans que soit d’abord recouvrée la sainteté, c’est se tromper soi-même et tromper les âmes et, en définitive, l’on n’aura ni la paix selon Dieu, ni la sainteté. Au temps du prophète Jérémie, c’est bien ce qui avait été fait parmi le peuple et que l’Éternel dénonce : « Et ils ont pansé la plaie de la fille de mon peuple légèrement, disant : Paix ! paix ! et il n’y a point de paix ». Ceux qui avaient agi ainsi se croyaient sages et estimaient avoir la Parole pour guide ; aussi, de sévères reproches leur sont-ils adressés : « Comment dites-vous : Nous sommes sages, et la loi de l’Éternel est avec nous ? ...Les sages sont couverts de honte, ils ont peur et sont pris ; voici, ils ont méprisé la parole de l’Éternel, et quelle sagesse ont-ils ? ...Et ils ont pansé la plaie de la fille de mon peuple légèrement, disant : Paix, paix ! et il n’y avait point de paix » (Jér. 6:14 et 8:8 à 11).

D’abord la sainteté pratique, procédant d’une vraie séparation de cœur pour le Seigneur : « ayez du sel en vous-même » — ensuite, la paix sera établie : « et soyez en paix entre vous » (Marc 9:51).

« Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement ; et que votre esprit, et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus Christ. Celui -qui vous appelle est fidèle, qui aussi le fera » (1 Thess. 5:23, 24).

Énergie de la foi

ME 1961 p.57-63

Raison d’être du chemin des Israélites à travers le désert

« En ce même jour » où les Israélites célébrèrent la pâque, ils quittèrent le pays d’Égypte (Ex. 12:41, 51). Certains détails montrent combien leur départ fut précipité : « Et ils cuisirent en gâteaux sans levain la pâte qu’ils avaient emportée d’Égypte ; car elle n’avait pas levé, parce qu’ils avaient été chassés d’Égypte et n’avaient pu tarder ; ils ne s’étaient pas fait non plus de provisions » (v. 39 - cf. v. 11). Mais, au travers de tout, l’Éternel prenait soin de son peuple : « il n’y eut aucun infirme dans ses tribus » (Ps. 105:37) et, au lieu de le conduire « par le chemin du pays des Philistins, qui est pourtant

proche », Il lui « fit faire un détour... par le chemin du désert de la mer Rouge » (Ex. 13:17, 18). Dieu, connaissant le cœur d'Israël, savait bien que s'il voyait la guerre il serait en danger de retourner en Égypte. C'est le pourquoi du chemin du désert.

Soins de Dieu envers les Siens

Celui qui nous a mis en route vers la Canaan céleste sait ce qu'il y a dans nos cœurs et Il nous fait aussi passer parfois par un chemin qui nous paraît plus long que ceux que nous aurions choisis. C'est en vue de notre bien qu'Il agit ainsi et afin de nous détacher de ce monde, nous faisant expérimenter qu'il est effectivement un désert pour le croyant. Mais dans ce chemin, de quels soins Il nous entoure ! Les mêmes que ceux qu'Il témoignait à Israël lors de sa sortie d'Égypte : « Et l'Éternel allait devant eux, de jour dans une colonne de nuée pour les conduire par le chemin, et de nuit dans une colonne de feu pour les éclairer, afin qu'ils marchassent jour et nuit : la colonne de nuée ne se retira point, le jour, ni la colonne de feu, la nuit, de devant le peuple » (Ex. 13:21, 22). Bénissons Dieu pour les soins constants dont nous sommes les objets, de nuit comme de jour !

Dieu permet des épreuves

Mais Dieu permet aussi, dans notre histoire comme dans celle du peuple terrestre, qu'à des jours calmes et paisibles succèdent des jours d'exercice, des jours d'épreuve. À Israël quittant l'Égypte, Il fit faire une halte près de la mer, tandis qu'Il allait endurcir le cœur du Pharaon afin de l'amener à poursuivre le peuple qu'il avait tout d'abord laissé aller (Ex. 14:1 à 4). Dieu aurait pu maintenir le Pharaon dans les dispositions d'esprit qui l'avaient incité à ne pas s'opposer au départ du peuple, et même à le chasser (cf. Ex. 12:39) ; Il aurait pu aussi ouvrir les eaux de la mer Rouge devant Israël avant que les armées de l'Égypte ne soient en vue. Tout lui est possible ! « Le cœur d'un roi dans la main de l'Éternel est des ruisseaux d'eau ; il l'incline à tout ce qui lui plaît ». « Tout ce qu'il lui a plu de faire, l'Éternel l'a fait... » (Prov. 21:1 ; Ps. 135 :6). Mais Il nous dispense parfois telle ou telle épreuve pour nous « faire du bien à la fin » (Deut. 8:16) et aussi parce qu'Il désire être glorifié, comme Il le dit à Moïse au moment où Israël atteignait la mer Rouge : « et je serai glorifié dans le Pharaon et en toute son armée ; et les Égyptiens sauront que je suis l'Éternel » (Ex. 14:4 et 17:18). Dieu se glorifie dans le déploiement de sa puissance.

Impossibilités, peur et foi

Voilà donc le peuple — n'en est-il pas ainsi pour nous, parfois ? — dans une situation sans issue à vue humaine : des hauteurs d'un côté, la mer de l'autre et devant eux, tandis que derrière arrivent le Pharaon et ses armées. Que faire ? Israël est en « grande peur », il murmure et regrette l'Égypte dont il a déjà oublié le dur esclavage. Tel est bien le cœur humain, le nôtre comme celui des fils d'Israël. Mais Moïse, auquel l'Éternel a fait connaître ses pensées, peut les rassurer et leur adresser une parole de nature à fortifier leur foi défaillante : « Ne craignez point ; tenez-vous là, et voyez la délivrance de l'Éternel, qu'il opérera pour vous aujourd'hui ; car les Égyptiens que vous voyez aujourd'hui, vous ne les verrez plus, à jamais. L'Éternel combattra pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles » (Ex. 14:13, 14). S'emparer de ces paroles, les croire fermement, placer toute sa confiance en Celui qui veut combattre pour les siens, c'est le privilège de la foi. A l'avance, elle peut jouir de la délivrance que Dieu va opérer. Toute crainte est bannie du cœur et fait place à une pleine et parfaite paix.

Foi passive et foi active — « Qu'ils marchent ! »

Mais la foi n'est-elle que passivité ? N'y a-t-il pas autre chose que « Tenez-vous là, et voyez... L'Éternel combattra pour vous... vous demeurerez tranquilles » ? Nous sommes souvent portés à le

penser, conduits peut-être à une sorte de fatalisme (qui n'en est cependant pas un), oubliant que la foi n'est pas seulement la patience qui s'attend à Dieu et se confie en Lui, mais aussi l'énergie active qui surmonte les difficultés. La question est là : faut-il attendre patiemment que Dieu écarte les difficultés, quand Il a montré le chemin et le but à atteindre, ou bien convient-il de manifester l'énergie active qui témoigne de la réalité de la foi, de la confiance que l'on a en Dieu, de la certitude que l'on possède du chemin et du but ?

L'Éternel donne un ordre à Moïse : « Parle aux fils d'Israël, et qu'ils marchent » (Ex. 14:15). En apparence, deux injonctions contradictoires sont adressées au peuple, dans les versets 13 et 14 d'une part et dans le verset 15 d'autre part. En réalité, nous avons là les deux aspects de la marche par la foi : d'abord, entière confiance en Dieu qui a seul la puissance pour délivrer ; ensuite, énergie active qui nous fait avancer, même quand il y a devant nous les eaux de la mer, parce que Dieu a dit : « qu'ils marchent ».

Attendre pour marcher que le chemin eût été ouvert dans les eaux n'eût comporté, de la part du peuple, aucun acte de foi. Tandis qu'il y a une foi réelle, active, dans le cœur de celui qui marche parce que Dieu l'a dit, alors que les eaux sont là qui vont rendre la marche impossible à vue humaine. Pour Israël, marcher c'était aller droit à la mort ; pour la foi, c'était la délivrance, parce que Dieu avait dit : « qu'ils marchent ». Et, combien c'est remarquable, pendant que l'Éternel faisait appel à la foi du peuple, Il donnait à Moïse les instructions nécessaires pour ouvrir le chemin (Ex. 14:16 à 18). Le peuple ignorait ce que l'Éternel disait à Moïse, comme aussi nous ignorons ce que Dieu prépare, dispose pour nous tandis qu'Il fait appel à notre foi. Quel encouragement à nous confier en Dieu et à marcher par la foi ! Agissons, nous verrons ensuite, car le principe est toujours vrai : « si tu crois, tu verras la gloire de Dieu » (Jean 11:40).

On l'a remarqué souvent, ce qui caractérise la foi c'est qu'elle compte sur Dieu non pas simplement malgré les difficultés, mais malgré les impossibilités. Elle ne se met pas en souci des moyens, elle s'appuie sur les promesses de Dieu, et elle sait que « ce qu'il a promis, il est puissant aussi pour l'accomplir » (Rom. 4:21). Lorsque les choses sont faisables pour l'homme, il n'est plus question de foi. Plus forte est la foi, plus on compte sur Dieu seul ; plus elle est faible, plus on s'appuie sur les moyens extérieurs.

Abraham est cité parmi les hommes de foi dont nous parle Hébr. 11 : « il s'en alla, ne sachant où il allait » (v. 8). Chez lui nous voyons briller l'énergie active de la foi. Dieu l'avait appelé, il obéit. Son obéissance est la preuve de la réalité de sa foi. Il est d'ailleurs instructif de considérer la vie de foi de ces « témoins » de Hébreux 11 : Abel a offert un sacrifice, Énoch a marché avec Dieu, Noé a bâti une arche, etc. Ils ont agi.

Quand il y a des choix à faire

Ne pouvons-nous faire, de ce que nous venons de dire, une application à nos circonstances ? Nous sommes parfois en perplexité, ne sachant où est le chemin. Certes, tant qu'il en est ainsi il ne convient pas d'agir, ce serait un manque de foi. Lot « choisit », Abram attend que l'Éternel lui fasse contempler « le pays » qu'Il veut lui donner, sa foi brille dans cette scène de Genèse 13. Comme Il le fit alors pour Abram, Dieu se plaît à nous montrer le chemin, le lieu où Il nous veut, nous accordant de voir le but, nous donnant peut-être telle ou telle indication pour fortifier notre foi. Mais Il permet souvent qu'il y ait, pour atteindre ce but, quelques difficultés à vaincre ; Il le permet précisément pour mettre notre foi à l'épreuve. Convierait-il d'attendre alors que les difficultés soient aplanies pour ne se mettre en route qu'ensuite ? Quelle foi y aurait-il dans une telle marche ? Ne faut-il pas, au contraire, manifester une énergie active qui est la preuve de notre confiance en Dieu ? Nous pouvons avoir l'assurance qu'il saura écarter les difficultés, ou nous donnera la force de les surmonter, au fur et à mesure que nous les aborderons, de la même manière qu'Il ouvrit autrefois les eaux de la mer Rouge devant les fils d'Israël.

Il est relativement facile de dire : j'attends patiemment que Dieu écarte les difficultés, je ne veux rien forcer. Il est surtout facile de le dire quand le chemin où nous devrions nous engager n'est pas celui que nous aurions souhaité. Mais il est plus difficile de manifester une foi active, décidée à « marcher » parce que Dieu l'a dit et parce qu'il y a l'entière confiance du cœur en son intervention puissante. La foi donne la puissance nécessaire pour marcher parce qu'elle met en mouvement le bras de Dieu ; attendre, pour se mettre en route, qu'il n'y ait plus aucun obstacle sur le chemin ne nécessite aucun exercice de foi. Et l'on pense parfois que c'est en faisant ainsi que l'on marche le plus fidèlement.

Pierre se met en route aussitôt, « sur les eaux », quand le Seigneur lui a dit : Viens. Et il marche tant qu'il regarde à Jésus, comptant sur Lui seul, sur sa seule puissance pour avancer ; il enfonce dès qu'il « doute », manquant de foi (Matt. 14:28 à 31). — Ceux qui amènent le paralytique à Jésus n'ont sans doute entendu aucun appel direct du Sauveur, mais ils ont eu le discernement de ce qui convenait, du chemin à suivre et du but à atteindre ; dès lors, aucune difficulté ne peut les arrêter. Impossible de s'approcher de Jésus ? Qu'importe ! Ils n'attendent pas que la route soit dégagée, ils découvrent le toit, le percent et descendent le petit lit sur lequel le paralytique était couché. Par leur énergie active, ils ont montré leur foi : « Et Jésus, voyant leur foi... » (Marc 2:1 à 5). Dans le chapitre 11 de l'Épître aux Hébreux, nous avons dans les versets 23 à 31 sept exemples de la confiance et de l'énergie de la foi, dans les versets 32 à 38 sept exemples des combats de la foi. Il serait intéressant et profitable de les considérer tous pour y voir cette énergie active de la foi qui conduit à s'engager dans le chemin parce que Dieu a dit : « qu'ils marchent », alors que les obstacles sont toujours là et apparaissent aussi insurmontables que les eaux devant Israël. Remarquons d'ailleurs que l'un des sept exemples de l'énergie de la foi, cités en Hébreux 11, est précisément celui du peuple traversant la mer Rouge (v. 29).

Que Dieu nous donne assez de dépendance de Lui et assez de communion avec Lui pour que nous sachions discerner en toutes circonstances le vrai chemin ! Et que, l'ayant discerné, nous ayons cette énergie de la foi qui nous permettra de nous y engager sans crainte, comptant sur Celui qui saura, au moment opportun, écarter les difficultés de la route ou nous les faire surmonter !

La joie dans l'Épître aux Philippiens

ME 1961 p. 124-132

Soumission aux circonstances que Dieu permet

La joie remplit l'Épître aux Philippiens, sans aucun doute parce qu'elle remplissait le cœur de l'apôtre en tout temps et, particulièrement, tandis qu'il écrivait cette lettre. Si son cœur était plein de joie, c'est parce qu'il était occupé de Christ et rempli de Lui. Il est très remarquable que ce soit précisément dans cette Épître aux Philippiens, épître de l'expérience et de la marche chrétiennes, que nous trouvons tout au long l'expression de la joie, tant il est vrai que la joie devrait toujours caractériser la marche du croyant ici-bas et cela, quelles que soient les circonstances, même si elles sont éprouvantes au plus haut point. Elles l'étaient alors pour l'apôtre : en prison depuis quatre années, arrêté dans son activité extérieure, il connaissait des souffrances qui en eussent découragé beaucoup. N'aurait-il pas pu dire : « Seigneur ! tu le sais, je me suis dépensé entièrement à ton service, j'ai prêché le pur évangile, enseigné et exhorté les saints, édifié les assemblées formées à la suite de ma prédication et pourtant, je suis mis dans l'impossibilité de continuer ce travail, alors que des ouvriers qui prêchent « par envie et par un esprit de contention » ou encore « par esprit de parti, non pas purement » ont toute liberté pour aller et venir ! Pourquoi ne les arrêtes-tu pas ? Pourquoi ne me délivres-tu pas ? ». Rien de tout cela dans le cœur de l'apôtre ! Il accepte sans raisonner et

sans murmurer les circonstances que Dieu permet ; il les accepte dans une entière soumission à sa volonté, non seulement avec résignation mais encore avec joie car il sait, pratiquement, que Dieu fait toutes choses bien. Il a appris à être content en lui-même dans les circonstances où il se trouve (Phil. 4:11 à 13) et Christ est la source de la joie qui remplit son cœur. Quel exemple nous est ainsi proposé ! Sachons mieux l'imiter, nous qui sommes si souvent portés à murmurer, estimant que les choses ne sont pas dirigées comme elles devraient l'être et, dans le service, jugeant parfois que Dieu devrait plutôt arrêter tel ou tel et nous accorder plus de facilités pour faire ce qui nous apparaît nécessaire, indispensable même. Si nous savions davantage être les imitateurs de celui qui était lui-même imitateur de Christ, nous connaîtrions vraiment la joie d'un cœur heureux dans la dépendance du Seigneur et dans la soumission paisible à sa sainte volonté. Puisse la méditation des divers passages que nous désirons considérer dans cette Épître aux Philippiens contribuer à nous faire goûter une telle joie !

Amour et prières pour l'assemblée et pour les saints

Tout au début de l'épître, Paul rend grâce à Dieu de ce qu'Il lui accorde de penser sans cesse aux croyants de Philippiques ; il ne les oublie dans aucune de ses supplications et il fait cela, non comme accomplissant un austère et pénible devoir mais « avec joie » (1:3 à 5). Si nous étions animés d'un tel amour pour l'assemblée et pour chacun des saints, nous serions conduits à prier sans cesse les uns pour les autres et nous le ferions « avec joie », heureux de pouvoir remplir un aussi précieux et utile service.

Attitude devant des prédications non conformes à la Parole

Tandis que l'apôtre était prisonnier à Rome, la plupart des frères avaient pris courage et confiance, ils avaient désormais « beaucoup plus de hardiesse pour annoncer la parole sans crainte ». Cependant, quelques-uns agissaient « par envie et par un esprit de contention... par esprit de parti, non pas purement ». Malgré cela, l'apôtre se réjouissait parce que « de toute manière, soit comme prétexte, soit en vérité, Christ était annoncé ». Christ est annoncé, tel est le motif de sa joie : « et en cela je me réjouis et aussi je me réjouirai » (1:12 à 18). — Aujourd'hui comme alors, l'évangile est parfois prêché d'une manière qui ne peut avoir l'approbation de ceux qui désirent maintenir l'autorité et les enseignements de l'Écriture ; il y a là un double écueil à éviter : dans bien des cas, considérant que « Christ est annoncé », l'on donnerait volontiers la main d'association à ceux qui agissent plutôt suivant leurs propres pensées que selon les enseignements de la Parole de Dieu — mais, à l'opposé, l'on pourrait être tenté de les désapprouver et de les blâmer sans réserve, peut-être même d'entraver leur service. Que là encore l'exemple de l'apôtre soit devant nous : nous ne pouvons certes avoir communion dans le service avec ceux qui annoncent l'évangile d'une manière peu conforme à l'Écriture, mais nous pouvons toujours nous réjouir de ce que « de toute manière... Christ est annoncé ».

Ce qui était « plus nécessaire » : le ministère que Paul avait à exercer

Paul était prisonnier et on allait faire son procès. Quelle en serait l'issue ? Elle ne dépend pas du tribunal devant lequel il devrait comparaître. Dieu est au-dessus de tout et Il est plus grand que tous. Au fond, la seule question qui se posait était celle-ci : Paul avait-il « achevé sa course » ou avait-il encore un service à remplir ? Pour ce qui le concernait, lui, il désirait fermement « déloger et être avec Christ, car cela est de beaucoup meilleur » mais, ayant la connaissance de la pensée de Dieu, il savait qu'il était « plus nécessaire », à cause de ceux parmi lesquels il avait encore un ministère à exercer, qu'il « demeure dans la chair ». De telle sorte qu'il peut écrire : « je sais que je demeurerai

et que je resterai avec vous tous pour l'avancement et la joie de votre foi » (1:21 à 26). C'est à la joie des Philippiens qu'il pense et non pas à lui-même (cf. v. 23). Leur foi s'était emparée des enseignements qu'il leur avait déjà communiqués et ils étaient affermis dans la connaissance de la vérité ; cependant, ils avaient encore à progresser, à « avancer » dans cette connaissance. Il y aurait là pour eux de la joie. Que Dieu nous accorde un tel « avancement », avec la joie qui l'accompagne !

Joie accomplie seulement s'il n'y a pas de dissensions

Le chapitre 4 de l'Épître fait allusion au désaccord survenu entre deux sœurs de l'assemblée de Philippiques, Évodie et Syntyche. Mais déjà au chapitre 2 l'apôtre adresse une exhortation qui a certainement dû toucher le cœur et la conscience de ces deux sœurs lorsque la lettre a été lue dans l'assemblée : « Si donc il y a quelque consolation en Christ, si quelque soulagement d'amour, si quelque communion de l'Esprit, si quelque tendresse et quelques compassions, rendez ma joie accomplie en ceci que vous ayez une même pensée, ayant un même amour, étant d'un même sentiment, pensant à une seule et même chose » (2:1, 2). Une joie « accomplie », c'est une joie complète. Celle du Précurseur le fut lorsqu'il a eu entendu « la voix de l'époux », lui qui était « l'ami de l'époux » (Jean 3:29) ; de même, la joie du croyant est « accomplie » — littéralement : remplie, complétée — lorsqu'il garde les commandements du Seigneur, demeurant dans son amour, comme Lui a gardé les commandements de son Père et est demeuré dans son amour (Jean 15:10, 11). Cette joie est « accomplie » dans la jouissance de la communion avec le Seigneur, qui permet de demander au Père « en son nom » et ainsi, d'avoir l'assurance de l'exaucement (Jean 16:23, 24), dans cette communion dont parle aussi l'apôtre Jean dans sa première Épître : « ...Et nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie » (1 Jean 1:1 à 4). — La joie de Paul ne pouvait être « accomplie », complète, s'il y avait des dissensions entre frères ou sœurs. Manifester des pensées et des sentiments opposés, ne pas être animés d'un même amour, tout cela est un obstacle à la joie, en nous et autour de nous ; nous pouvons avoir par ailleurs bien des sujets de joie, quoi qu'il en soit notre joie ne sera pas « complète ». Tel est le secret pour que notre joie soit « accomplie » : « Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été aussi dans le Christ Jésus... » (Phil. 2:5 à 8). Christ est notre parfait Modèle dans le chemin de renoncement et d'obéissance qui a été le sien.

Joie de « se sacrifier » pour Christ

Paul a été un vrai et fidèle imitateur de Christ. Il donne la première place aux Philippiens et, lui, se met en arrière. Après les avoir exhortés « à travailler à leur propre salut avec crainte et tremblement », à être « sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables, au milieu d'une génération tortue et perverse... », il considère leur foi, leur œuvre, leur service de foi comme un sacrifice offert à Dieu. Quelle part a-t-il lui-même à ce sacrifice, à ce service, lui qui a été l'instrument employé par Dieu pour annoncer l'évangile à Philippiques, lui qui a enseigné, exhorté, encouragé avec un si grand zèle ses chers Philippiens, lui qui a été pour eux un exemple en toutes choses (3:17 ; 4:9) ? Ah ! il ne revendique rien. Dans le sacrifice ainsi offert à Dieu, il donne aux Philippiens la place prééminente ; en ce qui le concerne, si même sa mort, couronnement de sa vie de service pour Christ, peut être l'aspersion sur le sacrifice — ce n'était là qu'un complément du sacrifice — cela suffit à sa joie : « J'en suis joyeux et je m'en réjouis avec vous tous ». La vie des Philippiens était étroitement liée à celle de Paul comme offrande à Dieu ; sa mort serait, sur cette offrande, comme la libation de vin — symbolisant la joie et la communion — répandue sur les sacrifices lévitiques. Elle serait comme le couronnement du sacrifice et du service de foi des Philippiens. Et l'apôtre désire que, de leur côté, les Philippiens soient joyeux de cela et s'en réjouissent avec lui : « Pareillement, vous aussi, soyez-en joyeux et réjouissez-vous-en avec moi » (Phil. 2:12 à 18). — Quelle heureuse communion réalisée entre un serviteur et ceux qu'il est appelé à servir ! Elle est le fruit d'un service accompli dans l'esprit dans lequel a servi notre parfait Modèle, le vrai Serviteur. Qu'il nous soit accordé de savoir toujours

servir de semblable manière ; nous le ferons avec joie, nous réjouissant avec ceux que nous servirons et eux se réjouissant avec nous !

L'affaire d'Épaphrodite

Épaphrodite, que Paul appelle « mon frère, mon compagnon d'œuvre et mon compagnon d'armes », avait été envoyé par les Philippiens pour remettre de leur part un don à l'apôtre, « un parfum de bonne odeur, un sacrifice acceptable, agréable à Dieu » (cf. Phil. 4:10 et 17, 18). Au cours de son séjour à Rome, auprès de Paul, il avait été très gravement malade, « fort près de la mort » et les Philippiens l'avaient appris. Ils avaient certainement été en perplexité à son sujet et avaient hâte de le revoir. De son côté, l'apôtre aurait souhaité le garder encore quelque temps, car sa présence était pour lui, dans sa prison, un précieux réconfort. Mais il n'y a chez Paul aucun égoïsme : avant de penser à lui, il pense aux autres. Il renvoie donc Épaphrodite à Philippiques. Le fait-il à regret ? Non, mais « avec d'autant plus d'empressement », dit-il, qu'il désire que les Philippiens, en le revoyant, aient « de la joie », tandis que lui-même aura « moins de tristesse ». En pensant à la joie des Philippiens, heureux de retrouver Épaphrodite, lui, seul dans sa prison, aura « moins de tristesse ». Et il les exhorte à recevoir celui qui, « pour l'œuvre », a été « proche de la mort, ayant exposé sa vie », « avec toute sorte de joie » (Phil. 2:25 à 30). — Une réelle communion fraternelle, un cœur dépouillé de tout égoïsme, un entier dévouement à l'œuvre et aux intérêts du Seigneur, tout cela produit de la joie dans les cœurs, la joie de la communion. Puisse nous la connaître davantage !

Joie dans le Seigneur

Dans chacun des deux premiers chapitres de cette Épître, nous avons trois passages qui nous occupent de la joie (1:4, 18, 25 ; 2:1,2, 17, 18, 28, 29). Il ne s'agit sans doute pas d'une joie qui est dans les circonstances traversées mais qui est, cependant, liée à elles. Dans les chapitres 3 et 4, le secret nous est donné de la vraie joie chrétienne : elle ne peut être effectivement goûtée dans les circonstances du chemin que si elle est véritablement « dans le Seigneur » (3:1 ; 4:4). Le chapitre 3 commence ainsi : « Au reste, mes frères, réjouissez-vous dans le Seigneur ». Il semble que l'apôtre poursuit ce qu'il a écrit à la fin du chapitre 2 : ayez de la joie en accueillant Épaphrodite, recevez-le avec toute sorte de joie, mais que votre joie ne soit pas dans cette circonstance même, qu'elle soit vraiment « dans le Seigneur » ! Et c'est l'exhortation sur laquelle il revient dans le chapitre 4. Certes, les circonstances peuvent être très difficiles, il peut y avoir des sujets de préoccupation et d'inquiétude. Serait-ce un obstacle à la joie du racheté ? Non, car la ressource est toujours là : « Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces ; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Phil. 4:6, 7). « En toutes choses », l'expression ne comporte aucune exception. Aucune circonstance ne devrait jamais troubler la paix du croyant et constituer un obstacle à sa joie, car il peut tout exposer à Dieu par la prière ; il est alors gardé dans la paix de Dieu.

Joie goûtée en rapport avec un don

L'apôtre termine par ce qui avait été pour lui un grand sujet de joie : il avait cru un moment que les Philippiens avaient cessé de penser à lui et maintenant, il peut rendre grâces en leur écrivant : « vous avez fait revivre votre pensée pour moi ». De cela, il s'était « grandement réjoui dans le Seigneur » (4:10). Il leur donne, en quelque sorte, l'exemple de la joie goûtée en une certaine circonstance mais qui est effectivement « dans le Seigneur ».

Joie malgré des sujets de pleurs

Sans doute, dans cette Épître, l'apôtre parle de « son affliction », à laquelle les Philippiens avaient bien fait de prendre part, de « sa tristesse », à laquelle aurait ajouté la mort d'Épaphrodite, il parle aussi de ses larmes, de celles qu'il versait en considérant la marche de ceux dont il dit qu'ils sont « ennemis de la croix du Christ » (4:14 ; 2:27 ; 3:18), mais au travers de tout cela, il pouvait se réjouir. — Nous avons aussi, et sans doute en grand nombre dans ces derniers jours, des sujets d'affliction, de tristesse, nous pouvons pleurer avec humiliation et douleur en considérant la marche de ceux que l'Écriture appelle « ennemis de la croix du Christ », prenant garde aussi à la nôtre, que cela nous exerce devant Dieu mais ne constitue en rien un obstacle à la joie qui devrait toujours remplir nos cœurs — même si elle est parfois mêlée de larmes — une joie profonde et pure, ayant sa source « dans le Seigneur » !

Pour la joie de nos âmes — Ps. 63

ME 1958 p. 3

Contraste entre Ps. 63 et 42

Le Psaume 63 est le psaume du désert ; le fidèle — David autrefois, celui qui fera partie du résidu pieux plus tard — a dû s'enfuir de Jérusalem, quitter le temple, pour séjourner « dans une terre aride et altérée, sans eau ». Allons-nous donc y trouver l'expression de la détresse et du découragement ? Non. Ce n'est pas le psaume de l'affliction, c'est tout au contraire le psaume de la joie. Quel contraste il offre avec le Psaume 42. Sans doute, dans celui-ci aussi bien que dans celui-là, l'âme a « soif de Dieu » mais tandis que dans le Psaume 42, le fidèle se nourrit de ses larmes et pense avec tristesse aux bénédictions perdues, dans le Psaume 63 il se nourrit de Christ et trouve tout en Lui. Dans le premier, l'agitation, l'accablement ; dans le second, la prospérité spirituelle, les chants d'allégresse.

Ne pas se nourrir de nos tristesses

Dieu nous garde de nous nourrir de nos larmes. Certes, il y a bien des sujets de tristesse et d'accablement si nous regardons à tant de choses humiliantes dans nos vies individuelles, dans le témoignage, dans la chrétienté ; sans doute convient-il que nous soyons exercés devant Dieu à cet égard, mais en nous rappelant que ce n'est pas de cela qu'il faut nous nourrir. Nous serions alors dans un état d'âme assez voisin de celui qui est décrit dans le Psaume 42 ; d'autre part, ce n'est pas ainsi que nous pourrions porter remède aux difficultés d'où viennent nos larmes. Si même nous pouvions agir de telle manière que soit mis un terme à tant de manifestations extérieures qui sont incompatibles avec le témoignage chrétien, nous n'aurions pas guéri le mal ; c'est un travail intérieur qui doit d'abord être opéré en chacun afin que ce qui ensuite sera vu extérieurement soit selon la pensée du Seigneur. Dieu seul peut accomplir ce travail intérieur, mais Il se plaît, au moins dans certains cas, à se servir d'instruments. Soyons donc nous-mêmes occupés et nourris de Christ, afin que nous puissions apporter ce qui enrichira la vie spirituelle de ceux que la grâce de Dieu nous appellera à servir ! Et les fruits extérieurs en seront manifestés à sa gloire. Pour conduire les âmes à goûter les bénédictions et les joies du Psaume 63, commençons par en jouir nous-mêmes !

Ps. 63:1a — Toute satisfaction en Dieu — Phil. 4:11-13

Pourquoi ce psaume est-il le psaume de la joie ? Parce que, en premier lieu, l'âme réalise pratiquement que si, dans ce monde, elle ne trouve rien qui puisse la satisfaire, par contre elle a tout en Dieu. Privée de tout ce qu'elle pourrait désirer ici-bas, même des bénédictions si précieuses goûtées autrefois « dans le lieu saint » et en communion avec les fidèles, seule, sans ressources au milieu d'une scène où il n'y a véritablement aucune de ces bénédictions — non seulement la terre est « aride et altérée », mais encore elle est « sans eau » — l'âme jouit pleinement d'une heureuse communion avec Dieu et fait l'expérience qu'Il est, Lui seul, la source de son bonheur. Aussi peut-elle s'écrier : « Ô Dieu ! tu es mon Dieu... ». Combien elle apprécie la faveur qu'elle possède de Le connaître ainsi et de dépendre de Lui !

L'apôtre Paul a passé par un tel chemin. Ayant été à l'école de son divin Maître, il pouvait écrire aux Philippiens : « J'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve. Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance ; en toutes choses et à tous égards, je suis enseigné, aussi bien à être rassasié qu'à avoir faim, aussi bien à être dans l'abondance qu'à être dans les privations. Je puis toutes choses en celui qui me fortifie » (Phil. 4:11 à 13). Il a su ce qu'est la « terre aride et altérée, sans eau » et aussi ce qu'est la joie dans le Seigneur malgré l'aridité du désert, la joie dans la prison de Philippiques et dans celle de Rome (Actes 16:23 à 25 ; Phil. 3:1 et 4:4). Cette joie découlait d'une vraie communion avec Dieu, le Dieu qu'il avait appris à connaître, dont il avait expérimenté les ressources et duquel il était heureux de dépendre. De sorte que, comme David, il pouvait dire aussi : « Mon Dieu... », assurant les Philippiens que ce Dieu, qui avait pourvu à tout et réjouit son âme au travers de tout, « suppléerait à tous leurs besoins selon ses richesses en gloire par le Christ Jésus » (Phil. 4:19).

Soif de ce qui désaltère. Les aspirations du nouvel homme

Du moment que l'âme réalise qu'elle a tout en Dieu — et ce ne peut être que la nouvelle nature dans le croyant qui a tout en Lui — c'est Lui qu'elle désire. Dès le matin, elle recherche sa présence et sa communion : « je te cherche au point du jour ». Et le fait que l'âme se trouve au milieu d'une scène où il n'y a rien qui puisse répondre aux aspirations du nouvel homme, ne peut qu'augmenter sa « soif » de Dieu. Ici-bas, pas une goutte d'eau pour la désaltérer, aussi c'est Dieu qu'elle désire : « Mon âme a soif de toi ». Elle se tourne vers la source inépuisable, répondant déjà à l'invitation qu'aux jours de sa chair le Seigneur adressera à quiconque a soif : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive » (Jean 7:37).

David ne soupire pas après l'eau qui, dans le désert de Juda, satisferait aux besoins de son corps, il ne prie pas pour que les bénédictions perdues, matérielles ou même spirituelles, lui soient à nouveau dispensées ; il a soif, mais c'est « de Toi » ! De Toi, « la source des eaux vives », Celui que précisément le peuple a délaissé « pour se creuser des citernes, des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau ». Israël avait « abandonné l'Éternel, son Dieu, dans le temps où il le faisait marcher dans le chemin... », et il allait « en Égypte pour boire les eaux du Shikhor » ou vers « l'Assyrie pour boire les eaux du fleuve » (Jér. 2:13, 17 et 18). Triste condition que la sienne, offrant un saisissant contraste avec celle de David !

Dieu fait ressentir l'aridité du désert

Plus le désert est aride, plus cette aridité est éprouvée, et plus l'âme a soif de Dieu. Nous amener à avoir soif de Lui, c'est l'un des buts que Dieu poursuit au travers des épreuves qu'Il nous dispense. Il agit envers nous comme envers son peuple autrefois : « Et il t'a humilié, et t'a fait avoir faim ; et il t'a fait manger la manne... » — « L'Éternel, ton Dieu, qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude ; qui t'a fait marcher dans le désert grand et terrible, désert de serpents brûlants et de

scorpions, une terre aride où il n’y a point d’eau ; qui a fait sortir pour toi de l’eau du roc dur ; qui t’a fait manger dans le désert la manne que tes pères n’ont pas connue, afin de t’humilier et afin de t’éprouver, pour te faire du bien à la fin » (Deut. 8:3 et 14 à 16). Dieu permet que l’aridité du désert soit parfois particulièrement ressentie afin que soient produits des besoins dans l’âme, la faim, la soif, et à ces besoins Il répond parfaitement, comme Il l’a fait jadis pour Israël, lui donnant la manne et l’eau du rocher.

Les circonstances par lesquelles Il nous fait passer ne sont-elles pas, dans sa main, un moyen dont il veut se servir pour produire de tels besoins dans nos âmes ? Puissent-elles nous conduire à répéter avec David : « Mon âme a soif de Toi » !

Ps. 63:5 — L’âme rassasiée

Dieu répond toujours à l’attente et à la confiance de la foi. David en a fait l’expérience, de sorte qu’après avoir dit : « Mon âme a soif de toi », il a pu s’écrier ensuite : « Mon âme est rassasiée... ». Heureuse l’âme qui trouve en Dieu sa nourriture ; tous ses besoins sont satisfaits, elle est rassasiée. Il y a une abondance qui dépasse les besoins ! C’est alors la louange qui s’élève au milieu du désert et les lèvres chantent de joie !

Ps. 63:8 — Mon âme s’attache à Toi pour Te SUIVRE

Mon âme a soif de toi... Mon âme est rassasiée... Tout cela est en vue d’un résultat pratique : « Mon âme s’attache à toi pour te suivre ». Avoir soif de Lui conduit au rassasiement de l’âme et ensuite à l’attachement de cœur à sa Personne. C’est ainsi que l’on est rendu capable de Le suivre.

Nous sommes appelés à Le suivre, tandis que nous cheminons au travers d’un monde ennemi. Mais nous avons si souvent expérimenté la puissance de notre Dieu — et encore tout au long de l’année écoulée — que, comme David, nous pouvons aussi en rendre témoignage : « Tu as été mon secours... ». Que seront les dangers auxquels nous allons être exposés demain, s’il y a un demain sur la terre ? Nous ne le savons pas mais, quoi qu’il en soit, nous avons un sûr refuge, « l’ombre de ses ailes » — et cette expression nous dit, tout à la fois, la puissance et l’amour de Celui qui veut étendre sur les siens sa main protectrice. Quand nous savons que nous sommes les objets de son amour, pourrions-nous douter du déploiement de sa puissance en notre faveur ? Comptant sur sa puissance et attiré par son amour, le fidèle peut Le suivre au travers de tous les dangers auxquels il a à faire face. Avance-t-il en tremblant, craintif malgré tout ? Sa « droite » est là, puissant soutien du faible pèlerin. C’est ainsi que, dans ce chemin, il peut être un imitateur du parfait Modèle, de Celui qui pouvait dire, et c’est encore par la bouche de David s’exprimant par l’Esprit prophétique : « Je me suis toujours proposé l’Éternel devant moi ; parce qu’il est à ma droite je ne serai pas ébranlé. C’est pourquoi mon cœur se réjouit, et mon âme s’égaie... » (Ps. 16:8, 9). Comment se proposer toujours l’Éternel devant soi ? Il faut d’abord avoir fait les expériences pratiques qui permettent de reprendre les expressions du Psaume 63 : Mon âme a soif de toi... Mon âme est rassasiée... Mon âme s’attache à toi... L’on peut ajouter alors : Mon âme s’égaie ! Quel heureux cheminement, de l’âme abattue et agitée du Psaume 42 à l’âme qui s’égaie du Psaume 16 !

Conclusion pour une nouvelle année

Si, au cours de l’année qui commence, nous devons être conduits à éprouver plus particulièrement l’aridité du désert — et, dans sa grâce fidèle, Dieu peut permettre qu’il en soit ainsi pour la bénédiction et la joie de nos âmes — puissions-nous être gardés d’agitation et d’accablement ! Qu’au contraire soit opéré en nous un travail susceptible de nous amener à dire en vérité : « Mon âme a soif de toi », ensuite : « Mon âme est rassasiée », enfin : « Mon âme s’attache à toi pour te suivre ». Nous expérimentons la puissance de « sa droite » pour nous soutenir tout le long du

chemin, quelque difficile qu'il puisse être, et nous goûterons, au travers d'une « terre aride et altérée, sans eau », la joie d'une heureuse communion avec Celui qui pouvait dire, mieux encore que David : « Mon cœur se réjouit, et mon âme s'égaie ».

Oui, Bien-aimé, c'est toi, c'est ta tendresse,
Qui me conduis pas à pas sous tes yeux ;
Pourrais-je donc gémir dans la tristesse
En m'approchant du beau séjour des cieux ?

Ah ! que mon âme, en parcourant sa voie,
S'égaie, ô Dieu, dans ta communion ;
Oui, que mon cœur, plein de force et de joie,
De ton Esprit goûte en paix l'onction.

Connaître, vouloir et faire — Colossiens 1:9-10

ME 1958 p. 172

Importance de connaître la volonté de Dieu

L'apôtre demandait à Dieu que les Colossiens fussent « remplis de la connaissance de sa volonté » (Col. 1:9). Sans cette connaissance, il ne peut y avoir de vie chrétienne qui réponde pleinement à la pensée de Dieu ; toute la marche, toute l'activité du croyant dans le service n'auront de valeur que si elles découlent de la connaissance de la volonté de Dieu. L'apôtre va plus loin encore dans sa prière : il désire que dans le cœur des Colossiens il n'y ait pas autre chose que cette connaissance ; propres pensées, propre volonté ne doivent y avoir aucune place. Cela implique donc un bon état moral de l'âme et c'est, en effet, indispensable si nous voulons marcher dans un chemin d'obéissance à la volonté de notre Dieu et Père.

Marcher dans la communion au Seigneur, non pas selon une liste de règles

Marcher ainsi est certainement notre désir à chacun, plus ou moins affirmé peut-être, réel cependant. Pourtant, n'est-il pas vrai que nous sommes parfois dans la perplexité ? Nous voudrions bien agir selon la volonté de Dieu, mais nous savons mal la discerner et nous aimerions qu'elle nous soit clairement indiquée. Des croyants, pieux sinon spirituels, souhaiteraient pouvoir facilement trouver dans la Parole une ligne de conduite, nettement tracée, pour chacune des circonstances qu'ils ont à traverser. Il y a, observe-t-on, des enseignements précis et très détaillés concernant certains points — par exemple, dans la 1ère Épître à Timothée, au sujet des anciens et des veuves (ch. 3 et 5) — pourquoi, à propos de tant d'autres, les Écritures s'en tiennent-elles à des généralités ? À cela on peut répondre que si la Parole de Dieu contenait des règles d'action s'appliquant aux diverses situations dans lesquelles les croyants sont susceptibles de se trouver, des maximes simples et claires ne nécessitant aucun exercice, il suffirait alors de la consulter comme on le fait d'un ouvrage qui, dans le domaine des choses d'ici-bas, indique en regard de chaque éventualité possible ce qu'il y a lieu de faire. Or, Dieu désire que notre âme soit toujours dans un bon état moral ; vivre dans la communion du Seigneur — et cela implique la mise de côté de notre volonté propre, le jugement de soi-même — nous conduira à être « remplis de la connaissance de la volonté de Dieu ». Même dans les circonstances où nous n'avons pas un commandement précis de sa part, nous saurons ce qui Lui est agréable car nous aurons appris à Le connaître quelque peu et à discerner les

pensées et les désirs de son cœur. Pour satisfaire aux désirs d'une personne, il faut qu'elle soit l'objet de nos affections ; si David n'avait eu la première place dans leurs cœurs, les « trois des trente chefs » dont il est parlé dans le second Livre de Samuel (23:13 à 17) ne seraient pas venus auprès de lui dans la caverne d'Adullam et s'ils ne s'étaient pas trouvés auprès de lui, ils n'auraient pas connu le désir du roi rejeté : « Qui me fera boire de l'eau du puits de Bethlehem, qui est près de la porte ? » Ce désir connu, ils ont été chercher cette eau, sans raisonner en aucune manière ; ils auraient pu dire, en effet : il est très dangereux d'aller jusqu'à Bethléhem, actuellement aux mains des Philistins ; ne pourrait-on éteindre la soif du roi en lui donnant l'eau d'un autre puits ? Rien de cela. « Sans murmures et sans raisonnements » (Phil. 2:14), dès que David a exprimé le désir de boire cette eau, « les trois hommes forts forcèrent le passage à travers le camp des Philistins, et puisèrent de l'eau du puits de Bethléhem, qui est près de la porte, et la prirent et l'apportèrent à David ». Cet exemple illustre l'enseignement donné par le Seigneur Lui-même : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole » (Jean 14:23).

Pourquoi le chemin est-il souvent ni clair ni connu ?

Nous comprenons ainsi la différence qu'il y a, quant à la marche et au service, entre un croyant spirituel, vivant dans la communion avec le Seigneur, habitant le sanctuaire, et un autre qui ne jouit guère de ces privilèges. Pour le premier, le chemin est clair tandis que le second est généralement dans le doute et l'incertitude : il voudrait bien faire la volonté de Dieu, mais il ne la connaît pas. Peut-être pense-t-il qu'il lui suffit de prier pour être éclairé ? C'est un conseil que l'on donne parfois à des chrétiens se trouvant, dans cette situation : vous désirez obéir à la volonté de Dieu et vous ne la connaissez pas ? Priez et Dieu vous répondra certainement. Le conseil n'est bon qu'en apparence, car il ne tient pas compte de l'état spirituel, moral peut-être, de celui auquel il est donné. S'il suffisait alors de prier pour être éclairé, elle serait perdue la leçon que Dieu veut nous voir tirer de notre ignorance de sa volonté ! Ce qu'il est important de saisir, dans des cas semblables, c'est que nous avons à apprendre à vivre plus près du Seigneur et à L'avoir Lui seul devant nous. Si nous sommes ainsi amenés, au travers de ces exercices, à avoir « l'œil simple », « notre corps tout entier sera plein de lumière » (Matt. 6:22). Lorsque nous sommes dans l'ignorance de ce que Dieu veut nous voir faire, lorsque nous n'avons pas la lumière nécessaire, il ne suffit pas de dire : Seigneur ! éclaire-moi, il faut d'abord reconnaître la véritable cause du mal : c'est parce que « mon œil n'est pas simple ». Peut-être d'ailleurs, la pensée de Dieu est-elle que nous ne fassions rien du tout ! Nous désirons souvent agir, alors qu'effectivement nous n'avons rien à faire et ce désir peut nous conduire à d'amères expériences. Il est très difficile d'attendre patiemment les directions du Seigneur, le moment choisi par Lui ; l'on préfère parfois faire n'importe quoi plutôt que cela. Dieu veuille nous donner sagesse et discernement, dépendance constante de Lui !

Volonté de Dieu connue par la Parole, mais aussi par l'Esprit

Il faut aussi nous souvenir que vont toujours de pair l'action de la Parole et celle de l'Esprit de Dieu. C'est par l'opération de l'Esprit dans nos âmes que nous pouvons jouir de notre relation avec notre Dieu et Père, de la communion avec le Seigneur dans le sanctuaire ; c'est par l'Esprit de Dieu que nous aurons ainsi la pensée de Dieu, révélée dans sa Parole, et que nous serons conduits comme des « fils de Dieu », la marche manifestant la relation (Rom. 8:14) — fils plutôt qu'enfants de Dieu, l'expression « fils » donnant l'idée de la vigueur et de l'énergie manifestées, tandis que ce qui est féminin se rapporte à ce qui est « plus faible » (cf. 1 Pierre 3:7) et qu'« enfant » indique essentiellement la relation. Nous comprenons donc pourquoi l'apôtre ajoute dans sa prière à Dieu pour les Colossiens : « remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle ». Que Dieu nous accorde la grâce d'être des hommes spirituels, afin que nous soyons toujours « remplis de la connaissance de sa volonté » !

Responsabilité : Ne pas obéir ou ne pas agir sont aussi péché

Mais n'oublions pas que de cette connaissance découle une responsabilité. Si l'apôtre demande que les Colossiens soient « remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle », c'est afin qu'ils puissent « marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre ». Avoir la connaissance de la volonté de Dieu, se trouver dans des circonstances où nous sommes appelés à l'accomplir, et cependant ne pas le faire, est plus grave que nous ne le pensons. L'apôtre Jacques nous dit : « Pour celui donc qui sait faire le bien et qui ne le fait pas, pour lui c'est pécher » (4:17). Nous pourrions croire que pécher c'est désobéir à la volonté de Dieu, dans le seul sens d'agir d'une manière qui n'est pas conforme à ce qu'elle nous demande ; mais savoir et ne pas faire, c'est également ne pas obéir, par conséquent pécher. Selon l'enseignement de l'apôtre Jacques, le fait de ne pas agir lorsque pourtant nous avons la lumière nécessaire pour cela, c'est pécher.

Le vouloir et le faire

Connaître la volonté de Dieu est la première chose, et c'est essentiel ; il faut ensuite vouloir l'accomplir et enfin, la faire. Dieu seul peut produire en nous « et le vouloir et le faire » (Phil. 2:13). Dieu « qui a commencé en nous une bonne œuvre » et qui « l'achèvera jusqu'au jour de Jésus Christ » (Phil. 1:6), « opère en nous » pour y produire le désir d'accomplir sa volonté, « le vouloir » et c'est encore Lui qui nous rend capables de « marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre », « le faire ». Tout est de Lui, « et le vouloir et le faire » !

L'homme dans son état naturel pense être capable de « faire », et même de faire de grandes choses. À l'exemple du docteur de la loi, il pose volontiers la question : « Que faut-il que j'aie fait pour hériter de la vie éternelle ? » ; et certes, s'il était capable d'accomplir la loi, il obtiendrait la vie : « Fais cela, et tu vivras » (Luc 10:25, 28) ; mais il en est absolument incapable. De même, les foules disaient à Jésus : « Que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu ? » et « Jésus répondit, et leur dit : C'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé » (Jean 6:28, 29). — Une âme vivifiée, qui se place sur un terrain légal pour accomplir la volonté de Dieu, est tout aussi incapable de « faire », bien qu'il y ait chez elle « le vouloir » ; le chapitre 7 de l'Épître aux Romains retrace les expériences par lesquelles elle passe : « Ce n'est pas ce que je veux, que je fais, mais ce que je hais, je le pratique... Car je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien ; car le vouloir est avec moi, mais, accomplir le bien, cela je ne le trouve pas. Car le bien que je veux, je ne le pratique pas ; mais le mal que je ne veux pas, je le fais » (v. 15, 18, 19). Dans un cas comme dans l'autre, nous avons la démonstration du fait que la vieille nature est incapable d'accomplir la volonté divine : « La pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas. Et ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu » (Rom. 8:7, 8). C'est Dieu seul qui peut « opérer en nous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir », mettant en activité, par la puissance de son Esprit, la nouvelle nature dans le croyant.

Parfait Modèle en Christ

Quel Modèle parfait nous avons en Christ ! Lui seul a marché d'une telle manière qu'Il pouvait dire en vérité ce que le psalmiste exprimait jadis par l'Esprit prophétique : « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au dedans de mes entrailles », et encore : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi » (Ps. 40:8 ; 16:8). Ayant ainsi, comme homme, la connaissance de la volonté de Celui qu'Il est venu révéler et servir, Il l'accomplit entièrement, et quelles délices Il trouve dans ce sentier de dépendance et d'obéissance ! Obéir, « faire », n'est pas pour Lui chose pénible. Citons quelques-unes des paroles qu'Il a prononcées aux jours de son humanité, paroles rapportées dans l'Évangile qui retrace le chemin parcouru dans ce monde par le

Fils de Dieu : « Ma viande est de faire la volonté de celui qui m’a envoyé, et d’accomplir son œuvre » — « Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m’a envoyé » — « Moi, je fais toujours les choses qui lui plaisent » — « Mais afin que le monde connaisse que j’aime le Père ; et selon que le Père m’a commandé, ainsi je fais » (Jean 4:34 ; 6:38 ; 8:29 ; 14:31). « Marcher d’une manière digne du Seigneur », c’est marcher dans le sentier qu’Il a Lui-même tracé, reflétant ses caractères. Contemplons-L’y afin de pouvoir l’imiter quelque peu !

Modèles dans des exemples de croyants

Pour notre encouragement, la Parole nous présente, à côté du parfait Modèle, « modèle inimitable » et que pourtant nous sommes exhortés à imiter, des exemples de croyants qui, ayant la connaissance de sa volonté, ont fait ce que Dieu leur demandait, ou encore, ce qui était selon sa pensée, dans des circonstances où ils n’avaient pourtant aucun commandement précis. De la femme qui, entrée dans la maison de Simon le lépreux, répandit sur la tête de Jésus le « parfum de grand prix » qu’elle avait apporté, Celui qu’elle avait ainsi honoré a dit : « Elle a fait une bonne œuvre envers moi », et encore : « Ce qui était en son pouvoir, elle l’a fait » (Matt. 26:10, 13 ; Marc 14:6, 8, 9). Nul ne lui avait rien commandé, il n’y avait même pas eu un désir exprimé, comme celui de David, auquel répondirent les trois hommes dont il est question en 2 Samuel 23:13 à 17. — L’apôtre Paul écrivait aux Philippiens : « Ce que vous avez et appris, et reçu, et entendu, et vu en moi, — faites ces choses, et le Dieu de paix sera avec vous » (Phil. 4:9). Il les avait enseignés et ils avaient entendu, reçu, appris, mais encore ils avaient « vu en lui », mises en pratique, les vérités prêchées ; de sorte qu’avec toute l’autorité morale qui découlait de sa propre marche — plutôt qu’avec son autorité apostolique (rappelons que cette Épître est écrite par Paul « esclave de Jésus Christ », il n’y revendique pas son titre d’apôtre) — il pouvait leur dire : « Faites ces choses ». Il avait été à l’école de Dieu ; il avait « appris » et il « savait », sans que pourtant il cessât jamais d’être « enseigné », aussi pouvait-il « faire », agir : « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie » (Phil. 4:11 à 13). Comme le Seigneur Lui-même, l’apôtre n’avait, en tout ce qu’il faisait, qu’un seul désir : la gloire de Dieu ; imitateur de Christ, il peut donc nous exhorter à être ses imitateurs (1 Cor. 4:16 ; 11:1 — Phil. 3:17), à « faire tout pour la gloire de Dieu » (1 Cor. 10:31). « Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père » (Col. 3:17).

Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites

Après avoir « donné un exemple » à ses disciples, afin que, leur dit-Il, « comme je vous ai fait, moi, vous aussi vous fassiez », le Seigneur ajoute : « Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites » (Jean 13:15, 17). Pour « faire », il faut d’abord savoir, c’est essentiel, mais le bonheur ce n’est pas de savoir, c’est de « faire ».

1 Samuel 1 à 3. Éli et Anne. Fidélité et infidélité

Titre original : Quelques réflexions à propos des trois premiers chapitres du 1er livre de Samuel.

ME 1958 p. 197

Les trois premiers chapitres du 1er Livre de Samuel nous donnent l’histoire de deux maisons, celle d’Éli et celle d’Anne. Sans doute est-il fait mention d’Elkana, mari d’Anne, mais c’est d’elle à peu près uniquement qu’il est question lorsque l’Esprit de Dieu nous parle de Samuel ; aussi disons-nous maison d’Anne plutôt que d’Elkana.

Contraste entre Éli et Anne

Le contraste est manifeste : d'un côté, Éli, homme âgé et expérimenté, tout à la fois sacrificateur et juge en Israël, ayant donc autorité et responsabilité non seulement comme chef de sa propre maison mais aussi comme chef de la sacrificature ; d'autre part, Anne, « un vase plus faible » selon l'expression de 1 Pierre 3:7, mais ayant le sentiment de sa responsabilité de mère au sujet du fils qu'elle avait demandé à Dieu et prête à faire face à celles de son mari, défaillant peut-être, en tout cas laissé dans l'ombre (sauf 2:11 et 20) après qu'il a prononcé les paroles rapportées au verset 23 du premier chapitre. Chez Éli, la force, les capacités spirituelles, ressources données par Dieu et pour lesquelles il était responsable ; chez Anne, la faiblesse inhérente à sa condition, sans que, semble-t-il, elle reçoive de son mari tout le secours qu'il eût dû lui apporter. Et cependant, où trouvons-nous la fidélité et la spiritualité ? Chez Anne, pas chez Éli. Tant il est vrai que la fidélité peut être manifestée là où il n'y a que peu de force — n'est-ce pas l'essentiel des caractères philadelphiens ? (cf. Apoc. 3:8) — alors qu'elle fait parfois défaut là où précisément on serait en droit de la voir, eu égard aux ressources particulières données par Dieu.

Ces deux histoires, celles de la fidélité et de l'infidélité, sont entremêlées, aussi bien dans ces chapitres que dans la vie des croyants de tous les temps. Ne voyons-nous pas, parmi tant d'infidélités, d'autant plus humiliantes que Dieu a donné toutes les ressources nécessaires pour marcher d'une manière digne de Lui, quelques traits qui sont autant d'encouragements pour la foi parce qu'ils mettent en lumière la fidélité de croyants qui, malgré leur faiblesse, sentie et confessée, demeurent fermes dans un chemin d'obéissance ? C'est ainsi que, dans le chapitre 2 surtout, après tel paragraphe dépeignant la mauvaise conduite d'Hophni et Phinéas et faisant ressortir la responsabilité d'Éli à cet égard (par exemple : 2:12 à 17, 22 à 25, 27 à 36), nous avons tout aussitôt quelques versets — un seul parfois — qui mettent en relief le développement spirituel de Samuel (2:18 à 21, 26 ; 3:1). Combien ces courts versets tranchent sur l'ensemble ! De la même manière, la fidélité de ceux qui désirent obéir à la Parole et y conforment leurs voies, quoi qu'il puisse leur en coûter, est comme un rayon de lumière au sein de la nuit.

Éli et sa maison. Ses fils se sont avilis et il ne les a pas retenus

Considérons en premier lieu ce qui concerne Éli et sa maison. La conduite Hophni et Phinéas est loin de correspondre à la position occupée par leur père et même à leur propre position, car ils étaient sacrificateurs de l'Éternel. Au mépris des droits de Dieu, comme aussi des privilèges des adorateurs, ils manifestaient l'égoïsme de leur cœur, s'emparant des sacrifices apportés à Silo et en disposant pour eux-mêmes : « Et le péché de ces jeunes hommes fut très-grand devant l'Éternel ; car les hommes méprisaient l'offrande de l'Éternel » (1 Sam. 2:17). S'ajoutait à cela un autre péché, signalé un peu plus loin (v. 22). Par conséquent, aussi bien du point de vue moral que dans l'exercice de la sacrificature, la conduite des fils d'Éli jetait du déshonneur sur le nom de l'Éternel. Certes, Éli en avait conscience et il ne manqua pas de reprendre ses fils au sujet de leurs méchantes actions », attirant leur attention sur leur responsabilité devant Dieu vis-à-vis du peuple : « Vous entraînez à la transgression le peuple de l'Éternel » et soulignant le caractère d'extrême gravité de leur péché : « Si un homme pêche contre l'Éternel, qui priera pour lui ? » (2:22 à 25). Mais là s'arrête l'intervention d'Éli, de ce père à l'égard de ses fils. En fait, il les a repris mais n'a pas agi comme il était responsable de le faire ; ce sera le motif du jugement qui devra être exécuté contre sa maison : « Je vais juger sa maison pour toujours, à cause de l'iniquité qu'il connaît, parce que ses fils se sont avilis et qu'il ne les a pas retenus » (3:13). Pourquoi ce manque d'énergie pour agir ? Sans doute était-il déjà « fort âgé » quand « il apprit tout ce que ses fils faisaient à l'égard de tout Israël » (2:22) et cela peut expliquer, dans une certaine mesure, la faiblesse d'un père ; mais la véritable cause de sa défaillance dans l'exercice de l'autorité qui lui était confiée est dévoilée par l'homme de Dieu venu lui dire les paroles de l'Éternel : « Tu honores tes fils plus que moi » (2:29) et cela le rendait solidaire de leur péché, bien qu'il les en eût repris.

Le jugement annoncé sera exécuté : dans la bataille dont il est question au chapitre 4, « l'arche de Dieu fut prise, et les deux fils d'Éli, Hophni et Phinéas moururent ». Lorsqu'il apprit cette nouvelle «Éli tomba à la renverse de dessus son siège, à côté de la porte, et se brisa la nuque et mourut » (4. 11, 17, 18).

Responsabilité des parents chrétiens

Combien tout cela est sérieux et même solennel ! N'est-ce pas de nature à exercer profondément des parents chrétiens, responsables devant Dieu au sujet de leurs enfants ? Plus particulièrement sans doute le père, puisqu'il a, de la part de Dieu, une autorité à exercer comme chef de famille. Cette autorité est-elle toujours maintenue, en amour mais avec fermeté, dans les foyers chrétiens ? Il reste solidaire du mal commis par ses enfants, le père qui se contente de répréhensions du genre de celles adressées par Éli à ses fils ; en fait, s'il n'agit pas, s'il n'exerce pas l'autorité que Dieu lui a confiée, il manque à sa responsabilité, « honorant ses fils plus que Dieu » et ne les « retenant » pas sur un chemin de désobéissance. La cause première de cette défaillance est celle-ci : l'honneur dû à Dieu, qui doit être témoigné dans l'exercice de l'autorité que Lui-même a donnée, a cédé le pas dans le cœur du père aux sentiments qu'il éprouve pour ses enfants. L'amour paternel est sans doute un sentiment selon Dieu, mais qui n'est pas incompatible avec l'honneur dû à Dieu ; bien au contraire, cet amour ne pourra s'exercer en vérité que dans la mesure où Dieu sera honoré. Il n'aime pas vraiment ses fils, quoi qu'il en pense, le père qui « les honore plus que Dieu ». L'amour qui conduit à la faiblesse et à l'oubli des droits de Dieu n'a que les apparences de l'amour, ce n'est au fond qu'un sentiment charnel. Se laisser guider par un tel sentiment, c'est s'engager dans un chemin d'infidélité envers Dieu et c'est aller peut-être au devant de la ruine spirituelle pour soi-même et pour ses enfants ; davantage encore, à moins que n'intervienne la grâce de Dieu, c'est son gouvernement que l'on rencontrera dans cette voie, comme Éli et ses fils l'y ont eux-mêmes rencontré.

Perte du discernement spirituel

C'est un principe général : lorsque Dieu nous place dans une position et dans une sphère où Il nous donne la responsabilité d'agir, avec l'autorité nécessaire pour cela — la position d'un chef de famille dans son foyer en est l'exemple le plus typique, mais ce n'est qu'un exemple — si nous manquons à notre responsabilité, n'exerçant, pas l'autorité que Dieu nous a confiée, notre discernement spirituel ira s'affaiblissant, jusqu'à faire complètement défaut peut-être. D'autre part, la faiblesse spirituelle s'accompagnera d'un manque de courage moral nous empêchant d'accomplir ce qui devrait être fait, dans tous les cas où nous aurions encore pu le discerner, si imparfaitement que ce soit. — La cause de bien des affaiblissements spirituels, individuels ou collectifs, n'est-elle pas là ?

Applications à la responsabilité dans la vie de l'assemblée

Éli était chef de sa maison mais aussi chef de la sacrificature. Malgré sa piété, il est devenu un sacrificateur infidèle (cf. 2:35), cela pour les mêmes motifs que ceux déjà mis en lumière à propos de sa maison. Aujourd'hui, c'est l'assemblée réunie, frères et sœurs, qui est appelée à exercer la sacrificature devant Dieu, selon 1 Pierre 2:5. L'assemblée a des responsabilités quant au maintien de l'ordre et de la sainteté qui doivent caractériser la maison de Dieu ; une autorité lui a été confiée (Matt. 18:18), essentiellement liée à la présence du Seigneur au milieu des « deux ou trois assemblés en son nom » (18:20) et qui ne peut être exercée en dehors de la dépendance de Celui qui est chef de la sacrificature, Chef de l'Assemblée ; cette dépendance a son expression dans la prière (18:19). Qu'une assemblée se borne à des représentations verbales — à plus forte raison si elle ne les fait pas — sans exercer ensuite les actions qui peuvent s'avérer nécessaires si, tel les fils d'Éli, le coupable n'écoute pas, elle reste solidaire du péché commis (cf. 1 Sam. 2:29 : « Pourquoi foulez-vous aux pieds

mon sacrifice et mon offrande, que j'ai commandé de faire dans ma demeure ? Et tu honores tes fils plus que moi, pour *vous* engraisser des prémices de toutes les offrandes d'Israël, mon peuple »). « Tu honores tes fils plus que moi » est une parole qui peut avoir là aussi son application. N'est-ce pas parfois pour des raisons sentimentales qu'une assemblée se refuse à agir, ou bien manque d'énergie pour le faire ? L'on craint de mécontenter tel ou tel, en raison de liens de parenté ou de certaines relations fraternelles, et l'on passe ainsi sur ce qui pourtant devrait être jugé. Qu'une assemblée se trouve défaillante à propos d'un mal manifesté dans son sein, d'une part elle en demeure solidaire, d'autre part, elle sera marquée de ce fait par un affaiblissement de son niveau spirituel ; enfin, Dieu pourra exercer à son égard un jugement gouvernemental qui ira peut-être jusqu'à « ôter la lampe de son lieu ». Ne l'a-t-il pas fait, à son moment, pour Corinthe, Éphèse ou Pergame ? Pour d'autres encore ?

La fidélité des fils de Lévi qui portaient l'arche

« Colonne et soutien de la vérité » (1 Tim. 3.15), l'Assemblée est dans ce monde pour y faire connaître Dieu, pour y présenter Christ, sa Personne, son oeuvre. Les « deux ou trois réunis au nom du Seigneur » sont, dans une localité, l'expression de l'Assemblée comme témoignage, ils sont responsables de maintenir le témoignage qui leur a été confié, de « porter l'arche ». Pour « porter l'arche », aux jours de l'économie mosaïque, il fallait des fils de Lévi. Si ce service leur avait été confié c'est, en premier lieu, parce qu'après l'affaire du veau d'or, alors que le désordre et la confusion régnaient dans le camp d'Israël, ils avaient répondu à l'appel de Moïse : « À moi, quiconque est pour l'Éternel ! » Moïse, qui était lui-même un homme de la maison de Lévi, dut éprouver une joie profonde lorsqu'il vit que « tous les fils de Lévi se rassemblèrent vers lui ». Mais quels étaient les véritables motifs qui les faisaient agir ? Étaient-ils venus parce que, fils de Lévi, ils répondaient à l'appel d'un des leurs ? Se déclarer « pour l'Éternel se rassembler avec ceux qui le font aussi, ne suffit pas, ce pourrait n'être qu'une simple profession extérieure ; il faut que l'état des cœurs soit manifesté. Moïse met donc à l'épreuve les fils de Lévi : « Et il leur dit : Ainsi dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Que chacun mette son épée sur sa cuisse ; passez et revenez d'une porte à l'autre dans le camp, et que chacun de vous tue son frère, et chacun son compagnon, et chacun son intime ami ». Comment obéir à semblable injonction ? Le cœur naturel s'y refuse. En fait, il s'agit de montrer, par des actes et non pas seulement en paroles, qu'aucune considération sentimentale ne peut arrêter, dans le chemin de l'obéissance à la Parole et de la fidélité au Seigneur, en vue de sauvegarder son témoignage, celui qui se déclare « pour l'Éternel ». Il n'est pas un vrai « fils de Lévi » celui qui donne le pas aux liens qui l'unissent à un frère, à un compagnon, à un intime ami. Hélas ! combien de fois de semblables considérations ont-elles pour nous plus de poids que les droits du Seigneur, les exigences de sa sainteté et ce qui convient à sa gloire ! Les fils de Lévi, sans hésitations et sans raisonnements, « firent selon la parole de Moïse », ils montrèrent, et à quel prix, qu'ils « honoraient l'Éternel » plus que frères, compagnons ou amis intimes. Aujourd'hui comme alors, le maintien d'un témoignage fidèle est à ce prix : honorer le Seigneur par-dessus tout et avant tout ; c'est toujours le chemin de la bénédiction : « Consacrez-vous aujourd'hui à l'Éternel, chacun dans son fils et dans son frère, afin de faire venir aujourd'hui sur vous une bénédiction » (Ex. 32:21-29). — Pour exhorter le peuple à l'obéissance Deutéronome 10 met en contraste la désobéissance d'Aaron, entraînant l'exercice du jugement gouvernemental de Dieu, et l'obéissance des fils de Lévi, avec tous les privilèges qui en résultèrent pour eux : « En ce temps-là, l'Éternel sépara la tribu de Lévi pour porter l'arche de l'alliance de l'Éternel, pour se tenir devant l'Éternel, pour faire son service, et pour bénir en son nom, jusqu'à ce jour. C'est pourquoi Lévi n'a point de part ni d'héritage avec ses frères ; l'Éternel est son héritage, comme l'Éternel, ton Dieu, le lui a dit » (Dent. 10:8, 9). Parce qu'ils répondirent à l'appel et exécutèrent l'ordre de Moïse, les fils de Lévi furent « séparés » pour porter l'arche du témoignage tout au long des étapes du désert. Eux seuls avaient ce privilège et cette responsabilité (Nomb. 1:47-54 ; 3 et 4 ; 7:4-9 ; 1 Chron. 15:2, 14, 15, 26), en même temps que le service élevé dont parle

Deutéronome 33:8 à 11 : présentation de la Parole, intercession et adoration. Que Dieu nous accorde d'être de vrais fils de Lévi !

Relations de famille et droits du Seigneur

Faire passer avant les droits de Dieu les sentiments éprouvés pour certains de nos parents selon la chair ou de nos frères en la foi, c'est méconnaître ce que le Seigneur disait à ses disciples et qui reste toujours vrai : « Celui qui aime père ou mère plus que moi n'est pas digne de moi ; et celui qui aime fils ou fille plus que moi, n'est pas digne de moi... » (Matt. 10:37). C'est ainsi que parfois, des relations de famille ou des relations fraternelles empêchent de voir clairement jusqu'à la question posée, à plus forte raison la solution qui conviendrait ; quand il en est ainsi, on couvre le mal, même si comme Éli on le désapprouve des lèvres, au lieu d'exercer les disciplines nécessaires afin qu'il soit jugé. Combien peu nous savons joindre « à l'affection fraternelle, l'amour » (2 Pierre 1:7) ! Nous manquons souvent à cet égard et ces manquements sont, en bien des cas, à l'origine d'un affaiblissement spirituel dans nos maisons ou dans les assemblées. Et de cet affaiblissement spirituel découlent tant de maux sur lesquels nous gémissons !

Dieu maintient un témoignage en tout temps. La fidélité de Anne

Dieu soit béni, nous ne trouvons pas, en quelque temps que ce soit, une présentation du témoignage qui ne serait caractérisée que par l'infidélité. Au sein même d'un ensemble qui a complètement failli à sa responsabilité, Dieu suscite un résidu, des témoins qui Le glorifieront par leur fidélité. Il y a toujours, sur le fond sombre du tableau, quelques traits de lumière et plus le fond est sombre, plus lumineux ils paraissent ; il y a toujours de la fidélité manifestée au travers même de beaucoup d'infidélité, il y a toujours des Anne à côté des Éli, des Hophni et des Phinéas.

En butte à l'hostilité de Peninna, à l'incompréhension d'Éli, Anne n'est en rien découragée, si même elle « pleure abondamment ». Dieu est sa seule ressource ; c'est à Lui qu'elle s'adresse, mais si elle Lui demande « un enfant mâle », ce n'est pas pour l'égoïste satisfaction de son cœur de mère jusque là privée d'enfant, c'est en vue du service et pour la gloire de l'Éternel : « Je le donnerai à l'Éternel pour tous les jours de sa vie » (1 Sam. 1:11). Chez elle, les sentiments, quelque légitimes qu'ils soient, qu'une mère peut éprouver pour un enfant, et surtout pour un enfant ardemment désiré, ne passent pas avant ce qui est dû à Dieu ; cela, parce que c'était l'amour *vrai* d'une mère pour son fils. Quel contraste entre la conduite d'Anne et celle d'Éli ! Certes, l'Éternel n'aurait pas dit à Anne : « Tu honores ton fils plus que moi ».

Anne accomplit ce qu'elle a promis et le fait avec joie, chantant un cantique : « Mon cœur s'égaie en l'Éternel... » (1 Sam. 2:1). Ce fils, reçu de Dieu, elle l'offre à Dieu, non pas avec regrets, sous l'effet d'une contrainte plus ou moins acceptée, mais heureuse de pouvoir faire quelque chose pour Lui. Le développement spirituel de Samuel, le qualifiant pour l'exercice d'un ministère prophétique, est la riche récompense accordée à cette mère pieuse et fidèle : Samuel se prosterne devant l'Éternel, puis il sert l'Éternel en la présence d'Éli ; ensuite, il sert devant l'Éternel, ceint d'un éphod de lin ; si Anne est bénie — Élkana l'est aussi avec elle — trois autres fils et deux filles lui étant donnés, la bénédiction la plus précieuse qui lui est accordée est sans doute celle-ci : « Le jeune garçon Samuel grandissait auprès de l'Éternel » et il « allait grandissant, agréable à l'Éternel et aux hommes », tel un autre jeune enfant qui, plus tard, devait avancer « en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes » (Luc 2:52) ; Samuel « servait l'Éternel devant Éli », il « grandissait, et l'Éternel était avec lui, et il ne laissa tomber à terre aucune de ses paroles » ; enfin, il atteint un degré de développement spirituel qui permet à l'Éternel de l'établir comme son prophète ! (1 Sam. 1:28 ; 2:11, 18, 21, 26 ; 3:1 et 19 à 21). Ayant « bien servi », il a acquis « un bon degré » (cf. 1 Tim. 3:13).

Bien qu'il fût auprès d'Éli, le sacrificateur, sa mère s'occupait de lui : elle « lui faisait une petite robe et la lui apportait d'année en année » (1 Sam. 2:19). Peut-être ce détail a-t-il une portée

spirituelle : nous pourvoyons aux besoins de nos enfants, au fur et à mesure de leur développement physique, savons-nous nous occuper d'eux, surveillant leur développement spirituel, leur étant en aide pour cela ? Éli n'avait pas « retenu » ses fils dans leur chemin de désobéissance et d'iniquité, tandis qu'Anne aidait Samuel, pourvoyant à ce que nécessitait son développement.

La faiblesse n'empêche pas la fidélité

La faiblesse qui nous caractérise n'est pas, comme nous le voudrions, une excuse à nos défaillances. C'est Anne qui nous est présentée en relation avec Samuel, plutôt qu'Elkana, pour nous montrer, entre autres choses, que notre faiblesse n'est pas un obstacle à l'accomplissement de ce que Dieu nous demande. S'il y a dans notre vie chrétienne, de la piété, le désir d'être fidèle et, de maintenir les droits de Dieu, les faisant passer avant toute autre considération, et en particulier avant, les sentiments les plus légitimes que nos Cœurs peuvent éprouver, nous connaissons un réel enrichissement spirituel pour nous-mêmes et, si tel est le cas, pour ceux que Dieu nous a confiés et au sujet desquels Il nous a donné responsabilité et autorité.

Que l'histoire d'Éli et de ses fils soit pour nous un avertissement, sérieux ! Que celle d'Anne nous encourage et nous fasse éprouver le réel désir d'imiter les caractères manifestés par cette femme pieuse et fidèle !

Notre Responsabilité

ME 1950 p. 228

Il y a, dans la plupart des sujets que nous présentent les Écritures, deux aspects différents qu'il est nécessaire de distinguer nettement, si nous voulons éviter de nous laisser égarer par les ruses de l'adversaire. Le premier, c'est le côté de Dieu, le second, celui de notre propre responsabilité.

Danger d'oublier notre responsabilité, au profit de nos bénédictions

Nous nous arrêtons volontiers sur le côté de Dieu. Traversant un monde hostile, nous aimons nous rappeler que nous sommes entre les mains de Celui qui est puissant et qui nous aime jusqu'à la fin ; peut-être avons-nous le sentiment que notre marche laisse parfois à désirer, mais nous nous répétons aussitôt que notre Dieu est un Dieu de grâce, qui nous a supportés jusqu'ici et nous supportera jusqu'au terme du voyage. Tout cela tranquillise très vite notre conscience et nous allons ainsi avec quelque insouciance, nous préoccupant souvent bien peu de ce qui a trait à notre responsabilité. Nous voudrions jouir des privilèges chrétiens en laissant dans l'ombre ce qui concerne notre responsabilité quant à la marche, oubliant que nous ne pourrions vraiment jouir de nos privilèges que dans la mesure où nous ferons face à notre responsabilité. Nous aimons parler, ou entendre parler, de ce que Dieu a fait pour nous, de nos bénédictions, du retour du Seigneur et de la félicité céleste, cela réjouit nos cœurs. Mais nous nous lassons vite d'entendre les exhortations et les enseignements de la Parole relatifs à notre responsabilité. Lorsqu'elle nous est présentée, l'ennemi vient nous souffler à l'oreille : Dieu est bon, plein de grâce et miséricordieux, il faut compter sur Lui ! N'accomplirait-Il pas ses promesses ? — Comme notre adversaire est rusé, comme il sait bien se déguiser en ange de lumière et ses ministres en ministres de justice (2 Cor. 11:14 et 15). C'est lui qui exalterait les caractères de Dieu et nous engagerait à nous confier en Lui ! — N'agissait-il pas de la même manière, lors de la tentation du Seigneur Jésus au désert ? Pour essayer de faire broncher l'homme parfait, il Lui présente le côté de Dieu : « Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet, et ils te porteront sur leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre une pierre » (Matt. 4:6). C'était dire : obéis-moi, tu peux compter sur Dieu

qui te gardera certainement, car Il l'a promis. L'ennemi ne vient-il pas souvent nous tenter, essayant de nous engager sur un chemin de désobéissance à la volonté de Dieu, nous disant : tu es un enfant de Dieu ; Dieu te garde, par conséquent ; tu n'as à te préoccuper de rien, ce serait douter de sa puissance ? Ne nous arrive-t-il pas, hélas ! d'écouter la voix de l'adversaire, de nous laisser séduire, allant même peut-être jusqu'à croire que nous vivons par la foi parce que nous pensons que la puissance de Dieu nous gardera dans un chemin d'indépendance ? — Satan a présenté au Seigneur le côté de Dieu, la puissance de Celui qui a fait des promesses à Christ, second homme (Ps. 91), mais l'homme parfait ne peut pas perdre de vue le côté de la responsabilité et Il répond : « Il est encore écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu » (Matt. 4:7). Quel enseignement et quel exemple pour nous !

Ces deux aspects différents, côté de Dieu et côté de notre responsabilité, nous sont très fréquemment présentés dans la Parole. Évitions de n'en considérer qu'un des deux ou de les mêler l'un à l'autre, si nous voulons marcher fidèlement. Ce serait les confondre que de dire à un croyant en mauvais état, engagé dans un chemin où il manque gravement à sa responsabilité : Dieu a promis : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » (Héb. 13:5) ; par conséquent, allez sans crainte ; si vous rencontrez des obstacles, si le chemin est fermé avec une clôture ou avec des épines (cf. Osée 2:6), qu'importe, Dieu est puissant ! — Ce croyant serait ainsi conduit à persévérer dans un chemin qu'il devrait, au contraire, abandonner au plus tôt !

Soit pour ce qui concerne le salut, soit pour ce qui concerne la marche, la Parole nous présente les deux côtés nettement distincts (Éph. 2:8 ; 1 Pierre 1:5).

Responsabilité quant au salut

Pour le salut, l'apôtre écrit : « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi » (Éph. 2:8). Sauvés par la grâce, c'est le côté de Dieu. Mais chacun est responsable de croire ce que Dieu dit dans sa Parole, ce qu'Il a fait par l'œuvre de Christ ; tout cela est présenté à la foi. De sorte que tout homme est responsable devant Dieu et celui qui refuse de croire ne peut être sauvé. On voudrait souvent laisser de côté la responsabilité de l'homme et l'on affirme que Dieu étant un Dieu de grâce, tous les hommes seront sauvés... L'ennemi développe les raisonnements les plus subtils ; il dira par exemple : Dieu « veut que tous les hommes soient sauvés » (1 Tim. 2:4) et Il est souverain : « Tout ce qu'Il lui a plu de faire, l'Éternel l'a fait... » (Ps. 135:6) ; par conséquent, nul ne sera perdu ! — c'est ainsi que Satan endort les consciences ; avec ruse, il se sert de la Parole, présentant le côté de Dieu et laissant entièrement dans l'ombre celui de la responsabilité.

Responsabilité quant à la marche — 1 Pierre 1:5

De même pour ce qui concerne la marche. « Vous qui êtes gardés par la puissance de Dieu, par la foi » (1 Pierre 1:5). Pour le salut, le côté de Dieu c'est la grâce ; pour la marche, c'est la puissance. Dans un cas comme dans l'autre, le côté de notre responsabilité c'est la foi. — Dieu est puissant pour nous garder sans que nous bronchions, au milieu d'un monde où les dangers sont si nombreux. S'arrêter à sa seule puissance, quelque grande qu'elle soit, et penser que nous pouvons marcher sans trop nous préoccuper de notre responsabilité, serait une grave erreur et nous conduirait à de tristes expériences.

Pierre marchant sur les eaux

Bien des expressions, employées par les apôtres dans les épîtres, s'éclairent si nous considérons les circonstances par lesquelles ils sont passés. Pour comprendre le sens de 1 Pierre 1:5, il faut lire Matt. 14:22 à 33. Pierre a demandé au Seigneur : « Seigneur, si c'est toi, commande-moi d'aller à toi sur les eaux » et le Seigneur lui a dit : « Viens ». Cette parole a suffi ; avec foi, Pierre a quitté la nacelle et est allé « à Jésus », marchant « sur les eaux ». Nul ne peut marcher sur les eaux : il n'est

pas un seul croyant qui ait en lui-même la force nécessaire pour marcher fidèlement dans ce monde, il faut une puissance qui n'est pas en nous, que le Seigneur seul peut donner et qu'Il donne en réponse à la foi. Pierre, dans cette première partie de la scène, est « gardé par la puissance de Dieu, par la foi », de sorte qu'il avance sans enfoncer. Tant qu'il fixe ses regards sur Jésus, seul objet de la foi, il peut marcher sur les eaux, dominant en quelque sorte les circonstances, glorifiant le Seigneur par sa foi. C'est ainsi que le croyant peut faire face à sa responsabilité !

Pierre enfonçant dans l'eau

Mais l'ennemi est à l'œuvre pour empêcher que de tels résultats soient produits ! — Il dirige les regards de Pierre vers un autre objet que Christ ; il lui fait voir « que le vent était fort... » Aussitôt, Pierre a peur et il commence à enfoncer ! Est-ce que la puissance du Seigneur avait changé ? Elle ne peut pas changer, elle est toujours la même ! Pourquoi donc Pierre marche-t-il sur les eaux dans la première partie de cette scène, tandis qu'il commence à enfoncer ensuite ? Parce que dans le premier cas, il avait foi en la parole du Seigneur, il croyait que le Seigneur était plus puissant que tous les éléments déchaînés, il avançait les yeux fixés sur Lui. Tandis que dans le second, sa foi chancelle et Christ n'est plus l'objet vers lequel sont attirés ses regards.

Regarder à Christ

Ce n'est pas toujours en nous présentant l'agitation du monde, en remplissant nos cœurs de crainte et d'angoisse que l'ennemi détourne nos regards de Christ. Il se sert parfois des séductions du monde — il sait toujours opérer de façon à nous attirer le mieux possible, employant les moyens adaptés à l'état de chacun de nous, afin de nous conduire à enfoncer. Le premier stade du travail de l'adversaire est celui-ci : détacher nos cœurs de Christ en fixant nos yeux sur un autre objet ; quand il y a réussi, nous sommes une proie à sa merci : la puissance de Dieu ne s'exerce plus pour nous garder comme elle ne s'exerçait plus pour maintenir Pierre sur les eaux. Sans doute, il y a le cri de détresse du disciple et le secours du Seigneur qui étend la main pour le relever, alors qu'il commençait à enfoncer — image du service sacerdotal qui est le sien — mais il reste la douleur d'avoir enfoncé dans les eaux ! — Le Seigneur sait nous relever dans nos chutes ; cela n'excuse cependant aucune de nos chutes et ne doit jamais conduire un racheté à dire : si je tombe, qu'importe ! le Seigneur me relèvera.

Impuissance du croyant, puissance de Dieu — Dépendance

Nous avons vu qu'il n'est pas un seul croyant qui ait, en lui-même, la force nécessaire pour faire face à sa responsabilité. Par conséquent, le sentiment de notre responsabilité ne doit pas nous amener à penser que nous pouvons faire quelque chose par nous-mêmes ; nous serions alors occupés de nous-mêmes et cet état serait susceptible de produire dans une âme le désespoir et les angoisses de Romains 7. Le sentiment de notre responsabilité ne doit pas davantage nous conduire à rechercher l'accomplissement d'œuvres méritoires. Bien au contraire, il doit nous amener à réaliser notre complète impuissance et à nous rejeter sur la grâce et la puissance de Dieu. C'est alors que nous pourrions « marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu... » (Col. 1:10).

Christ, chef et consommateur de la foi

La ressource est là seulement, pour nous comme pour Pierre autrefois : fixer les yeux sur Jésus, nous attacher à Lui ! À cet égard, comme en toutes choses, Celui qui a été l'homme parfait sur la terre reste pour nous le vrai Modèle. Par l'Esprit prophétique, Il a pu dire : « Garde-moi, ô Dieu ! », faisant ainsi appel à la puissance divine pour le garder ici-bas comme homme. Lui ne peut pas méconnaître le côté de la responsabilité ; aussi, Il ajoute : « car je me confie en toi ». Sa confiance est entière ; sa foi s'attache à un objet sans cesse placé devant Lui : « Je me suis toujours proposé

l'Éternel devant moi ». Il fait alors l'expérience de la puissance infinie de Celui qui le soutiendra et le gardera jusqu'au bout : « parce qu'il est à ma droite je ne serai pas ébranlé » (Ps. 16:1 et 8). Dans ce chemin, Il a été à la tête — « le chef », et Il a été jusqu'au bout — « le consommateur de la foi » (Héb. 12:2). Fixons les yeux sur Lui dans le lieu où Il est maintenant, en considérant ce qu'Il a été ici-bas.

Notre responsabilité est si grande que nous ne pourrions y faire face sans les immenses ressources divines. Que notre foi soit donc sans cesse en activité, cette foi qui nous attache à Christ, nous fait vivre de Lui, dirige nos regards vers Lui. Si elle manquait, nous ne pourrions pas compter sur la puissance divine pour nous préserver de chutes et nous aurions à connaître la puissance de l'adversaire. Dieu veuille nous épargner d'avoir à faire des expériences et d'apprendre des leçons dans des conditions qui nous laisseraient le souvenir de chutes humiliantes et la douleur d'avoir déshonoré le nom du Seigneur !

La Lèpre comme image du mal moral, selon Lévitique 13

Titre original : La Lèpre. Lévitique 13

ME 1959 p. 57

Parce que Dieu habitait au milieu du camp d'Israël, rien ne devait y subsister qui fût incompatible avec sa présence. « Tout lépreux » devait être mis « hors du camp » : « Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Commande aux fils d'Israël qu'ils mettent hors du camp tout lépreux... Tant homme que femme, vous les mettez dehors ; vous les mettez hors du camp, afin qu'ils ne rendent pas impurs leurs camps, au milieu desquels j'habite » (Nomb. 5:1 à 4).

Pour obéir à ce commandement de l'Éternel, il convenait donc de déterminer, de façon certaine, le caractère du mal ; en effet, si aucun lépreux n'avait place dans le camp, par contre nul ne devait en être exclu s'il n'était prouvé d'indubitable manière qu'il avait une plaie de lèpre.

Qui était qualifié pour procéder à l'examen d'un présumé lépreux et prononcer ensuite ? Le sacrificateur seul. Remplissant son service dans le sanctuaire, il avait l'intelligence de ce qui convient à la présence de Dieu et savait ce qui est incompatible avec elle. Par ailleurs, la communion avec Dieu, réalisée dans le sanctuaire, est indispensable pour être gardé, d'abord de ses propres pensées (susceptibles de nous conduire tantôt à des jugements hâtifs, à des exclusions précipitées, tantôt au contraire à tolérer le mal), ensuite de toutes les influences pouvant s'exercer soit pour faire maintenir dans le camp celui qui pourtant est souillé, soit pour faire déclarer lépreux celui que l'on voudrait « hors du camp » bien que, selon Dieu, il y ait sa place. Vivant dans le sanctuaire, le sacrificateur avait donc un jugement moral qui lui permettait de discerner le véritable caractère du mal chez celui qui lui était amené ; mais encore, il possédait un guide sûr : ce que l'Éternel avait dit à Moïse et Aaron. Il lui suffisait donc de connaître les enseignements divins et de les mettre en pratique avec l'intelligence spirituelle que seule peut donner la communion avec le Seigneur.

Comme l'Éternel habitait autrefois au milieu du camp d'Israël, Dieu est aujourd'hui, par son Esprit, présent dans l'Assemblée et il est également vrai que le Saint Esprit habite dans le croyant (1 Cor. 3:16 et 6:19). Par conséquent, aussi bien chez le croyant que dans l'assemblée, rien ne doit être de nature à attrister le Saint Esprit (Éph. 4:30), toute souillure doit être ôtée si elle y a pris place. La souillure du péché, dont la lèpre est l'emblème, est incompatible avec la présence de Celui qui « les yeux trop purs pour voir le mal » (Habak. 1:13).

Puissions-nous habiter le sanctuaire pour comprendre toujours ce qui convient à la présence de Dieu et être ainsi préservés nous-mêmes de toute plaie de lèpre, comme aussi pour être rendus

capables de remplir un service de sacrificateurs, ne perdant pas de vue que ce service ne se limite pas à la présentation de « sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ ». Disons même que nous ne réaliserons le caractère de « sainte sacrificature » de 1 Pierre 2:5 que dans la mesure où nous aurons rempli, chaque fois que cela est nécessaire, le service de sacrificateur de Lévitique 13.

Soulignons le fait que si les enseignements de ce chapitre peuvent s'appliquer à une âme encore dans son état de péché, ils nous sont plus spécialement donnés comme concernant directement l'un de ceux qui faisaient partie du camp d'Israël, aujourd'hui de l'assemblée de Dieu. Encore une remarque : une accusation portant sur un fait précis et la dénonciation d'un mal moral, existant ou supposé, sont deux choses différentes ; dans le premier cas, l'accusation doit être prouvée par « deux ou trois témoins » (cf. Nomb. 35:30 ; Deut. 17:2 à 7 et 19:15 ; Matth. 18:16 ; Jean 8:17 ; 2 Cor. 13:1 ; 1 Tim. 5:19 et Hébr. 10:28), dans le second, il s'agit de discerner un état en procédant à l'examen, patient et scrupuleux, de certains signes et cela est sans doute beaucoup plus difficile que de recueillir la déposition de « deux ou trois témoins » pour établir le bien-fondé, ou faire apparaître la vanité, d'une accusation. Cela nous fait comprendre l'importance du service de sacrificateur tel qu'il nous est présenté dans le chapitre 13 du Lévitique.

Dans ce chapitre, il est question de la lèpre d'abord dans un homme, ensuite dans ses habitudes.

La lèpre, mal moral chez un individu. Lévit. 13:1-46

Le jugement que le sacrificateur sera appelé à formuler au sujet du présumé lépreux qui lui est amené ne doit pas être basé sur ce que l'on a pu lui dire ; « le sacrificateur verra la plaie ». L'examen dont il est question au verset 3 lui permet de faire deux constatations :

a) « Le poil dans la plaie est devenu blanc. » C'est un signe que le mal opère : il produit le dépérissement de ce qui manifestait l'énergie de la vie (comp. Cant. des Cant. 5:11 avec Osée 7:9).

b) « La plaie paraît plus enfoncée que la peau de sa chair. » Il y a donc non pas seulement certaines manifestations extérieures (le poil devenu blanc) mais un mal intérieur que l'œil du sacrificateur a discerné.

Ces deux signes suffisent ; s'ils sont manifestés, « c'est une plaie de lèpre » et le sacrificateur doit déclarer « impur » celui chez lequel il les a vus.

Au verset 4, il s'agit d'un cas différent car on ne voit aucun des deux signes dont il est parlé dans le verset précédent. Cependant, le sacrificateur ne peut se prononcer immédiatement et déclarer pur celui qu'il a examiné, car « la tache dans la peau de sa chair est blanche ». Afin de voir comment évoluera cette « tache », il le fait « enfermer pendant sept jours » ; c'est une situation provisoire, celle d'une personne à l'égard de laquelle aucune décision définitive ne peut encore être prise mais qui, en attendant, doit être tenue à l'écart. La sainteté doit être gardée dans le camp d'Israël, l'Éternel y habite ; or le sacrificateur a vu une tache blanche, peut-être y a-t-il là une plaie de lèpre ? En dehors des indications qu'elle fournira au sacrificateur, cette mise à l'écart répond à un double but : en premier lieu, placer celui qui en est l'objet en dehors de l'influence de tout ce qui pourrait être, pour lui, une occasion de développement du mal ; deuxièmement, empêcher que d'autres soient atteints.

Au terme de ces « sept jours », le sacrificateur constate que « la plaie est demeurée à ses yeux au même état, la plaie ne s'est pas étendue dans la peau » (v. 5). Va-t-il donc déclarer pur celui qui est l'objet de son observation ? Rien ne paraît s'y opposer. Mais — quel souci de ce qui est incompatible avec la présence de Dieu et quelle défiance de soi-même ! — c'est « à ses yeux » que la plaie est demeurée au même état et peut-être a-t-il mal discerné ? Aussi fait-il « enfermer pendant sept autres jours » celui à l'égard duquel il ne peut encore se prononcer (v. 5). Après ce nouveau temps d'attente, il examine une fois de plus : « et voici, la plaie s'efface, et la plaie ne s'est pas étendue dans la peau », aussi « le sacrificateur le déclarera pur » (v. 6). Mais si, par contre, ce nouvel examen

permettait de constater que « la dartre s'est beaucoup étendue dans la peau », « alors le sacrificateur le déclarera impur : c'est une lèpre » (v. 7 et 8).

Faisons ici une remarque importante : dans chaque cas où la plaie présente des caractères tels qu'il faut attendre une fois ou même deux fois « sept jours », il n'est question, lors de l'examen qui permettra de prononcer, que d'un seul indice sur lequel se base le sacrificateur pour déclarer qu'il s'agit d'une « plaie de lèpre » : la plaie « s'est étendue » ou encore, « s'est beaucoup étendue ». Citons les passages à l'appui : v. 7 et 8, 22, 27, 35 et 36, 51 (au chap. 14, voir les versets 39 à 41 et 44, 45).

Dans les versets 9 à 11, il s'agit, comme au verset 3, d'un cas ne laissant aucun doute au sacrificateur chargé de l'examiner. « Il y a une tumeur blanche dans la peau », signe d'un mauvais état manifesté en ce que la tumeur « a fait devenir blanc le poil » : il est visible que la tumeur est active, que le mal opère. Enfin, « il y a une trace de chair vive dans la tumeur » : la chair est en pleine activité et Galates 5:19 à 21 nous dit ce que sont « les œuvres de la chair ». Lorsque le sacrificateur a fait ces trois constatations, il n'a pas besoin de « faire enfermer pendant sept jours » celui qu'il a examiné : « c'est une lèpre invétérée dans la peau de sa chair », « alors le sacrificateur le déclarera impur ; il ne le fera pas enfermer, car il est impur ». Le principe qui conduit à attendre patiemment une fois et même deux fois sept jours si c'est nécessaire, n'implique pas que l'on doive tolérer le mal quand il a été clairement mis en évidence.

Le lépreux ne peut être déclaré pur que lorsque « la lèpre couvre toute la peau » (v. 12 et 13). Il n'y a là aucun paradoxe. C'est seulement quand un pécheur a pris sa vraie place devant Dieu, reconnaissant son état et le confessant avec humiliation, qu'il peut être déclaré pur ; tant qu'il estime voir en lui une place non couverte par la lèpre, il n'en a pas fini avec lui-même. Naaman en est un exemple ; lorsqu'il disait : « il promènera sa main sur la place malade et délivrera le lépreux », il n'avait pas encore compris que c'est le corps tout entier qui est malade ! (2 Rois 5:11).

« Et le jour où l'on verra en lui de la chair vive, il sera impur » (v. 14 et 15). Chaque fois que la chair est en action il y a impureté, car elle ne peut faire autre chose que pécher ; « mais si la chair vive change et devient blanche... » (v. 16 et 17) : il ne s'agit en aucune façon d'une amélioration de la vieille nature, chose impossible ; c'est la preuve que la chair ne se manifeste plus, bien qu'elle soit toujours là, Romains 6:11 étant réalisé.

Dans les versets 18 à 28, nous avons deux cas différents d'éruption de lèpre, le premier se référant à une cause intérieure, le second à une cause extérieure. En fait, toutes les plaies de lèpre, quelles qu'elles soient, ne peuvent avoir que l'une ou l'autre de ces deux causes.

a) versets 18 à 23. Il y a eu, dans la peau, « un ulcère » maintenant guéri, mais « à l'endroit de l'ulcère » apparaît « une tumeur blanche, ou une tache blanche roussâtre ». Notre cœur naturel peut se manifester de bien des manières qui montrent que nous n'avons pas su mettre en pratique Romains 6:11 : « Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus ». Une manifestation semblable, si passagère qu'elle soit, peut être l'occasion d'une véritable souillure, d'une lèpre. Un exemple : nous éprouvons à l'égard d'un de nos frères un mauvais sentiment, traduit par un acte que Dieu ne pourrait approuver ; bien que cela soit tout à fait occasionnel, ce peut être, si la chose n'a pas été jugée à fond, le point de départ d'une véritable haine (comparer la progression dans les passages suivants : 1 Jean 3:17, 2:9 à 11 et 3:15), alors que pourtant nous croyions avoir tout oublié. Dieu permettra sans doute que l'état de notre cœur soit manifesté afin que le mal puisse être jugé jusqu'à la racine ; nous pensions que l'ulcère était complètement guéri, mais cependant il demeurerait « à l'endroit de l'ulcère, une tumeur blanche, ou une tache blanche roussâtre ». — L'intervention du sacrificateur est alors nécessaire et les différents cas dont il a été question dans les versets 3 à 8 nous sont présentés dans les versets 20 à 23.

b) versets 24 à 28. Ici, ce n'est pas un ulcère guéri, c'est « une brûlure de feu », dont la marque est « une tache d'un blanc roussâtre ou blanche ». Tandis que l'ulcère est un mal d'origine intérieure, la brûlure a une cause extérieure. Alors que les versets 18 à 23 nous donnent un enseignement

s'appliquant à des sentiments de nos cœurs naturels, susceptibles de provoquer l'éruption d'une plaie de lèpre, le verset 24 nous présente cette même plaie de lèpre comme pouvant survenir à la suite de circonstances par lesquelles nous sommes passés et qui ont donné occasion à la chair de se manifester. « Tout arrive également à tous : un même événement au juste et au méchant... » (Eccl. 9:2) ; des circonstances peuvent survenir dans la vie d'un croyant, semblables à celles qui affectent les incroyants, mais que Dieu permet pour éprouver l'état de nos cœurs. C'est la « brûlure de feu ». Ces circonstances, permises ou même ordonnées par Dieu pour nous mettre à l'épreuve, produiront des résultats complètement opposés suivant qu'elles feront agir en nous le nouvel homme ou, au contraire, la chair. Proverbes 30:33 nous parle de ces différents résultats : « Car la pression du lait produit le beurre, et la pression du nez fait sortir le sang, et la pression de la colère excite la querelle ». — Là encore, nous avons les divers cas dont il a déjà été parlé dans les versets 3 à 8.

Faisant suite aux deux sujets développés dans les versets 1 à 17 (les caractères de la lèpre) et 18 à 28 (les causes possibles d'éruption d'une plaie de lèpre), un troisième est présenté dans les versets 29 à 37 : les endroits où la lèpre peut se manifester, « à la tête ou à la barbe ».

La tête est le siège des pensées, la barbe nous parle plutôt de force et de gloire (cf. Ps. 133:2 : « C'est comme l'huile précieuse, répandue sur la tête, qui descendait sur la barbe, la barbe d'Aaron, qui descendait sur le bord de ses vêtements »). Là où précisément devait être vue la dignité du sacrificateur, le mal était en activité ! Comment exercer des fonctions sacerdotales avec « une plaie à la tête ou à la barbe » ? Le cas visé dans le paragraphe qui nous occupe du chapitre 13 du Lévitique est celui d'« un homme ou une femme », par conséquent il est aussi général que possible.

« Et si un homme ou une femme a une plaie à la tête ou à la barbe, le sacrificateur verra la plaie » (v. 29, 30). Deux signes peuvent être décelés : la plaie « paraît plus enfoncée que la peau », ce qui est toujours, dans ce chapitre, l'indice d'un mal intérieur et profond ; ensuite, elle a « en elle du poil jaunâtre et fin ». Dans les cas précédents, nous l'avons vu, l'action du mal était discernée notamment en ce que le poil devenait blanc : ce qui eût dû manifester la puissance de la vie dépérisait. Ici, c'est « du poil jaunâtre » qui apparaît : ce qui porte la marque de la corruption se développe là où l'on devrait voir ce qui dénote la puissance de la vie ; la tête ou la barbe ne sont plus le terrain où croît ce qui est bon, le signe de la force et de la virilité, c'est ce qui est mauvais qui y paraît : « c'est la teigne, c'est une lèpre de la tête ou de la barbe ».

Au verset 31, nous avons un cas différent qui amène le sacrificateur à faire deux constatations : en premier lieu, la plaie de la teigne « ne paraît pas plus enfoncée que la peau », il ne semble donc pas y avoir un mal profond, une action intérieure ; par contre, « elle n'a pas de poil noir » : aucune manifestation du bien ne peut être discernée, rien n'indique la puissance et l'énergie de la vie. En présence de ces deux signes, « le sacrificateur fera enfermer pendant sept jours celui qui a la plaie de la teigne ». Après quoi, il procède à un nouvel examen :

a) « La teigne ne s'est pas étendue. » C'est une observation essentielle car, nous l'avons remarqué, une plaie qui s'étend est toujours une plaie de lèpre.

b) « Elle n'a pas de poil jaunâtre ». Précédemment (v. 31), il n'y avait pas de poil noir, c'est-à-dire que le sacrificateur constatait l'absence de manifestations du bien. Or, si un croyant est en mauvais état, l'absence des fruits de la vie divine est généralement suivie, à brève échéance, de la manifestation du mal. Ici, le sacrificateur constate qu'il n'en est rien : il n'y avait pas de bien, « pas de poil noir », il n'y a cependant pas de mal, « pas de poil jaunâtre ».

c) « La teigne ne paraît pas plus enfoncée que la peau », confirmation de la constatation déjà faite au cours du premier examen (comp. v. 31 et 32).

Un état semblable, caractérisé tout à la fois par l'absence de bien et de mal, n'est pas un état normal ; on ne peut pas dire qu'il soit bon, on ne peut pas dire non plus qu'il soit mauvais. Nous comprenons donc ce qui est prescrit au verset 33 : « le sacrificateur fera enfermer pendant sept autres jours celui qui a la teigne ». Puis, le septième jour, « le sacrificateur verra la teigne » ; ce

troisième examen permet de discerner la persistance des signes favorables : et voici, la teigne ne s'est pas étendue dans la peau, et elle ne paraît pas plus enfoncée que la peau », cela suffit alors pour que le sacrificateur déclare pur celui dont il s'est ainsi occupé. Par contre si, le troisième examen ayant conduit le sacrificateur à le déclarer pur, « la teigne s'est beaucoup étendue dans la peau, après sa purification », « le sacrificateur ne cherchera pas de poil jaunâtre », l'état est mauvais : « il est impur » ; la plaie est maintenant manifestée comme une plaie de lèpre, car « la teigne s'est étendue dans la peau » (v. 36). Lorsqu'une plaie s'étend, il n'est pas nécessaire de chercher d'autres indices, à coup sûr c'est une plaie de lèpre. Après la déclaration du sacrificateur faite au verset 34, deux cas peuvent se produire : celui que nous venons de considérer dans les versets 35 et 36, l'extension de la teigne et celui dont il est question au verset 37. Ici, « la teigne est demeurée au même état, à ses yeux », ce qui est déjà un signe favorable, mais il y a davantage encore : du poil noir a poussé. Il y a maintenant une énergie manifeste qui a produit du bien ; aussi, plus de doute possible, « la teigne est guérie : il est pur, et le sacrificateur le déclarera pur ».

Ce paragraphe tout particulièrement nous montre avec quelle patience le sacrificateur devait examiner celui qui était atteint d'une plaie, quels soins il devait apporter à cet examen, combien il avait à se conformer aux prescriptions données par l'Éternel à Moïse et Aaron en vue du maintien de la sainteté dans le camp d'Israël. Puisse-nous saisir la portée de ces enseignements pour ce qui concerne aujourd'hui les actions que nous pouvons avoir à exercer dans l'assemblée !

Que nous ayons à remplir le service si important du sacrificateur, afin que le mal soit jugé, ne doit pas nous conduire à voir du mal partout autour de nous ! N'oublions jamais l'infirmité qui nous caractérise les uns et les autres : il peut y avoir « une simple tache qui a fait éruption dans la peau » ; bien que ce soit une tache « blanche, terne », celui en qui elle se trouve est pur. Un homme a perdu les cheveux de sa tête, les poils de sa barbe, cependant il est pur (v. 38 à 41). Ce sont là des cas dans lesquels il est possible de dire immédiatement : « il est pur », tandis que, dans la première partie de ce chapitre, le sacrificateur ne se prononce tout de suite que lorsqu'il s'agit d'une plaie de lèpre nettement caractérisée et ne déclare pur celui qui lui a été amené qu'après un ou plusieurs examens, consécutifs à des périodes d'attente de « sept jours ». — Mais ces enseignements, s'ils étaient mal compris, pourraient fortifier une autre tendance de nos cœurs, très susceptible de nous faire tomber dans le travers opposé : nous serions portés à nous excuser facilement en mettant en avant l'infirmité qui nous caractérise. Le fait que nous avons des infirmités, qui ne sont pas une plaie de lèpre, ne doit cependant pas nous faire passer à la légère sur nos faiblesses : elles peuvent être à l'origine d'une lèpre et c'est pourquoi nous avons besoin de veiller sans cesse.

Les versets 42 à 44 nous mettent en garde à ce sujet.

La condition du lépreux, sa place, son occupation nous sont indiquées dans les versets 45 et 46 : il n'avait pas de place dans le camp d'Israël où l'Éternel habitait ; il devait demeurer seul, hors du camp et, souillé, proclamait sa misère : Impur ! Impur ! portant tous les signes du deuil et de l'humiliation : vêtements déchirés, tête découverte et barbe couverte -- contraste avec la tenue et la position des sacrificateurs dans le sanctuaire, en la présence du Dieu saint (cf. Nomb. 5:1 à 4 et Lévit. 21:1 à 12).

La lèpre dans nos habitudes de vie. Lévit. 13:47-59

Il s'agit ici du mal dans nos circonstances, dans nos habitudes de vie. Nous avons à prendre garde à ce sujet tout autant que pour ce qui est du mal en nous.

Une plaie de lèpre apparaît en un vêtement, «elle sera montrée au sacrificateur » qui exerce les mêmes investigations que celles dont il est question dans la première partie de ce chapitre :

«Et le sacrificateur verra la plaie, et il fera enfermer pendant sept jours l'objet où est la plaie ; et le septième jour, il verra la plaie ». Nous retrouvons ici le même principe, une plaie qui s'étend est certainement une plaie de lèpre : « si la plaie s'est étendue dans le vêtement... la plaie est une lèpre rongearite : la chose est impure ».

« Alors on brûlera le vêtement... car c'est une lèpre rongearite ; la chose sera brûlée au feu » : en d'autres termes, il faut se séparer, sans faiblesse et sans retour, de tout ce qui peut nous priver de la jouissance de la présence de Dieu dans le lieu où Il habite. Une profession peut-être, certaines habitudes de notre vie, ou bien des relations, ou encore diverses circonstances dans lesquelles nous sommes placés peuvent être de telle nature qu'il convienne de les abandonner résolument, de brûler le vêtement au feu.

Un autre cas pouvait se produire : « la plaie ne s'est pas étendue dans le vêtement ». « Alors le sacrificateur commandera qu'on lave l'objet où est la plaie, et le fera enfermer pendant sept autres jours » ; ce « lavage », c'est l'application de la Parole : il convient de rappeler ses enseignements et de la laisser agir pendant « sept jours ». Peut-être aura-t-elle une action sanctifiante qui nous permettra d'exercer encore une profession, de conserver des habitudes de vie, de maintenir des relations, de continuer à évoluer au travers de circonstances en observant quand même la position de séparation que la Parole définit. Lorsqu'il en est ainsi, « le sacrificateur regarde, et voici, la plaie s'efface après avoir été lavée, alors on l'arrachera du vêtement... » : ce qui était mauvais a été abandonné, sans qu'il ait été nécessaire de laisser profession, habitudes, relations ou circonstances. Tandis que si, malgré la présentation de la Parole, « la plaie n'a pas changé d'aspect », bien qu'elle ne se soit « pas étendue », « la chose est impure, tu la brûleras au feu » : il y a quelque chose de foncièrement mauvais dans la profession, les habitudes, les relations, les circonstances, il faut y renoncer complètement (v. 47 à 56).

Bien que la plaie se soit effacée après avoir été lavée (v. 56), il peut se faire cependant qu'elle réapparaisse dans le vêtement (v. 57). Une vigilance constante est donc nécessaire ; il ne suffit pas d'avoir considéré une fois les enseignements de la Parole, de l'avoir laissée agir, de s'être séparé de ce qu'elle condamne dans notre manière de vivre, il faut veiller afin que le mal ne se manifeste pas à nouveau.

Les enseignements contenus dans ce chapitre nous montrent aussi que ce n'est jamais le lépreux, ou présumé tel, qui doit examiner la plaie. Le sacrificateur seul était qualifié pour le faire et il convenait d'être soumis à son jugement, le recevant de la part de l'Éternel. Peut-être des croyants dans lesquels, ou dans les habitudes desquels, se trouve une plaie, ou « comme une plaie », s'estiment-ils mieux qualifiés que quiconque pour juger de ce qui en est. Dans des cas de ce genre, l'on est peu désireux de se soumettre à l'examen du sacrificateur et si même on l'accepte, n'a-t-on pas ensuite des critiques à formuler : précipitation ou manque de patience, investigation pas assez étendue, temps d'attente trop long, appréciation inexacte, etc..., critiques qui conduisent en fait à contester le jugement de celui qui est qualifié pour prononcer ! Si nous avons en nous, ou dans nos circonstances, une plaie ou « comme une plaie », nous ne sommes pas — nous l'oublions — dans l'état spirituel et moral qui convient pour en juger ; soyons heureux d'avoir les ressources que Dieu nous donne dans la sacrificature et, par son moyen, la connaissance de la pensée divine, l'appréciation du sanctuaire.

Le lépreux avait son habitation en dehors du camp d'Israël ; il était impur (v. 45, 46) ; il ne pouvait être déclaré pur que lorsque la lèpre couvrait toute sa peau, « de la tête aux pieds », image d'une pleine et entière confession du péché (v. 12, 13). Cette confession plaçait le lépreux dans un état de pureté devant Dieu (cf. 14:8), mais deux choses étaient pourtant nécessaires avant qu'il lui fût possible d'habiter à nouveau dans le camp et dans sa tente, c'est-à-dire avant qu'il retrouvât la communion avec Dieu et avec les siens. Ces deux choses nous sont présentées dans la première partie du chapitre 14, elles sont fondées sur le sacrifice de Christ. En dehors de cette base, le sang de Christ, il ne peut y avoir aucune purification de ses péchés pour une âme inconvertie, aucune restauration pour un croyant qui a péché.

« Dieu est lumière et il n'y a en lui aucunes ténèbres... Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché... Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité... Je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas ; et si

quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste ; et lui est la propitiation pour nos péchés... » (1 Jean 1:5, 7, 9 ; 2:1, 2).

Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as. Apoc. 3:11

ME 1959 p. 3

Centième anniversaire

En présentant à nos lecteurs le premier numéro de la centième année du *Messenger Évangélique*, nous rappelons que, lorsque cette œuvre a été entreprise, son but a été défini en ces termes : nous désirons présenter aux brebis du troupeau de Christ une nourriture spirituelle qui, bénie de Dieu, puisse contribuer à leur instruction dans la vérité, à leur édification, à leur consolation ». Pendant tant d'années, le *Messenger Évangélique*, « exposant justement la parole de la vérité », a enseigné avec exactitude les vérités du commencement, dont plusieurs venaient alors d'être remises en lumière. Les générations qui ont été avant nous et ont bénéficié en leur temps de ce solide enseignement ont été fermement établies dans la vérité, dont le prix était connu, beaucoup ayant dû combattre pour « l'acheter ». Par la grâce de Dieu, ce ministère écrit nous a été conservé ; si nous savions mieux puiser dans de telles richesses, nous serions sans aucun doute plus solidement fondés dans la saine doctrine et mieux à même de discerner les pièges de l'adversaire. L'ennemi déploie d'autant plus d'efforts qu'il nous voit souvent, hélas ! hésitants et chancelants.

Origine de l'autorité morale

C'est avec reconnaissance envers Dieu que nous évoquons le souvenir de nos devanciers, rendant grâces pour le précieux héritage que le Seigneur nous a conservé d'eux. Mais ce n'est pas parce que des frères hautement appréciés et respectables nous ont transmis un enseignement, que nous avons à le considérer comme étant celui qu'il faut maintenir aujourd'hui, tenant ferme ce qu'eux ont eu à conquérir, car ce serait là, proprement, recueillir et observer une tradition ; c'est parce que ces conducteurs se sont attachés à la seule vérité scripturaire. Leur autorité découle du fait que le Saint Esprit leur a donné de transmettre avec fidélité « ce qui est dès le commencement », non pas leur commencement mais celui du christianisme ; ils ont été, en vérité, « des hommes fidèles capables d'instruire aussi les autres » (2 Tim. 2:2). C'est pour cela que nous sommes responsables de les écouter, de les suivre : en le faisant, nous écoutons l'enseignement de l'Écriture, nous suivons le Seigneur. Maintenir ce que nous avons reçu d'eux, c'est maintenir non leur propre doctrine mais la doctrine de Christ, non leur vérité mais la vérité de tous les temps. Et nous bénissons d'autant plus Dieu de les avoir suscités et de nous avoir conservé leur si riche ministère écrit !

Au siècle dernier, nos devanciers ont dû lutter et vaincre pour « sortir vers Christ hors du camp » et connaître l'inestimable privilège des « deux ou trois » réunis « au nom du Seigneur », dans la séparation que requiert l'Écriture. La plupart d'entre nous avons été placés là sans lutte aucune, mais ce n'est pas pour autant que tout combat nous est épargné ; celui que nous avons à livrer aujourd'hui n'est pas le même que celui qu'ont connu les générations du Réveil et de la période qui a immédiatement suivi, il est cependant tout aussi difficile car l'ennemi est toujours le même et il est plus actif que jamais. Il s'agit de tenir ferme ce que nous avons. Et nous risquons de faillir dans la pratique, tout en affirmant notre désir sincère de ne céder en rien.

Au début de cette nouvelle année, peut-être le dernier an de grâce, alors que tant de dangers menacent le témoignage et les plus sérieux sont parfois les moins apparents — demandons à notre Dieu qu'Il veuille nous accorder l'énergie nécessaire pour nous réveiller du sommeil spirituel qui nous

gagne et à la faveur duquel l'ennemi opère pour essayer de nous ravir le « dépôt » que nous sommes responsables de « garder » !

Un objectif : avoir le caractère philadelphtien

« Tiens ferme ce que tu as... » (Apoc. 3:11), telle est l'exhortation adressée à Philadelphie, *la seule* qui lui soit présentée, et cela suffirait à en souligner l'importance. Elle est effectivement capitale ; la méconnaissance conduirait à la perte du témoignage confié et de la récompense promise au fidèle.

Que nous ayons à nous arrêter de manière particulière sur une telle exhortation, la considérant bien comme s'adressant à nous, ne veut pas dire pour autant que nous nous estimions être Philadelphie ! Si nous en avons la prétention, nous ne serions que Laodicée. Mais quoi qu'il en soit de notre état, nous demeurons responsables de manifester les caractères philadelphtiens et nous devons nous appliquer, avec tout le secours de la grâce de Dieu opérant en nous, à tendre vers ce but. Nous ne prétendons nullement être Philadelphie, nous devons l'être, gardant la Parole, ne reniant pas le nom du Saint et du Véritable, maintenus dans le sentiment profond d'une faiblesse reconnue et confessée. Dieu veuille nous accorder de sentir toujours plus la responsabilité d'avoir et de garder un esprit philadelphtien, laissant au Seigneur le soin de reconnaître ses témoins et son témoignage. Notre privilège est de nous joindre à ceux qu'Il nous fait reconnaître, « ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » (2 Tim. 2:22), et de rendre témoignage avec eux. De cette position de témoignage découle une responsabilité à laquelle nous avons besoin d'être rendus attentifs.

Tenir ferme à cause des dangers, — même sans avoir commis de faute

Dans la lettre adressée à Philadelphie, comme dans toutes celles qui sont écrites aux autres assemblées dont il est question dans les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse, une promesse est faite au vainqueur ; bien qu'aucun reproche ne soit présenté à cette assemblée, il y a cependant un combat à livrer, une victoire à remporter. Ces deux chapitres nous le montrent, il y a eu et il y aura des combats à livrer durant tout le temps de l'histoire de l'Église responsable dans ce monde ; ils nous enseignent aussi que même si l'état du témoignage ou celui d'une assemblée sont satisfaisants (Smyrne, Philadelphie), il y a pourtant toujours à lutter et à vaincre. Le combat n'est pas aujourd'hui pour la recherche de la vérité mais pour son maintien ; il faut « tenir ferme », c'est ce que le Seigneur nous demande, ce à quoi Il attache un prix particulier.

Une exhortation est toujours donnée en raison d'un danger couru. Si, par exemple, nous sommes invités à veiller c'est parce que nous risquons de nous laisser gagner par le sommeil spirituel ; si nous sommes pressés de « chercher les choses qui sont en haut », c'est parce que nos cœurs sont naturellement occupés de celles qui sont en bas.

Si nous sommes exhortés à « tenir ferme », c'est bien parce que le danger existe que nous ne le fassions pas. L'ennemi déploie tous ses efforts, dans ces derniers temps de l'histoire du témoignage sur la terre, pour amener ceux qui ont le privilège, mais aussi la responsabilité d'en assurer le maintien, à oublier *la seule* exhortation adressée au témoignage philadelphtien.

Plusieurs types de combat

Pour « tenir ferme », il faut lutter, combattre. Cela, qu'il s'agisse du combat de la foi et pour la foi, du combat dans la lice ou du combat d'Éphésiens 6. Le croyant est appelé à livrer le combat « contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes ». Tel est le véritable combat chrétien ; la

victoire remportée permet au croyant de jouir de la part qui est la sienne, de sa position «dans les lieux célestes dans le christ Jésus». Seuls peuvent vaincre ceux qui suivent l'exhortation de l'apôtre : « Au reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force ; revêtez-vous de l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez tenir ferme contre les artifices du diable... C'est pourquoi prenez l'armure complète de Dieu, afin que, au mauvais jour, vous puissiez résister, et, après avoir tout surmonté, tenir ferme. Tenez donc ferme...» (Éph. 6:10 à 18). — Cet enseignement correspond à celui que nous donne, dans l'Ancien Testament, le livre de Josué, le combat dont il y est question étant le type de celui d'Éphésiens 6 : « Fortifie-toi et sois ferme... Seulement fortifie-toi et sois très-ferme...» (Josué 1:6 à 9).

Combat pour la foi, Jude 3

Dans les derniers jours de la chrétienté, dont nous occupe spécialement l'Épître de Jude, il y a de saints combats à livrer « pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints », des combats que l'on est parfois dans la nécessité de soutenir alors que l'on préférerait avoir à s'occuper « de notre commun salut » (Jude 3). L'ennemi voudrait nous en empêcher et il a bien des moyens à sa disposition pour atteindre ce but. Il fera valoir, par exemple, l'importance de ce « commun salut » pour nous inciter à ne nous occuper que de cela, quand pourtant il faudrait combattre. Ou encore, il présentera les combats à livrer comme querelles qu'il faut fuir. Mettant en avant le désir de paix qui est dans le cœur renouvelé, il essaiera alors de nous égarer en nous laissant croire que la paix ne peut être obtenue qu'au prix d'un abandon plus ou moins marqué de la vérité. De la même manière, il nous assure que pour nous aimer les uns les autres, ainsi que nous y sommes exhortés, il faut avoir un esprit suffisamment large et il voudrait nous persuader que maintenir la vérité conduit inéluctablement à manquer d'amour. Or, la paix et l'amour sont, l'un aussi bien que l'autre, inséparables de la vérité.

Tromperies de l'ennemi

Dans son inlassable activité pour affaiblir le témoignage, l'adversaire, menteur et trompeur, se présente comme celui qui voudrait sa prospérité, c'est pourquoi il trouve parfois des instruments involontaires jusque parmi ceux qui en font partie. Que de choses, considérées comme étant pour le bien du témoignage, qui mériteraient d'être examinées de très près et qu'un peu de discernement spirituel nous conduirait, dans bien des cas, à rejeter résolument ! Les buts proposés par l'ennemi sont parfois très louables ; ce qu'il désire, au fond, c'est pouvoir occuper les saints à cela afin de les distraire de responsabilités majeures qui leur incombent pour le maintien du témoignage. Son activité, lorsqu'elle s'exerce de cette manière, est beaucoup plus dangereuse que celle qu'il déploie pour nous offrir tout ce que peut convoiter le cœur naturel : dans ce dernier cas, nous avons plus ou moins conscience de faire le mal, tandis que dans le premier, nous pouvons croire agir avec fidélité.

Alors qu'il faudrait combattre, « tenir ferme », l'adversaire, « se transformant en ange de lumière » (2 Cor. 11:14), essaie de nous en dissuader et vient prêcher la paix, cherchant des instruments pour l'aider dans ce travail. Que quelqu'un se laisse séduire par ses ruses et agisse selon ses desseins, il présentera comme sans importance d'inacceptables concessions ou encore, proposera des abandons semblant n'avoir que peu de portée tandis que la gravité de leurs conséquences ne sera manifestée que plus tard. Sans doute un croyant agissant ainsi sera-t-il considéré par certains comme un homme de paix. C'est un beau titre que celui d'homme de paix, et Dieu veuille qu'il y en ait beaucoup qui le soient en vérité ! Mais il n'en est effectivement pas un, il n'en a que l'apparence trompeuse, celui qui, dépourvu de l'énergie nécessaire pour combattre, est prêt à des concessions qu'il ne faudrait jamais faire et s'engage — y engageant aussi les autres — sur la pente glissante des abandons, au lieu de « tenir ferme ». Peut-être l'honorera-t-on de ce titre d'homme de paix, peut-être même s'en glorifiera-t-il, mais en fait un tel croyant travaille de ses propres mains à l'affaiblissement du

témoignage, sinon à sa ruine, alors qu'il est convaincu d'œuvrer pour sa prospérité. Trompé par l'ennemi, il se trompe lui-même et trompe les autres.

Pas de double langage

Il n'est pas de service fidèle sans fermeté. Est-il un véritable esclave de Christ, celui qui cherche à plaire aux hommes ? Attitude coupable que celle qui conduit à parler d'une certaine manière à l'un et de manière différente à l'autre parce qu'on veut être agréable à l'un et à l'autre, ne contrarier personne. C'est en vue de la paix et du bon accord entre frères, dira-t-on pour s'excuser. Quelle erreur ! Il y a là, en fait, un manque de droiture et de fermeté, plus ou moins conscient peut-être, dont les funestes effets seront manifestés tôt ou tard. Essayer de complaire aux hommes, dans l'administration de l'assemblée aussi bien que dans l'enseignement, au lieu de maintenir fermement la vérité de Dieu, n'est pas le propre d'un serviteur fidèle. Jamais l'apôtre ne s'est comporté d'une telle manière : « Car maintenant, est-ce que je m'applique à satisfaire des hommes, ou Dieu ? Ou est-ce que je cherche à complaire à des hommes ? Si je complaisais encore à des hommes, je ne serais pas esclave de Christ » (Gal. 1:10 - voir aussi 1 Thess. 2:3 à 6).

On combat pour ce qui a du prix

Dans la généralité des cas, pour jouir d'une vraie paix il faut d'abord avoir combattu et triomphé. Livrer le combat pour la vérité de Dieu implique, en premier lieu, que la vérité a été saisie, comprise et que l'on en connaît la valeur ; c'est le « demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu » de 2 Timothée 3:14. Car, en effet, on ne combat pas pour ce à quoi on n'attache que peu de prix. Quiconque a « acheté la vérité » sera prêt à combattre pour elle, tandis que ne le fera pas celui qui est disposé à la « vendre » (Prov. 23, 23). Ajoutons que la position prise ne doit jamais être au delà de la vérité saisie, mais toujours y correspondre ; s'il veut être droit devant Dieu, il doit abandonner la position où il se trouve, celui qui se rend compte un jour qu'elle dépasse ce qu'il a compris de la vérité.

Nécessité d'une bonne conscience. Préparation morale

En second lieu, il est indispensable que le croyant soit dans un bon état moral : pour « combattre le bon combat », Timothée était exhorté par l'apôtre à « garder la foi et une bonne conscience », les deux devant toujours aller de pair ; d'autre part, l'un des caractères du serviteur dans la maison de Dieu est celui-ci : « gardant le mystère de la foi dans une conscience pure » (1 Tim. 1:18, 19 ; 3:9). La vérité reçue doit être mise en pratique ; elle ne saurait demeurer à l'état de simple connaissance mais doit opérer dans le cœur et la conscience. Il faut que chacune des pièces de l'armure soit revêtue, alors seulement le combattant pourra résister à l'adversaire et « après avoir tout surmonté, tenir ferme ». Le prix de la vérité doit être connu par la manifestation des résultats qu'elle produit dans la vie pratique.

Il y a toute une formation nécessaire, une préparation morale, comparable à celle des athlètes combattant dans l'arène (1 Cor. 9:25 - voir aussi 2 Tim. 2:3 à 5). Un athlète a soin de son corps, se soumet à un régime, vit sobrement, s'impose des privations ; une troupe subit également une préparation au combat, et l'une de ses principales forces réside dans l'observation d'une discipline, dans la soumission à l'autorité d'un chef. Ce ne sont que des exemples, que la Parole nous autorise à prendre et qui illustrent la préparation morale qui doit être celle des croyants en vue des combats qu'ils auront tôt ou tard à livrer. Attendre le jour de la bataille pour se préparer, ou encore s'y rendre sans préparation aucune, c'est aller au devant d'une défaite certaine.

Dans les jours actuels, l'exhortation d'Apocalypse 3:11 s'impose à chacun de ceux qui connaissent la valeur et la saveur des privilèges philadelpiens, la promesse du verset 12 étant la part précieuse

de « celui qui vaincra ». Le temps est court. « Je viens bientôt » nous assure Celui qui tient les sept étoiles dans sa droite et marche au milieu des sept lampes d'or. Serons-nous manifestés fidèles à sa venue ? Aurons-nous tenu ferme ?

Un héritage précieux

« Tiens ferme ce que tu as... ». Dieu nous garde de nous glorifier de ce que « nous avons », « car qui est-ce qui met de la différence entre toi et un autre ? Et qu'as-tu, que tu n'aies reçu ? Et si aussi tu l'as reçu, pourquoi te glorifies-tu, comme si tu ne l'avais pas reçu ? » (1 Cor. 4:7). Mais l'ayant reçu, nous en sommes responsables. Nos devanciers ont combattu pour recouvrer des vérités précieuses, laissées dans l'ombre pendant des siècles, celles concernant l'Église corps de Christ, le rassemblement des saints autour du Seigneur sur le terrain de l'unité du corps, à sa table, dans la séparation qu'enseigne et requiert 2 Timothée 2:19 à 26, la libre action de l'Esprit de Dieu dans l'assemblée, l'adoration « en esprit et en vérité », le retour du Seigneur pour enlever son Église et tous les saints ayant part à la première résurrection. Ces vérités, d'autres encore qui s'y rattachent, ont-elles été saisies par chacun de ceux qui ont pris place dans le témoignage ? Ont-elles assez de prix pour nos cœurs ?

Danger d'une connaissance superficielle de la vérité

L'ennemi travaille avec persévérance pour battre en brèche des vérités de pareille valeur et il sait le faire avec ruse, mettant presque toujours en avant un but que l'on peut certes désirer mais qu'il voudrait nous faire atteindre en abandonnant, sinon en bloc tout au moins insensiblement, ce qui constitue l'essentiel du témoignage que nous sommes responsables de maintenir. En nombre de cas, il y réussit d'autant mieux qu'il n'y a chez ceux auxquels il s'adresse qu'une connaissance superficielle de la vérité, des doutes peut-être sur certains points, ce qui conduit généralement à accepter, à la première occasion, des enseignements venant d'autres sources tandis que l'on abandonne le « sain enseignement ». Sommes-nous dans l'état moral et spirituel qui nous permettra de « garder la foi », de « garder le bon dépôt par l'Esprit Saint qui habite en nous », de « combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints », en un mot, de « tenir ferme » ? (1 Tim. 1:18, 19 ; 2 Tim. 1:14 ; Jude 3 ; Apoc. 3:11).

Danger d'un abandon graduel

Craignons que nos mains languissantes ne soient prêtes, par manque d'énergie spirituelle et de fermeté, à abandonner, le laissant s'effriter, le « dépôt » que nous avons reçu et dont nous sommes responsables. Un relâchement nous amenant à des associations plus ou moins étroites avec des « vases » dont la Parole nous enjoint de nous séparer — ces associations peuvent revêtir des formes multiples et c'est un des plus graves dangers qui nous menacent aujourd'hui — nous conduirait graduellement à l'abandon du terrain sur lequel la grâce de Dieu nous a placés pour y manifester le caractère de « l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité » (1 Tim. 3:15). Et si l'ennemi vient nous dire que ce relâchement n'en est pas un, qu'en tout cas il est nécessaire pour que les âmes soient attirées, n'ayons aucune hésitation pour reconnaître la voix de celui que le Seigneur appelle « le père du mensonge » (Jean 8:44). Ce n'est pas avec des principes relâchés, en manifestant une faiblesse coupable, que nous pourrions accomplir le travail de Dieu. Tout au contraire, Dieu encourage et récompense toujours la fermeté, il y en a eu des exemples dans tous les temps, il y en a encore aujourd'hui. Qu'il nous donne, dans ces jours si difficiles à tant d'égards, assez de force morale et d'énergie spirituelle pour que nous puissions demeurer « fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur » (1. Cor. 15:58 - voir aussi 16:13, 14).

Sommaire de toutes les exhortations à tenir ferme

En terminant, nous désirons rappeler ce qu'écrivait, il y a déjà une trentaine d'années, l'un de nos devanciers : « Combien nous eussions préféré nous entretenir avec nos chers lecteurs de « notre commun salut » ; mais nous sommes convaincus que l'avertissement de l'apôtre Jude est d'une pressante actualité : « Je me suis trouvé dans la nécessité de vous écrire afin de vous exhorter à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints » (Jude 3). Le relâchement général, l'affaiblissement spirituel et la conformité au monde qui nous envahissent de plus en plus, ont ouvert la porte aux attaques réitérées de l'adversaire contre le témoignage que le Seigneur nous appelle à rendre aux vérités de l'Assemblée dans ces derniers jours... Frères, prenons garde. Que nos reins soient ceints et nos lampes allumées, et soyons nous-mêmes « semblables à des hommes qui attendent leur Maître » (Luc 12:35, 36). Revêtons-nous de l'armure complète de Dieu, afin que nous puissions « tenir ferme contre les artifices du diable » (Éph. 6:11). À la veille même du moment où nous verrons face à face notre adorable Seigneur et Sauveur, puissions-nous entendre sa voix consolante qui nous dit : « Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne » (Apoc. 3:11).

Les quatre exhortations de 2 Timothée 4:5

ME 1959 p. 253

Dernières paroles de l'apôtre Paul. Une course achevée. 2 Tim. 4:6-8

Lorsqu'il écrivait sa seconde Épître à Timothée, l'apôtre Paul arrivait au terme de sa course, ayant pleinement conscience de l'avoir « achevée ». Dans le verset qui suit celui cité en tête de ces lignes, il considère le moment présent : « Pour moi », dit-il, « je sers déjà de libation, et le temps de mon départ est arrivé » ; puis, au verset 7, il jette un regard en arrière et peut assurer en vérité, rendant ainsi témoignage à la grâce de Dieu qui l'a soutenu jusqu'au bout : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi ». Celui qui avait vécu comme étant manifesté, constamment, à la pleine lumière du tribunal de Christ — « nous avons été manifestés à Dieu » (2 Cor. 5:11) —, celui qui avait été « imitateur de Christ » pouvait s'arrêter sur le chemin parcouru, avec le sentiment d'avoir rempli le service qui lui avait été confié. Aussi, dans le verset 8, dirige-t-il ses regards vers l'avenir avec une pleine assurance : ce qui lui est réservé, c'est « la couronne de justice ». Le Seigneur, qui la lui donnera, est un « juste juge », Il connaît les pensées et les intentions des cœurs, Il sait quels sont les mobiles qui font agir le serviteur, Il pèse tout ce à quoi le fidèle doit renoncer pour le témoignage, Il mesure tout ce qu'il en coûte au combattant pour lutter et vaincre, Il voit toutes les larmes versées, sympathise à toutes les souffrances endurées et, « dans ce jour-là », Il donnera Lui-même la récompense au serviteur fidèle. À l'apôtre, et aussi « à tous ceux qui aiment son apparition ». Pourrait-on « aimer son apparition » si l'on avait devant soi d'être « couvert de honte, de par lui, à sa venue » (cf. 1 Jean 2:28) ? — Ces versets 6 à 8 — présent, passé, avenir — peuvent être considérés comme les dernières paroles de l'apôtre. Les versets 9 et suivants, de ce chapitre, offrent un caractère particulier, facile à remarquer, bien que tous les détails qui y sont contenus renferment un utile enseignement.

Ressources qui demeurent, le solide fondement de Dieu demeure

Dans ces dernières paroles qu'il lui adresse, l'apôtre semble dire à Timothée : je suis au terme du chemin, voilà ce qu'il a été et voici ce que j'ai maintenant devant moi. Tout à la fois, exemple et encouragement pour celui qui avait désormais à servir et à combattre, alors que déjà les premiers

signes de la ruine de l'Église étaient manifestes. Tout au long de sa lettre, l'apôtre présente à « son enfant bien-aimé » les ressources qui demeurent quel que soit le déclin, et tout particulièrement « la volonté de Dieu » et « la promesse de la vie qui est dans le Christ Jésus » ; « la puissance de Dieu, qui nous a sauvés, et nous a appelés d'un saint appel » ; la Parole, dont il est question dans tous les chapitres, arme dont l'apôtre s'est servi et qu'il place maintenant entre les mains de celui qui est appelé, à son tour, à lutter et à vaincre ; le Saint Esprit, Esprit « de puissance, et d'amour, et de conseil » (cf. Aggée 2:5). Si tout paraît ébranlé, « toutefois le solide fondement de Dieu demeure ». Ce qui est de Dieu ne peut être atteint par la ruine et c'est ce qui est consolant et encourageant pour le fidèle dans les temps les plus sombres. Ces ressources, l'apôtre en avait éprouvé la valeur tout au long de son ministère, il pouvait en garantir l'efficacité pour les avoir expérimentées lui-même. À la présentation de ces ressources, suffisantes jusqu'au bout, l'apôtre ajoute tout un ensemble d'exhortations, de directions, communiquées par inspiration divine et également fruit de sa longue expérience chrétienne et d'une vie de communion avec le Seigneur. Combien Timothée, en lisant cette lettre, a dû rendre grâce à Dieu — ne pouvons-nous pas le penser ? — pour les ressources qui lui étaient rappelées, comme aussi pour les exhortations qui lui étaient adressées ! Il sentait sans aucun doute combien il aurait besoin de s'appuyer sur les premières, de suivre les secondes. Mais cette lettre est également pour nous avec tous les enseignements qu'elle contient, tout ce sur quoi la foi peut s'appuyer dans tous les temps, toutes les directions auxquelles le fidèle doit être rendu attentif s'il veut pouvoir, lui aussi, « achever la course ». Sommes-nous assez reconnaissants pour le contenu de cette épître, si utile et si importante dans les jours auxquels nous sommes parvenus ? Et dans quelle mesure retenons-nous ses précieux enseignements ?

Principales exhortations

Ranimer le don de grâce qu'il avait reçu, prendre part aux souffrances de l'évangile, avoir un modèle des saines paroles, garder le bon dépôt, s'étudier à se présenter comme approuvé à Dieu, exposer justement la parole de la vérité, éviter les discours vains et profanes, fuir les convoitises de la jeunesse, poursuivre la justice, la foi, l'amour, la paix avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur, enseigner avec douceur les opposants, se détourner de ceux dont les caractères sont indiqués au début du chapitre 3, demeurer dans les choses apprises, prêcher la parole, insister en temps et hors de temps, convaincre, reprendre, exhorter avec toute longanimité et doctrine, telles sont les principales exhortations ou injonctions adressées par l'apôtre à Timothée tout au long de l'épître et qui ont toute leur valeur aujourd'hui pour nous qui sommes appelés à vivre le christianisme dans ces « temps fâcheux » des « derniers jours », où nous voyons sous nos yeux les différents traits du tableau déjà brossé à l'avance par l'apôtre dans cette épître.

Le sain enseignement n'est plus supporté. 2 Tim. 4:3-4

Il y aura un temps où ils ne supporteront pas le sain enseignement » (2 Tim. 4:3). Ne sommes-nous pas dans ce temps-là ? Non seulement le « sain enseignement » n'est pas reçu, mais encore il n'est pas « supporté » : on ne veut même pas l'entendre, on veut tout autre chose ! Et c'est ainsi, écrit l'apôtre, qu'ils « s'amasseront » des docteurs « selon leurs propres convoitises » détournant leurs oreilles « de la vérité » pour se tourner « vers les fables » (2 Tim. 3:4). C'est ce qui a caractérisé autrefois le peuple d'Israël : ils cherchaient aussi « des docteurs selon leurs propres convoitises » ceux qui disaient « aux voyants : Ne voyez pas, et à ceux qui ont des visions : N'ayez pas pour nous des visions de droiture ; dites-nous des choses douces, voyez des tromperies ; déviez du chemin, détournez-vous du sentier ; ôtez de devant nous le Saint d'Israël » (Ésaïe 30:10, 11). Telle est en effet la parole qui dépeint si fortement l'état moral du peuple : il ne veut pas avoir devant lui « le Saint d'Israël ». Il veut entendre « des choses douces », ce qui plaît au cœur naturel, mais rien de ce qui présente la sainteté de Dieu, du Dieu qui nous dit : « Soyez saints, car moi je suis saint » (cf. 1 Pierre 1:15, 16). Et environ un siècle après, l'Éternel devra dire de ce peuple : « Une chose étonnante et

horrible est arrivée dans le pays : les prophètes prophétisent avec mensonge, et les sacrificateurs dominant par leur moyen ; et mon peuple l'aime ainsi » (Jérémie 5:30, 31). Et mon peuple l'aime ainsi ! — Il est remarquable de voir un même état moral au sein du peuple terrestre et parmi la chrétienté parvenue à la fin de son histoire sur la terre.

Comme l'ennemi est habile pour susciter tant de faux docteurs, agréables à entendre, appréciés, encensés même, qui parlent sur l'Écriture mais en évitant soigneusement le tranchant de la Parole pour la chair ! Il y en a pour tous les auditoires, pour tous les niveaux intellectuels : l'un fera valoir son intelligence en traitant de sujets élevés, en dissertant de philosophie chrétienne ; un autre laissera parler son imagination et présentera, plus ou moins romancés, les récits des Écritures ou encore, exposera certaines vérités mais à l'exclusion de celles auxquelles elles devraient être rattachées pour que l'ensemble soit vraiment la vérité de Dieu. Il est facile de faire vibrer les sentiments, de créer un enthousiasme généralement contagieux et que l'on prend pour un vivant et puissant christianisme, fausse apparence tellement séduisante aux yeux de plusieurs ! Tout cela répond aux « convoitises » du cœur naturel et c'est ainsi que les oreilles se détournent de la vérité.

Timothée 4:5

Ici se placent les quatre exhortations du verset 5 de 2 Timothée 4, les quatre dernières adressées par l'apôtre à Timothée, ce qui souligne leur importance. Celles que nous trouvons dans les versets 9 et suivants ont un caractère spécial, elles ont trait à la captivité de l'apôtre et à la prochaine venue de Timothée auprès de lui. — Ces quatre exhortations sont précédées du « Mais toi... » que nous trouvons à plusieurs reprises sous la plume de l'apôtre, particulièrement dans cette deuxième Épître. « Mais toi, tu as pleinement compris ma doctrine... » ; « mais toi, demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu... » (2 Tim. 3:10, 14) : en présence de toute la corruption morale et spirituelle qui se développe, en face de tous les hommes méchants et imposteurs, Timothée ne devait être épouvanté en rien ; il avait «pleinement compris» la « doctrine », il était « pleinement convaincu » des choses qu'il avait apprises par le ministère de Paul, c'était « dans ces choses » qu'il devait « demeurer », il ne fallait les abandonner à aucun prix. Là seulement il trouverait ce qui convenait pour résister à toute la puissance du mal. L'exhortation est aussi pour nous maintenant, alors que le sain enseignement n'est pas supporté, tandis que l'on s'accumule des docteurs selon ses propres convoitises, se détournant ainsi de la vérité ; il y a encore un « Mais toi », s'adressant à chaque fidèle comme à Timothée autrefois, et suivi des quatre exhortations sur lesquelles nous désirons nous arrêter.

Sobriété. Clarté d'esprit résultant de l'absence de fausses influences

« Sois sobre en toutes choses » — Sobriété en tout, dans le domaine des choses matérielles comme dans celui des choses spirituelles. Cette sobriété est en contraste avec l'imagination dont font preuve les faux docteurs dans la présentation de l'Écriture, avec les efforts qu'ils déploient pour orner la vérité, n'aboutissant ainsi qu'à la travestir, de telle sorte que ceux qui les écoutent « se tournent vers les fables ». Dans ce verset, la sobriété est surtout, fait observer le traducteur (N.T. Pau-Vevey 1872 — note en bas de page), « cette sobre clarté d'esprit résultant de l'absence de fausses influences par le fait que l'on n'est pas mêlé avec ce qui enivre ». Séparé, dégagé de tout ce qui peut être aliment ou stimulant pour la chair, le croyant aura cette « sobre clarté d'esprit » indispensable pour remplir un service fidèle ; au contraire, soumis à de mauvaises influences, mêlé avec ce qui enivre, il sera incapable d'avoir discernement spirituel et jugement sobre. — Cette première des quatre exhortations de 2 Timothée n'est-elle pas d'une importance tout à fait particulière dans les jours auxquels nous sommes ?

« Nous vivons dans un temps où les prédictions de l'apôtre se réalisent pleinement. Nous sommes donc exposés à en subir l'influence et malheureusement nous ne la subissons que trop. La Parole de Dieu est le remède efficace pour lutter contre ce courant d'indépendance et d'erreur... Nous avons à lutter contre le besoin d'entendre des paroles agréables à l'oreille, car il nous expose à chercher nos jouissances en dehors du terrain de la vérité. Ceux qui font ainsi paraissent n'être pas étroits,

voudraient prouver que l'on peut s'associer à tout ce qui est bon sur quelque terrain que ce soit. Ils prétendront aussi qu'ils vont entendre prêcher l'Évangile, plus clairement, plus à la portée de chacun, que dans le cercle restreint où l'obéissance à la Parole les aurait placés. Un autre moyen dont l'ennemi se sert efficacement pour faire perdre le goût de la Parole de Dieu et la capacité de la comprendre, ce sont les lectures religieuses diverses qui foisonnent de nos jours... Satan sait se déguiser en ange de lumière et ses serviteurs en ministres de justice. Il sait, distribuer l'erreur en dilutions et la présenter sous des formes très attrayantes, à l'insu même des instruments qu'il emploie, et dans lesquels on ne soupçonnerait ni mauvaise intention, ni mauvaise doctrine. Il ne commence jamais par présenter ouvertement sa pensée. Il prépare le terrain en l'arrosant de bonté, d'amour fraternel large, d'une charité qui admire le bien où qu'il se fasse, d'une indulgence qui se contente d'intentions louables là où les procédés ne seraient pas scripturaires... Le maintien de la vérité et de la sainteté est une condition essentielle du témoignage rendu au Seigneur. L'ennemi fait son possible pour nous faire passer légèrement sur des choses aussi importantes. Tous admettent cependant que la vérité doit être maintenue, mais le désir d'union parmi les chrétiens, l'œuvre de l'évangélisation, l'amour entre tous, la font considérer comme chose secondaire... » (M.E. 1923, p. 324 et suivantes.)

Si nous avons repris les expressions de l'un de nos devanciers, c'est parce qu'il nous paraît difficile de mieux dépeindre les principaux caractères du « temps », dans lequel nous vivons. Qu'un croyant se détourne plus ou moins de la vérité — et, à cet égard, les progrès sont très rapides ! se laissant gagner par les influences qui s'exercent de tant de manières dans la chrétienté, par paroles ou par écrits, il sera inévitablement privé de la sobre clarté d'esprit que donne le sain enseignement. Il est très frappant de constater que, dans de tels cas, le jugement spirituel est toujours faussé. Que Dieu nous accorde la grâce de demeurer « sobres en toutes choses ».

Endure les souffrances

« Endure les souffrances ». — Présenter la Parole avec fidélité, rejeter tout ce qui serait susceptible d'altérer le caractère de la vérité, n'ira pas sans susciter de l'opposition de la part de ceux qui préfèrent « s'amasser des docteurs selon leurs propres convoitises ». Il y aura donc des souffrances à endurer, à supporter patiemment. Il faut poursuivre le chemin en dépit de toutes les oppositions, malgré les difficultés rencontrées, confiant dans le Seigneur. Les faux docteurs sont admirés, flattés, encensés, tandis que le serviteur fidèle, « sobre en toutes choses », aura à connaître critiques, moqueries, mépris peut-être, qui seront autant de causes de souffrances pour lui. Il est exhorté à supporter tout cela avec patience. L'apôtre pouvait dire : « C'est pourquoi j'endure tout pour l'amour des élus » (2 Tim. 2:10), faisant sans doute directement allusion aux souffrances qui étaient les siennes en tant que « lié de chaînes comme un malfaiteur », mais ayant aussi devant lui, nous pouvons le penser, l'ensemble des souffrances qu'il endurait dans un service fidèle pour le Seigneur et pour les siens.

Il est encore une autre souffrance à endurer : celle qu'éprouve un serviteur, un croyant fermement attaché au Seigneur et désireux de garder le sain enseignement, lorsqu'il voit tant d'âmes se détourner de la vérité et rechercher des docteurs selon leurs propres convoitises. Est-il possible de ne pas souffrir en considérant les résultats du travail de l'ennemi ? Ce sont là aussi des souffrances qu'il faut supporter patiemment.

Fais l'œuvre d'un évangéliste

« Fais l'œuvre d'un évangéliste ». — Le point important, ici, n'est pas de savoir si Timothée avait ou n'avait pas le don d'évangéliste. La pensée de l'apôtre nous paraît être celle-ci : en présence de toute l'activité des docteurs dont il est question au verset 3, Timothée ne devait pas s'engager dans des controverses, suivre sur leur terrain ceux qui, en présentant l'Écriture, déployaient les ressources de leur intelligence naturelle, les facultés de leur imagination — en fait, tout cela est l'activité de la chair, s'exerçant dans le domaine des choses de Dieu. Dans des cas de ce genre, l'on est trop généralement porté à la discussion, espérant par ce moyen faire prévaloir la vérité. L'on n'y parvient

pour ainsi dire jamais, précisément parce que, comme nous l'avons vu, le discernement spirituel de ceux qui « détournent leurs oreilles de la vérité », ne supportant plus le sain enseignement, est obscurci par les influences charnelles — celles de la « chair religieuse » auxquelles ils sont soumis. Que faut-il faire alors ? « L'œuvre d'un évangéliste », c'est-à-dire présenter les vérités les plus simples, les vérités élémentaires et fondamentales du christianisme, « enseigner quels sont les premiers rudiments des oracles de Dieu », donner du « lait » (cf. Hébr. 5:12).

Tel est le chemin tracé à un croyant, à un serviteur dans le temps où le sain enseignement n'est pas supporté : d'abord, demeurer en dehors de toutes les influences susceptibles d'obscurcir le discernement spirituel, la clarté d'esprit : « sois sobre en toutes choses » ; ensuite, ne pas se laisser arrêter par la souffrance, soit celle que l'on peut connaître de la part de ceux qui se détournent de la vérité, soit celle que l'on peut éprouver à leur sujet du fait de leur égarement, mais au contraire la supporter avec patience : « endure les souffrances » ; en troisième lieu, et ici il s'agit d'un service actif, présenter les vérités fondamentales de la Parole, le simple et pur Évangile dans le sens le plus étendu du terme (celui que lui donne l'apôtre dans des passages comme Rom. 1:15, 2:16, 16, 25 ; Phil. 1:5 ; 2 Tim. 2:8 par exemple), agir d'une telle manière plutôt que d'engager discussions et controverses. Enfin, l'exhortation à persévérer en cela jusqu'au bout.

Accomplis pleinement ton service

« Accomplis pleinement ton service ». —Ce mot « pleinement » revient plusieurs fois sous la plume de l'apôtre, au chapitre 3 d'abord (v. 10 et 14), ensuite au chapitre 4 (v. 5 et 17). C'est : entièrement, complètement, sans rien laisser de côté de ce qui doit être compris, de ce qui doit être fait et de ce qui doit être dit. L'apôtre pouvait assurer les anciens d'Éphèse qu'il n'avait « rien caché des choses qui étaient profitables », qu'il n'avait « mis aucune réserve à leur annoncer tout le conseil de Dieu » ; son seul désir, même si pour cela il devait souffrir la mort du martyr, c'était d'achever sa course, et le service qu'il avait reçu du Seigneur Jésus pour rendre témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu » (Actes 20:20, 27, 24) et, tout à la fin de sa course, il pouvait rendre témoignage à la fidélité du Seigneur qui, alors que tous l'avaient abandonné, s'était tenu près de lui, l'avait fortifié, afin que par lui « la prédication fût pleinement accomplie, et que toutes les nations l'entendissent » (2 Tim. 4:17). Quel exemple et quel encouragement pour Timothée ! Et quelle autorité morale avait l'apôtre pour adresser à son « enfant bien-aimé » cette ultime exhortation : « accomplis pleinement ton service » !

Timothée, faible et craintif, aurait pu dire : mais à quoi bon « faire l'œuvre d'un évangéliste », on ne supporte plus le sain enseignement, on se détourne de la vérité, on veut des docteurs selon ses propres convoitises ! Non, aurait répondu l'apôtre, prêche la Parole, présente et enseigne « les premiers rudiments des oracles de Dieu », que rien ne t'arrête, que rien ne te décourage, le Seigneur se tiendra près de toi comme Il s'est tenu près de moi, Il te fortifiera comme Il m'a fortifié, persévère jusqu'au bout sans défaillance, « accomplis pleinement ton service »

Cette dernière exhortation de l'apôtre rappelle l'injonction adressée par l'Éternel à Ézéchiël. Le prophète était envoyé vers un peuple rebelle et au cœur obstiné ; l'Éternel Lui-même dénonce le caractère de ce peuple désobéissant, Il sait bien où Il envoie son serviteur. Mais, quoi qu'il en soit de l'état du peuple, Ézéchiël est invité à présenter la parole de l'Éternel : « Et tu leur diras mes paroles, soit qu'ils écoutent, soit qu'ils n'en fassent rien » (Ézéchi. 2:7). Ils n'écouteront pas ? Qu'importe, « accomplis pleinement ton service ». Et c'est encore aujourd'hui la responsabilité du fidèle au sein de la ruine de l'Église, alors que sont manifestés les caractères du temps dont parle l'apôtre dans les versets 3 et 4 de 2 Tim. 4 ; sans faiblesse, sans défaillance, sans découragement — on est si facilement découragé quand on voit les âmes se détourner de la vérité et se tourner vers les fables ! — mais avec le secours du Seigneur, la force que seul Il peut communiquer, « tu leur diras mes paroles, soit qu'ils écoutent, soit qu'ils n'en fassent rien ».

L'injonction adressée par l'Éternel à Ézéchiël nous conduit à rappeler un enseignement dont l'importance doit être soulignée. Ce que Timothée était exhorté à présenter c'était l'évangile, dans le

sens étendu du terme, la Parole, la vérité — d'un mot, c'était Christ. Ce qu'Ézéchiél avait à dire, c'était la parole de l'Éternel : « tu leur diras mes paroles », mais pour qu'il puisse faire face à sa responsabilité il devait obéir à ce que l'Éternel lui dit ensuite : « Et toi, fils d'homme, écoute ce que je te dis, ne sois pas rebelle, comme cette maison rebelle ; ouvre ta bouche, et mange ce que je te donne », et encore : « Fils d'homme, toutes mes paroles que je te dirai, reçois-les dans ton cœur, et écoute-les de tes oreilles ; et va, vers ceux de la transportation, vers les fils de ton peuple, et tu leur parleras et tu leur diras : Ainsi dit le Seigneur l'Éternel, — soit qu'ils écoutent, soit qu'ils n'en fassent rien » (Éz. 2:8 ; 3:10, 11). Il fallait que d'abord, Ézéchiél se nourrisse lui-même de ce que l'Éternel lui donnait avant de remplir sa mission ; il ne pourrait s'en acquitter que tout autant que lui-même se serait nourri des paroles écoutées de ses oreilles et reçues dans son cœur.

Nourris de la Personne du Seigneur

C'est dans la mesure où l'âme sera nourrie de la Parole, de Christ Lui-même, que le service pourra être rempli selon la pensée du Seigneur, sans défaillance et sans découragement. Aussi, nous comprenons pourquoi l'apôtre présente la Personne de Christ tout au long de cette seconde Épître à Timothée : la promesse de la vie est « dans le christ Jésus » ; le témoignage, c'est celui « de notre Seigneur » ; la grâce nous a été donnée « dans le christ Jésus avant les temps des siècles » et elle a été « manifestée maintenant par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ, qui a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile » ; la foi et l'amour sont « dans le christ Jésus », comme aussi la grâce dans laquelle le fidèle est exhorté à se fortifier ; c'est « le Seigneur » qui seul donne de l'intelligence en toutes choses ; c'est de « Jésus Christ, ressuscité d'entre les morts » que Timothée, et le croyant avec lui, doit se souvenir ; le salut est « dans le christ Jésus », avec la gloire éternelle ; c'est « avec lui » que nous sommes appelés à vivre et à souffrir, avant de régner « aussi avec lui » ; « Lui demeure fidèle », même si nous sommes incrédules ; « Le Seigneur connaît ceux qui sont siens » et « quiconque prononce le nom du Seigneur » est tenu de se retirer de l'iniquité, afin de poursuivre « la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » ; c'est « le Seigneur » qui a délivré Paul de toutes les persécutions endurées ; vivre pieusement « dans le christ Jésus » conduit à souffrir ; les saintes lettres peuvent rendre sage à salut par la foi qui est « dans le christ Jésus » ; c'est « le christ Jésus, qui va juger vivants et morts » et c'est « le Seigneur, juste juge » qui donnera la couronne de justice à Paul et aussi à tous ceux qui aiment son apparition ; « le Seigneur » se tient près des siens et les fortifie, les délivre de toute mauvaise œuvre et les conserve pour son royaume céleste ; et c'est « à Lui » qu'appartient la gloire aux siècles des siècles. Enfin, l'apôtre termine par ce souhait : « Le seigneur Jésus Christ soit avec ton esprit » (1:1, 8, 9, 10, 13 ; 2:1, 3, 7, 8, 10, 12, 13, 19, 22 ; 3:11, 12, 15 ; 4:1, 8, 17, 18, 22). Ce n'est là qu'une longue énumération, alors qu'il conviendrait de s'arrêter sur chacun de ces passages ; nous y verrions comment toutes les vérités présentées se lient à la Personne de Christ, ce qu'est Jésus pour le fidèle, les ressources qui sont en Lui et demeurent jusqu'à la fin. Considérons ces divers passages chacun pour ce qui nous concerne, méditons-les ; que cette méditation attache nos cœurs à Celui qui est fidèle et en qui nous avons tout déjà présentement, si sombres que soient les temps, et pour l'éternité ! Et qu'ainsi nous soyons rendus capables de mettre en pratique les quatre dernières exhortations adressées par l'apôtre à Timothée :

« Mais toi, sois sobre en toutes choses, endure les souffrances, fais l'œuvre d'un évangéliste, accomplis pleinement ton service. »

Sur les dangers de la sentimentalité

ME 1960 p. 286

Qu'est-ce qui guide les affections de famille ?

Les sentiments que nous éprouvons pour les membres de nos familles ou de la famille de Dieu sont tout à fait légitimes. Et il serait dans un état anormal le croyant qui n'aurait guère d'affection pour ceux auxquels l'unissent les liens du sang ou les liens de la foi en un commun Sauveur et Seigneur. Mais il y a dans l'exercice même de cette affection un piège que nous ne savons pas toujours discerner et que l'ennemi place devant nos pas pour essayer de nous détourner du chemin de l'obéissance à la Parole.

Lorsque nos affections de famille ou notre affection fraternelle ne sont pas gouvernées par la Parole et l'Esprit de Dieu, lorsque nous leur donnons une importance dépassant celle qui convient, lorsqu'en définitive nous nous laissons guider et diriger par elles, nous sommes amenés à agir de telle manière que nous faisons passer ce qui est pour leur satisfaction avant ce qui doit être pour le maintien des droits de Dieu. Nous sommes si facilement portés à tomber dans ce piège — la plupart du temps sans même nous en rendre compte — qu'il est souvent placé devant nous ; nous pensons alors avoir fait ce qui est bien et connaître ainsi l'approbation du Seigneur parce que nous avons manifesté beaucoup d'affection à l'un des nôtres ou à des frères et sœurs en Christ et nous n'avons pas conscience de l'avoir fait au détriment des droits de Dieu et de ce qui convient à sa gloire. Nous avons méconnu le principe posé par le Seigneur Lui-même : « Celui qui aime père ou mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et celui qui aime fils ou fille plus que moi, n'est pas digne de moi » (Matt.10:37). Le Seigneur ne nous demande pas de ne pas aimer père, mère, fils ou fille, mais de l'aimer Lui plus que quiconque et de lui manifester cet amour en gardant sa parole (cf. Jean 14:21 et 23). C'est cela qui doit toujours guider nos actions et non pas les sentiments d'affection que nos cœurs éprouvent. Le Seigneur d'abord, sa parole, ses droits, sa gloire, avant toute autre chose ; tel devrait être le principe directeur, la règle de nos pensées et de nos actes, dans les détails de notre vie aussi bien que dans l'examen des questions les plus importantes.

Affections dérégées. Col. 3:5

Les « affections dérégées » font partie de « nos membres qui sont sur la terre » et que nous sommes exhortés à « mortifier » au même titre que « la fornication, l'impureté, la mauvaise convoitise, et la cupidité, qui est de l'idolâtrie ; à cause desquelles la colère de Dieu vient sur les fils de la désobéissance » (Col. 3:5 à 7). Ces affections sont celles qui ne sont soumises à aucune règle, même pas à celles de la morale humaine, celles qui se portent sur des personnes qui ne devraient pas en être l'objet — et ce n'est évidemment pas le cas si nous parlons d'affections pour les nôtres ou pour les enfants de Dieu. Nous dirions plutôt : affections non réglées, lorsqu'il s'agit de celles qui ne sont pas gouvernées par la Parole et qui, de ce fait, nous conduisent à agir d'une manière qui ne répond pas à la pensée de Dieu. De semblables affections sont à la source de toutes les actions purement sentimentales, très belles en apparence et louables aux yeux des hommes comme aussi aux yeux de tout chrétien peu ou pas spirituel. Dans cette sentimentalité, il y a au fond le désir d'éprouver une satisfaction personnelle, la joie que l'on connaît en témoignant son affection, même si l'on ne doit pas être payé de retour ; ce qui est grave c'est que l'on met cette joie au-dessus de celle que l'on goûte dans un chemin d'obéissance à la Parole, même quand il faut souffrir à cause de la justice et par fidélité au Seigneur dans une manifestation d'amour pour Lui (cf. Matt. 5:10 à 12). Si nous connaissions davantage ces dernières joies, nous hésiterions moins à les faire passer avant les premières lorsque, mis à l'épreuve, nous avons à choisir et à montrer si pour nous les droits du Seigneur ont le pas sur toute autre chose.

Manque de fermeté

Des affections non réglées par la Parole et l'Esprit de Dieu nous conduiront toujours à une certaine faiblesse, jamais à la fermeté qu'un enfant de Dieu devrait manifester sans cesse dans sa marche pratique. Faiblesse coupable chez un Éli par exemple : son affection pour ses fils était telle qu'il était incapable d'agir en vue du maintien des droits de Dieu. Il se borne à une répréhension sans effet alors qu'il lui appartenait d'exercer les actions nécessaires pour mettre fin à un état de choses qui déshonorait l'Éternel. Aussi se trouve-t-il, à son insu, solidaire de la conduite de ses fils et doit-il entendre ces paroles : « Pourquoi foulez-vous aux pieds mon sacrifice et mon offrande, que j'ai commandé de faire dans ma demeure ? Et *tu honores tes fils plus que moi...* » (1 Sam. 2:29). Quelle en sera la conséquence sous le juste gouvernement de Dieu ? Éli est mis de côté parce qu'infidèle à sa charge et à sa responsabilité : « ses fils se sont avilis » et « il ne les a pas retenus » (1 Sam. 2:35 ; 3:13). Quel enseignement, quel avertissement pour des parents chrétiens ! Ils ne pourront certainement pas élever leurs enfants « dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur » (Éph. 6:4) s'ils les entourent d'une affection non réglée par la Parole de Dieu. De même, lorsque leurs enfants auront grandi, ils seront en danger de leur donner des conseils peu susceptibles de les amener à marcher dans le chemin que Dieu voudrait pour eux.

De vrais fils de Lévi, désireux de montrer qu'avant toutes choses et au-dessus de toute considération ils sont « pour l'Éternel », n'hésiteront pas à faire passer, sans murmures et sans raisonnements, les droits de Dieu, l'obéissance à sa parole, avant les sentiments d'affection qu'ils peuvent éprouver pour un frère, un compagnon ou un intime ami (Ex. 32:26 à 29). C'est là qu'est la bénédiction, ainsi que nous le montre le dernier verset de ce passage. Que de fois, hélas ! nous agissons de manière diamétralement opposée lorsque pourtant il conviendrait de penser avant tout au témoignage du Seigneur ! Voici, par exemple, une action à exercer — discipline ou mise hors de communion — à l'égard d'une personne de notre famille ou d'un frère qui nous est très cher. En combien de cas ne faisons-nous pas passer nos sentiments en premier lieu ! Nous mettrons une certaine opposition, plus ou moins nuancée peut-être, ou bien nous nous abstiendrons, prenant en quelque sorte une position à l'écart qui nuit à la communion et à l'action de l'assemblée. Agir de la sorte, c'est se laisser guider non par la Parole et l'Esprit de Dieu mais par les sentiments de son propre cœur.

Deutéronome 13:6-11

Deutéronome 13:6 à 11 nous présente le cas de quelqu'un — membre de la même famille ou ami — qui cherche « en secret » à détourner les cœurs du seul vrai Dieu et dont l'action aboutirait, si on la laissait s'exercer librement, à briser l'unité du peuple. Le danger est de se laisser entraîner par ses sentiments. Tout au contraire, dans un cas semblable, il faut, d'après Deutéronome 13 mettre à mort le coupable, d'après l'enseignement du Nouveau Testament le placer hors de la communion de l'assemblée, qui doit se purifier de la souillure en ôtant le méchant du milieu d'elle-même (1 Cor. 5:13). Celui qui était lié à un tel homme par des liens de famille ou par ceux de l'amitié devait-il s'opposer ou encore, s'abstenir ? Bien au contraire, il lui est dit : « Ta main sera la première contre lui pour le mettre à mort » (Deut. 13:9). Objectera-t-on qu'il manque ainsi à tous les devoirs de la famille ou de l'amitié ? À l'encontre de ce que l'on pourrait penser, il y satisfait pleinement. Quel est en effet le but de l'action de l'assemblée lorsqu'elle « ôte le méchant » ? Pour ce qui la concerne, la purification du mal ; vis-à-vis de celui qui a péché, une restauration complète. Qui peut désirer davantage la restauration de celui qui, aujourd'hui, doit être exclu de la communion de l'assemblée si ce n'est son frère, son fils ou sa fille, sa femme, son intime ami ? Plus les liens d'affection sont étroits, plus il y aura le désir de voir entièrement restauré celui qui a péché. Voilà pourquoi celui qui lui est uni par des liens de famille ou par ceux de l'amitié, obéira sans hésiter à l'injonction de l'Écriture : « Ta main sera la première contre lui ». Il n'y a là, certes, aucun désir de vengeance c'est en vue du bien et cela convient à la gloire de Dieu au milieu des siens.

Combien peu nous entrons dans ces pensées, n'est-il pas vrai ? Nous préférons la plupart du temps agir sentimentalement, persuadés que nous faisons bien et que le Seigneur nous approuve, méconnaissant ce que l'Écriture nous enseigne qui met chaque chose à sa place : les droits de Dieu d'abord, ensuite l'exercice de l'affection du cœur jointe à un amour vrai et dans l'obéissance à la Parole.

Corinthiens 5:9-11

Nous pourrions prendre encore un autre exemple, dans le même courant de pensées et qui est également parmi les plus fréquents. 1 Corinthiens 5:9 à 11 nous donne un enseignement particulièrement clair au sujet de la conduite à tenir vis-à-vis de celui qui a dû être placé hors de la communion de l'assemblée : « Je vous ai écrit dans la lettre, de ne pas avoir de commerce avec des fornicateurs, non pas absolument avec les fornicateurs de ce monde, ou les avares et les ravisseurs, ou les idolâtres, puisqu'ainsi il faudrait que vous sortissiez du monde ; mais, maintenant, je vous ai écrit que, si quelqu'un appelé frère est fornicateur, ou avaré, ou idolâtre, ou outrageux, ou ivrogne, ou ravisseur, vous n'avez pas de commerce avec lui, que vous ne mangiez pas même avec un tel homme ». Un enseignement aussi clair est pourtant si souvent méconnu ! On estime parfois ne pas être tenu d'y obéir parce que l'on est lié par des liens de famille ou d'étroite amitié avec celui que la Parole appelle « le méchant » et avec lequel elle nous enjoint de n'avoir « pas de commerce », c'est-à-dire pas de relation. Et l'on fait ainsi passer les sentiments de son cœur avant l'obéissance à la Parole ! Pense-t-on, de cette manière, aider à la restauration du coupable et lui manifester un amour vrai ? — Ajoutons que des frères exercés quant au bien de l'assemblée, ayant à cœur la restauration de celui qui a dû être retranché, veilleront à ce que 1 Corinthiens 5:9 à 11 ne soit pas perdu de vue. Si besoin est, des remarques seront faites, avec douceur et amour ; elles seront répétées, si la chose est nécessaire, mais si elles devaient se révéler sans aucun effet, des avertissements sérieux pourraient alors attirer l'attention sur la gravité d'une désobéissance à la Parole. Dans un cas extrême, celui qui refuserait de tenir compte des remarques et avertissements pourrait avoir à connaître lui-même l'action de l'assemblée en discipline et son obstination — dont il est écrit qu'elle est « comme une idolâtrie » (1 Sam. 15:23) — serait susceptible, si elle apparaissait irréductible, d'entraîner sa propre mise hors de communion. Tout cela demande, dans la pratique, sagesse et discernement, patience et fermeté tout à la fois.

Prédication de l'évangile

C'est encore oublier l'enseignement de l'Écriture que de faire preuve, à l'occasion de la présentation de l'Évangile, de cette sentimentalité qui n'a guère d'autre résultat que de faire vibrer les sentiments de l'auditoire. Expressions de nature à produire des émotions, développements de pure imagination, récits et images plus ou moins bien choisis, enthousiasmes provoqués, grandiloquence, tout cela, que l'on prend pour de la puissance dans la prédication de l'Évangile, peut sans doute en amener certains à recevoir « aussitôt avec joie » la parole entendue, mais « ils n'ont pas de racine en eux-mêmes » et il ne reste rien à la fin (Marc 4:16, 17).

Pierre instrument du diable

Il y a plus grave encore. Une action sentimentale, même lorsqu'elle est exercée par un croyant plein d'amour pour le Seigneur et désireux de le lui témoigner, même lorsqu'il s'agit non pas d'affection pour des membres de sa propre famille ou pour des frères et sœurs en Christ mais pour le Seigneur Lui-même, peut nous conduire à devenir les instruments de l'adversaire. Pierre en a fait la triste expérience. Le Seigneur avait montré à ses disciples « qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, et qu'il souffrît beaucoup de la part des anciens et des principaux sacrificateurs et des scribes, et qu'il fût mis à mort, et qu'il fût ressuscité le troisième jour ». Pierre ne laisse parler que son cœur : il aime son Maître, il ne veut ni le voir souffrir ni le voir mourir ; et l'expression des sentiments de son cœur va

l'amener à dire au Seigneur : « Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point ! ». Quand le Seigneur avait pourtant montré « qu'il fallait... », Pierre ose affirmer : « cela ne t'arrivera point ». Il est, sans qu'il en ait conscience, le jouet de l'ennemi. Aussi doit-il entendre cette parole de la bouche du Seigneur : « Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale ; car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes » (Matt. 16:21 à 23).

Conclusion

Nous pourrions trouver dans les Écritures bien d'autres exemples à l'appui de ce que nous venons de présenter, mais ceux qui ont été cités suffisent à nous montrer combien il est important pour nous de veiller sur nos propres cœurs. Soyons gardés d'agir selon nos sentiments, même les plus légitimes, et de faire passer avant les droits du Seigneur et l'obéissance à la Parole, l'affection que nous éprouvons pour les membres de nos familles ou pour nos frères en Christ. Qu'il nous soit accordé toujours de savoir joindre « à l'affection fraternelle, l'amour » (2 Pierre 1:7).

Justice et paix

ME 1960 p.309

La justice et la paix basées sur le pardon de Dieu

« La justice et la paix se sont entre-baisées » (Ps. 85:10). En citant ce verset, nous pensons généralement à la croix comme étant le fondement de notre paix, l'œuvre expiatoire de Christ ayant satisfait à tous les droits de la justice de Dieu. Mais prophétiquement, en composant ce Psaume, les fils de Coré évoquent le moment où les rachetés d'Israël, délivrés et pardonnés, seront amenés à goûter la bénédiction d'en-haut dans le pays de leurs pères. Ils reconnaîtront alors avoir perdu tout droit à cette bénédiction en raison de leurs infidélités multipliées ; sur quelle justice pourraient-ils donc s'appuyer pour y avoir part, eux qui feront cette confession à l'Éternel : « Et tous nous sommes devenus comme une chose impure, et toutes nos justices, comme un vêtement souillé » (És. 64:6) ? Mais cette confession leur ouvrira le cœur de Celui qui assure un plein pardon au pécheur repentant, de sorte qu'ils lui diront ensuite en vérité : « Tu as pardonné l'iniquité de ton peuple, tu as couvert tous leurs péchés. Tu as retiré tout ton courroux, tu es revenu de l'ardeur de ta colère » (Ps. 85:2, 3). Et ils éprouveront dans leur âme le besoin d'aller au delà de la connaissance du pardon, demandant à jouir d'une heureuse communion avec Dieu. C'est le sens de la prière exprimée dans les versets 4 à 7 du Psaume. Alors, en réponse à cette prière, Dieu « dira paix à son peuple et à ses saints » (v. 8), et c'est en toute justice qu'Il le fera car « la justice regardera des cieux » (v. 11). La justice de l'homme, qui de la terre regarde en haut espérant mériter la bénédiction divine, étant sans valeur aucune, c'est la justice de Dieu qui du ciel regarde vers la terre ; elle est établie dans le ciel même parce que Christ s'y trouve : ayant glorifié Dieu ici-bas, Il a été maintenant glorifié par Dieu auprès de Lui-même. C'est le fondement de toutes les bénédictions à venir d'Israël, comme aussi le fondement de toutes les bénédictions célestes du croyant et de l'Église dans le jour actuel et pour l'éternité.

Le Roi de paix

« La justice regardera des cieux » et Dieu « dira paix à son peuple et à ses saints ». Il pourra être dit en vérité que « la justice et la paix se sont entre-baisées », et le règne millénaire qui sera alors établi sera un règne de justice et de paix. « Voici », dit le prophète, « un roi régnera en justice » (És. 32:1). Ce Roi, c'est Celui dont le nom est : « Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix. » « Le gouvernement sera sur son épaule » et « à l'accroissement de son empire, et à la paix,

il n'y aura pas de fin » (És. 9:6, 7). Il sera tout à la fois roi et sacrificateur, « sacrificateur sur son trône » (Zach. 6:12, 13), vrai Melchisédec, « roi de Salem, sacrificateur du Dieu Très-haut » (Héb. 7:1). Ce passage d'Hébreux 7 nous présente Melchisédec, type de Christ — « assimilé au Fils de Dieu, » — comme roi et sacrificateur et, dans sa royauté, « roi de justice, et puis aussi roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix » (v. 2, 3). — Son gouvernement sera caractérisé par la justice ; le Psaume 101 en définit les principes. Et la justice établie sur une terre purifiée — purifiée par les jugements, car c'est « lorsque tes jugements sont sur la terre, » est-il écrit, que « les habitants du monde apprennent la justice » (És. 26:9, 10) — la justice, maintenue dans tous les actes du gouvernement de ce monde, la paix régnera. Le cantique dont les paroles nous sont rapportées au chapitre 26 du livre du prophète Ésaïe annonce cette paix : « Éternel, tu établiras la paix pour nous » (v. 12). La paix est la conséquence de l'instauration du règne de la justice et ne saurait être si les règles de la justice étaient violées. — Alors sera accompli ce qu'annonce prophétiquement le Psaume 72 « au sujet de Salomon » : « Ô Dieu ! donne tes jugements au roi, et ta justice au fils du roi. Il jugera ton peuple en justice, et tes affligés avec droiture. Les montagnes porteront la paix au peuple, et les coteaux, — par la justice... En ses jours, le juste fleurira, et il y aura abondance de paix... » (v. 1 à 7).

Pas de paix dans le monde actuel

Présentement, nous sommes dans un monde où les hommes voudraient établir la justice afin d'instaurer la paix sur la terre mais nous y sommes témoins de la vanité de leurs efforts. À l'intérieur d'une nation, ils parviennent à grand'peine à maintenir une certaine justice, cherchant surtout à éviter qu'il y ait de trop criantes injustices ; mais, malgré tout ce qui est fait dans ce but, on n'en finirait pas, en regardant autour de soi avec quelque attention, d'énumérer les injustices qui sont une cause de souffrance, de révolte parfois. Aussi devient-il souvent impossible de maintenir la concorde et la paix au sein d'une nation. Entre nations, la chose est plus difficile encore. On comprend que les hommes, plus d'une fois découragés, soupirent après un peu de justice et désirent ardemment la paix. Et pourtant, aveuglés par « le dieu de ce siècle » (2 Cor. 4:4), ils rejettent Celui qui seul apportera sur la terre justice et paix lorsque, après l'exécution des jugements apocalyptiques, Il établira son royaume en gloire. Alors, effectivement, « l'œuvre de la justice sera la paix, et le travail de la justice, repos et sécurité à toujours. Et mon peuple habitera une demeure de paix et des habitations sûres, et des lieux de repos tranquilles » (És. 32:17, 18).

Seigneur ! quand sera-ce
Que ces temps heureux
Où luira ta face
Comblent nos vœux ?
Ton épouse crie :
« Viens, Prince de paix,
« Viens, Prince de vie,
« Régner à jamais ! »

Le croyant peut goûter la paix

En attendant ce règne de justice et de paix, le croyant — qui a d'ailleurs une part céleste, infiniment plus élevée que celle dont jouira Israël pendant le règne établi sur la terre — peut déjà, au milieu d'un monde troublé où « jusqu'à la fin il y aura guerre » (Dan. 9:26), goûter la paix. D'abord la paix de la conscience, ensuite la paix du cœur. Là aussi, il ne saurait y avoir de paix sur un autre fondement, que celui de la justice.

Péchés pardonnés, et les droits de la justice divine maintenus

Il n'a pas la conscience en paix celui qui est sous le poids de ses péchés et qui sent plus ou moins sa culpabilité devant Dieu, une culpabilité à laquelle nul ne saurait se soustraire (cf. Rom. 3:19 et 23). À des coupables, Dieu veut faire grâce mais Il ne le peut qu'en maintenant tous les droits de sa justice ; c'est pourquoi, après que la culpabilité de tous les hommes sans aucune exception a été pleinement démontrée, ce n'est pas de la grâce de Dieu qu'il est parlé mais de sa justice : « Mais maintenant, sans loi, la justice de Dieu est manifestée... » (Rom. 3:21). Pour que fussent maintenus les droits de la justice divine, Christ a pris la place des coupables et a subi, à la croix, le jugement que nous avons tous mérité. La justice de Dieu est ainsi satisfaite, et désormais Dieu se montre « juste » en pardonnant au coupable qui se repent, « et justifiant celui qui est de la foi de Jésus » (Rom. 3:21 à 26). C'est par la foi en l'œuvre expiatoire de Christ et non au moyen « d'œuvres accomplies en justice, que nous, nous eussions faites » (Tite 3:4 à 7) — que l'homme pécheur est justifié devant Dieu. Il se présente devant un Dieu juste et saint mais il est lavé dans le sang de Celui qui a été « livré pour nos fautes » et « ressuscité pour notre justification » (Rom. 4:25). Christ a accompli l'œuvre et Dieu l'a acceptée, de sorte qu'il n'est plus question de culpabilité pour celui qui se tient devant Dieu comme étant délivré et racheté par Christ ; Christ est sa justice, il peut donc goûter dans sa conscience une pleine et parfaite paix. Tant qu'une âme n'a pas compris sa culpabilité aux yeux de Dieu et la valeur de l'œuvre de Christ pour l'en délivrer, elle n'a pas l'assurance d'être justifiée et elle n'a aucune paix.

C'est parce que Christ a été « livré pour nos fautes » et « ressuscité pour notre justification » que la foi en Lui, en son œuvre parfaite, nous est « comptée à justice » (Rom. 4:22 à 25). « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre seigneur Jésus Christ » (Rom.5:1). C'est la paix de la conscience, elle ne peut être connue et goûtée par un autre moyen.

Les différentes dispensations

Cela n'affaiblit en rien l'étendue de la merveilleuse grâce de Dieu envers nous. Et l'Écriture met chaque chose à sa place, qui dit : « Là où le péché abondait, la grâce a surabondé, afin que, comme le péché a régné par la mort, ainsi aussi la grâce régnât par la justice pour la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur » (Rom. 5:20, 21). Dans le temps présent, la grâce règne par la justice et, établi sur ce terrain solide, le croyant goûte la pleine paix de la conscience ; pendant le règne millénaire, « un roi régnera en justice » (És. 32:1) et Il apportera la paix, Lui le vrai Melchisédec, « roi de justice, et puis aussi roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix » (Héb. 7:2) ; enfin, après le règne, quand l'état d'éternité sera établi, lorsqu'il y aura « un nouveau ciel et une nouvelle terre » (Apoc. 21:1 à 8), la justice « habitera », c'est ce que « nous attendons » ainsi que l'écrit l'apôtre Pierre dans sa deuxième Épître (3:13). Ce sera alors la parfaite et éternelle paix que rien ne viendra jamais troubler, dans le lieu où « la mort ne sera plus » et où « il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine » (Apoc. 21:4).

Sentiers de justice. Ps. 23:3

Il nous faut Christ comme justice pour avoir la *paix de la conscience*. Ensuite, dans notre vie de chaque jour, il nous faut marcher dans le sentier de la justice pour avoir la *paix du cœur*. En dehors de ce chemin, l'âme est plus ou moins tourmentée, suivant que la conscience est plus ou moins délicate et exercée, et il n'y a pas de paix pour le cœur. La brebis qui se laisse conduire par le berger « dans des sentiers de justice » va sans aucune crainte, même si elle doit marcher « par la vallée de l'ombre de la mort » ; et les expressions qui terminent ce beau Psaume 23 nous disent bien de quelle paix profonde elle jouit, jusqu'en « la présence de ses ennemis ». Dans un tel sentier, conduit par Celui qui y a marché lorsqu'il a été un homme ici-bas, de quoi le croyant doit-il être occupé ? De « toutes les choses qui sont vraies,... vénérables,... justes,... pures,... aimables,... de bonne renommée ». Et l'apôtre ajoute : « Faites ces choses, et le Dieu de paix sera avec vous » (Phil. 4:8, 9). — Et si

nous nous écartons de ce sentier de la justice, la discipline d'un Père qui nous aime est là pour nous ramener ; elle est « pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté ». Sans doute « pour le présent » elle « ne semble pas être un sujet de joie, mais de tristesse », cependant « plus tard, elle rend le fruit paisible de la justice à ceux qui sont exercés par elle » (Héb.12:10, 11). Tel est le but en vue duquel la discipline nous est dispensée : nous faire participer à la sainteté de Dieu, notre Père, parce que nous sommes « des fils » (Héb. 12:7, 8) et produire « le fruit paisible de la justice ». Sainteté, paix, justice.

Danger de négliger la sainteté

Nous avons déjà remarqué dans un précédent article (M. É. 1954, p. 235) que la paix et la sainteté sont étroitement liées l'une à l'autre, inséparables l'une de l'autre pourrait-on dire. Il en est de même pour ce qui concerne la justice et la paix, nous venons de le voir. De sorte que vont toujours ensemble justice, sainteté, paix. Nous avons besoin de nous en souvenir constamment dans notre vie pratique car trop souvent guidés par nos sentiments, manquant de discernement spirituel, nous laissant séduire par les apparences, nous sommes portés à passer sur bien des choses pour obtenir ce que nous croyons être la paix selon Dieu et qui n'est en fait qu'une sorte de compromis entre diverses tendances, compromis qui fait plus ou moins bon marché de la justice et de la sainteté pratiques. Il est si doux et si bienfaisant de vivre en paix, l'âme y aspire en général si ardemment que, pour essayer d'y parvenir, l'on est incité à accepter de semblables compromis, accusant même parfois ceux qui désirent maintenir fermement justice et sainteté de troubler la paix — l'accusation n'est d'ailleurs pas d'aujourd'hui (cf. 1 Rois 18:17, 18). Malgré les plus belles apparences, nous n'aurons jamais une vraie paix, la paix selon Dieu, si justice et sainteté pratiques se trouvent sacrifiées en quelque mesure que ce soit ; prétendre établir ainsi la paix, c'est prétendre à un résultat que la Parole nous montre impossible à obtenir. Nous nous trompons sur le caractère de la paix ainsi réalisée : en fait, ce n'est pas autre chose qu'un mauvais accommodement obtenu parce que l'on a sacrifié quelque chose des droits de Dieu.

Nous voudrions citer encore deux passages des Écritures à l'appui de ce que nous venons de présenter.

Luc 1:75, 79

La bouche de Zacharie, en Luc 1:64 à 79, a été ouverte, sa langue déliée, après que sa foi et son obéissance ont été manifestées. Il a pu alors parler, « louant Dieu ». Puis, « rempli de l'Esprit Saint » il prononce une prophétie dans laquelle il rappelle les promesses immuables de Dieu et souligne le but de ses desseins à l'égard de son peuple : Il le délivrera afin d'avoir des cœurs disposés à le servir sans crainte, en sainteté et en justice devant lui ». Tel est le désir de Dieu dans tous les temps : Il veut avoir un peuple qui le serve dans la sainteté et dans la justice. Et Jean devait être un instrument entre ses mains « pour préparer ses voies, pour donner la connaissance du salut à son peuple », ce peuple appelé à servir Dieu « sans crainte, en sainteté et en justice devant lui », afin que leurs pieds fussent conduits « dans le chemin de la paix » (Luc 1:75, 79). Une marche dans le chemin de la paix découle d'un service dans la sainteté et la justice pratiques.

Jean 17:25

Dans la prière qui nous est rapportée en Jean 17, le Seigneur s'adresse à son Père en faveur des siens. Lui va « passer de ce monde au Père » (Jean 13:1), eux auront à cheminer dans ce monde, un monde ennemi, qui ne connaît pas le Père. « Père juste ; — et le monde ne t'a pas connu... » (Jean 17:25). En marchant dans un sentier de justice, nous ferons l'expérience que ce monde ne nous connaît pas, comme il n'a pas connu Celui qui y a marché avant nous, nous a tracé le chemin et

demeure notre Modèle parfait (cf. 1 Jean 3:1) — comme il n’a pas connu non plus le Père, le Père juste ». Il n’a pas connu le Père parce qu’il n’a pas connu l’Envoyé du Père ici-bas. Au milieu d’un tel monde, nous avons besoin d’être gardés, gardés dans une réelle séparation, intérieure d’abord, extérieure aussi ; notre chemin doit être un chemin de sainteté pratique. Aussi, c’est au « Père saint » que Jésus confie les siens : « Père saint, garde-le en ton nom... » (Jean 17:11). Sans doute, l’amour du Père est sans cesse en activité en notre faveur mais c’est un « Père juste », un « Père saint » qui s’occupe de nous. Pour que nous puissions cheminer dans le monde tout en manifestant que nous n’en sommes pas, le sentier qui nous est proposé est celui de la justice et de la sainteté ; les caractères du Père doivent être vus dans ses enfants. Dans la mesure où il en sera ainsi, nous ferons l’expérience que ce monde ne nous connaît pas mais nous ferons des progrès dans cette connaissance que Jésus veut nous donner du nom du Père, du « Père juste », du « Père saint ». Et ainsi seront réalisées les paroles qui terminent la prière du Sauveur : « ...afin que l’amour dont tu m’as aimé soit en eux, et moi en eux » (Jean 17:26). Nous serons gardés dans la paix parfaite qui découle de la jouissance d’un tel amour et d’une telle Personne. Puissions-nous nous laisser enseigner et conduire, de telle manière qu’une part aussi précieuse soit toujours la nôtre !

Psaume 16:1 — Garde-moi, ô Dieu, car Je me confie en Toi

Titre original : Sur le premier verset du Psaume 16

ME 1962 p. 225

Un psaume prophétique

Le Psaume 16 est un psaume de David. Le « doux psalmiste d’Israël » l’a composé conduit par l’Esprit Saint qui, longtemps à l’avance, exprimait prophétiquement les sentiments qui devaient remplir le cœur de Christ, homme ici-bas et serviteur parfait. Que ce psaume nous présente Christ, le chemin de Christ, son service, c’est ce dont nous ne pouvons douter : l’Écriture même nous en assure (Actes 2:25 à 28 et 13:35).

1 Pierre 2:21 nous dit : « Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces ». Puissions-nous considérer ce divin modèle afin que nous soyons rendus capables de l’imiter en quelque mesure, suivant ses traces dans un chemin où Dieu pouvait voir briller les perfections infinies du seul homme qui ait été ici-bas pour l’entière satisfaction de son cœur.

Le Seigneur en prière

Il est bien remarquable que le premier verset du psaume 16 soit une prière. N’avons-nous pas là le secret de la marche de Christ comme homme et serviteur sur la terre ? Une telle marche implique un esprit de prière, la recherche de la pensée de Dieu, la connaissance de sa volonté pour y obéir, la jouissance de sa communion. L’Évangile selon Luc, dans lequel le Saint Esprit met tout particulièrement en relief le côté humain de la personne glorieuse du Fils de Dieu, ce qu’Il a été ici-bas comme Fils de l’Homme, nous le montre en prière dans sept circonstances différentes (3:21 ; 5:16 ; 6:12 ; 9:18 et 28 ; 11:1 ; 22:41 à 45) — sans parler de la prière qu’Il a fait monter vers son Père alors qu’Il était sur la croix (23:34). Les trois évangiles selon Matthieu, Marc et Luc nous parlent tous trois du baptême du Sauveur au Jourdain, de l’appel des douze, de la scène de la transfiguration sur la sainte montagne ; dans ces trois circonstances, seul le texte de Luc nous montre le Seigneur priant. C’est donc bien le secret d’une marche fidèle que la réalisation d’une vie de prière et de communion avec Dieu.

Grand besoin d'être gardés

« Garde-moi, ô Dieu ! » (Ps. 16:1). Telle est la requête de l'Homme Christ Jésus cheminant dans un monde où le mal règne et dans lequel l'ennemi exerce sa puissance et déploie ses ruses. Si Lui a éprouvé le besoin d'être gardé par son Dieu, à combien plus forte raison devons-nous l'éprouver nous-mêmes ! En considérant le sentier de l'homme parfait, nous sommes facilement portés à dire, pour essayer d'excuser nos manquements : une telle marche est impossible pour nous ! Lui était le Fils de Dieu, nous ne sommes que de pauvres créatures ! Ne perdons pas de vue cependant que s'Il était le Fils de Dieu et s'Il n'a jamais cessé de l'être, Il est venu ici-bas comme homme et c'est le sentier de l'homme devant Dieu qu'Il a tracé, en perfection sans doute et seul Il pouvait y atteindre, mais avec des ressources qui sont aussi à notre disposition afin que nous puissions « marcher comme lui a marché » (1 Jean 2:6). L'une de ces ressources c'est bien la prière. N'avons-nous pas à répéter sans cesse, non comme une vaine redite mais avec le sentiment profond de notre faiblesse et des dangers auxquels nous sommes exposés, cette prière de notre parfait Modèle : « Garde-moi, ô Dieu ! » ? Si nous avons davantage conscience de ce que nous sommes et du monde dans lequel nous avons à cheminer, nous ne ferions jamais un seul pas sans demander : « Garde-moi, ô Dieu ! ».

Confiance en Dieu, confiance en l'homme

Le vrai serviteur de l'Éternel, dont nous parlent le psaume 16 et l'évangile selon Marc, était levé longtemps avant le jour et, s'en allant à l'écart, « il priait là » (Marc 1:35). Il vivait une vie de communion avec son Dieu et c'est ainsi que, comme homme, Il apprenait à le connaître. C'est une telle connaissance qui conduit à la confiance, confiance sans laquelle la prière serait impossible ou, en tout cas, ne serait qu'une vaine forme sans puissance. Parce qu'Il peut dire en vérité : « Je me confie en toi », l'Homme parfait demande à son Dieu de le garder : « Garde-moi, ô Dieu ! car je me confie en toi ».

Demanderait-on à être gardé par quelqu'un en qui on ne peut se confier ? Dieu est digne de toute notre confiance, mais est-ce que nous savons assez nous confier en Lui ? Sans doute pas et c'est probablement pour cela que nous ne sommes pas caractérisés par l'esprit de prière qui conduisait l'Homme parfait à dire : « Garde-moi, ô Dieu ! » Notre confiance est plus facilement et plus souvent en l'homme et en des appuis visibles. Si nous manquons ainsi de confiance en Dieu, c'est certainement parce que nous le connaissons trop peu. David dit ailleurs : « Et ceux qui connaissent ton nom se confieront en toi » (Ps. 9:10). Pour se confier en quelqu'un, il faut d'abord le connaître. Dans les choses de cette vie, nul ne met sa confiance en quelqu'un qu'il ne connaît pas, tandis que l'on accordera volontiers une pleine confiance à celui que l'on connaît depuis longtemps comme une personne sûre et dont la fidélité a été maintes fois éprouvée. Cela, il nous arrive souvent de le faire, nous croyants qui avons pourtant lu tant de fois le passage de Jérémie : « Ainsi dit l'Éternel : Maudit l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de l'Éternel ! Et il sera comme un dénué dans le désert, et il ne verra pas quand le bien arrivera, mais il demeurera dans des lieux secs au désert, dans un pays de sel et inhabité » (17:5, 6). Nous ne devons avoir aucune confiance dans la chair (cf. Phil. 3:3, 4), que ce soit la chair en nous ou chez un autre. Une telle confiance nous amènera toujours à d'amères expériences. Par contre : « Béni l'homme qui se confie en l'Éternel, et de qui l'Éternel est la confiance ! Il sera comme un arbre planté près des eaux ; et il étendra ses racines vers le courant ; et il ne s'apercevra pas quand la chaleur viendra ; et sa feuille sera toujours verte ; et dans l'année de la sécheresse il ne craindra pas, et il ne cessera de porter du fruit » (Jér. 17:7, 8). Tel a été Christ ici-bas ! — Si nous n'avons aucune confiance à faire à l'homme, nous sommes heureux cependant de pouvoir manifester une confiance fraternelle à un croyant fidèle, vivant de la vie de Dieu : nous nous confions en lui dans la mesure où nous trouvons chez lui ce qui est du nouvel homme. Nous reconnaissons en lui quelque chose qui est de Dieu et c'est là ce qui produit la confiance. Mais ce que nous pouvons être amenés à goûter ainsi dans nos relations fraternelles, nous devrions le réaliser, et dans une tout autre mesure, dans nos relations

avec Dieu. En vérité, nous le connaissons trop peu parce que nous ne vivons pas assez près de Lui, dans une intime communion avec Lui. C'est dans cette communion que s'acquiert la connaissance, et la connaissance conduit à la confiance. Dieu est heureux de cette confiance que les siens mettent en Lui : « Il connaît ceux qui se confient en lui » (Nahum 1:7).

La dépendance va avec la confiance

Le premier verset du psaume 16 est tout à la fois l'expression de la confiance et de la dépendance. Dans la prière, nous manifestons notre confiance en Dieu, nous témoignons aussi que nous dépendons de Lui.

Pas plus qu'on ne voudrait se confier en quelqu'un que l'on ne connaît pas, on n'aimerait dépendre de quelqu'un en qui on ne peut se confier. Il est bien vrai que nous savons trop peu ce qu'est une vie dans la dépendance de Dieu pour toutes les circonstances du chemin et cela parce que nous ne manifestons pas une entière confiance de cœur en Dieu et en Dieu seul. Si cette confiance nous fait défaut, nous l'avons vu, c'est parce que nous ne connaissons pas notre Dieu et Père de cette riche et précieuse connaissance qui ne s'acquiert que dans une vie de communion avec Lui. Pussions-nous considérer de plus près, dans les évangiles comme aussi dans les psaumes, le sentier parcouru par Celui qui est notre parfait Modèle ; et apprenons de Lui, afin que nous reprenions à notre tour, non pas seulement des lèvres, la prière que comme Homme ici-bas Il adressait à son Dieu : « Garde-moi, ô Dieu ! car je me confie en toi ».

Communion, connaissance, confiance, dépendance, les quatre choses sont intimement liées les unes aux autres. Vivons dans la communion avec Dieu, recherchons-la, cultivons-la, c'est ce qui importe par dessus tout, c'est le point de départ ; nous apprendrons alors à le connaître ; le connaissant quelque peu, nous saurons nous confier en Lui et nous confiant en Lui, nous serons heureux de marcher dans sa dépendance. Alors, nous pourrions refléter quelques traits de notre parfait Modèle et dire avec Lui, en toute vérité : « Garde-moi, ô Dieu ! car je me confie en toi ».

La sagesse d'en haut — Jacques 3:17

ME 1962 p. 281

Notre marche devrait toujours être en harmonie avec l'état de notre âme, avec notre vie intérieure ; c'est un fait sur lequel insiste tout particulièrement l'épître de Jacques. Nous professons le christianisme, cette profession ne doit pas être uniquement une profession extérieure mais aussi une réalité, démontrée par des œuvres. Ces œuvres, œuvres de foi, sont pour notre entourage le seul témoignage d'une foi vivante agissant et opérant dans nos cœurs : « par mes œuvres, je te montrerai ma foi » (Jacques 2:18).

Besoin de sagesse et d'intelligence

Pour tous les détails d'une telle marche, nous avons besoin de sagesse et d'intelligence spirituelle, la sagesse nous étant nécessaire pour mettre en pratique ce que nous avons pu saisir, au moyen de l'intelligence éclairée et guidée par le Saint Esprit, de la pensée de Dieu révélée dans sa Parole. Sagesse et intelligence spirituelle sont liées l'une à l'autre et fréquemment présentées dans les Écritures en relation avec la connaissance de la volonté divine et la marche ici-bas. Cela ne saurait nous surprendre, bien au contraire. Israël est par exemple exhorté, au moment où il allait entrer en Canaan, à garder les commandements de l'Éternel : « Et vous les garderez et les pratiquerez ; car ce sera là votre sagesse et votre intelligence aux yeux des peuples qui entendront tous ces statuts et

diront : Quel peuple sage et intelligent que cette grande nation ! » ; à Salomon, l'Éternel assure : « Voici, je t'ai donné un cœur sage et intelligent... Et si tu marches dans mes voies, gardant mes statuts et mes commandements, comme David, ton père, a marché, alors je prolongerai tes jours » (Deut. 4:6 ; 1 Rois 3:12 à 14). Mais retenons surtout pour ce qui nous concerne les exhortations des Épîtres : « Prenez donc garde à marcher soigneusement, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages... C'est pourquoi ne soyez pas sans intelligence, mais comprenez quelle est la volonté du Seigneur » et encore : « nous ne cessons pas de prier et de demander pour vous que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu » (Éph. 5:15 à 17 ; Col. 1:9, 10). Et nous retrouvons ce lien entre sagesse et intelligence dans l'épître de Jacques : « Qui est sage et intelligent parmi vous ? Que par une bonne conduite il montre ses œuvres avec la douceur de la sagesse » (3:13).

Sagesse d'en haut, sagesse humaine

La sagesse qui est nécessaire, nous le comprenons bien, c'est « la sagesse qui descend d'en haut » (Jacques 3:15, 17). La sagesse humaine ne nous serait d'aucun secours, elle ne pourrait que nous conduire dans un chemin tout différent de celui dans lequel Dieu veut nous voir marcher.

La sagesse de l'homme, qui prétend tout comprendre et tout expliquer, est folie aux yeux de Dieu, ainsi que le déclare l'apôtre au début de sa 1ère Épître aux Corinthiens. Dans les deux premiers chapitres spécialement, il met en relief l'impossibilité dans laquelle l'homme se trouve de comprendre les choses de Dieu ; il se glorifie de sa sagesse, mais « Dieu n'a-t-il pas fait de la sagesse du monde une folie ? ». Il est bien vrai — c'est « dans la sagesse de Dieu » qu'il en est ainsi — que « le monde, par la sagesse, n'a pas connu Dieu » ; alors « il a plu à Dieu, par la folie de la prédication, de sauver ceux qui croient » et l'apôtre prêchait ce grand salut, « Christ crucifié... Christ la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu » (1 Cor. 1:20, 21 et 23, 24). Il évangélisait « non point avec sagesse de parole, afin que la croix du Christ ne soit pas rendue vaine », non point « avec excellence de parole ou de sagesse », non point « en paroles persuasives de sagesse, mais en démonstration de l'Esprit et de puissance », afin que la foi des croyants « ne repose pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu » ; il parlait non point en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit, communiquant des choses spirituelles par des moyens spirituels » (1 Cor. 1:17 ; 2:1, 4, 5, 13) . Ces chapitres nous disent bien l'appréciation que Dieu fait de la sagesse humaine. Rappelons aussi les paroles de louange que le Seigneur, homme ici-bas, adressait à son Père : « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants » (Matth. 11:25). Le domaine des choses de Dieu est complètement étranger à la sagesse du monde, il lui est fermé sans recours. « L'homme animal — la note, en bas de page de nos Bibles, nous donne le sens de cette expression : l'homme animé seulement par son âme créée, sans l'enseignement et la puissance du Saint Esprit — ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie ; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement » (1 Cor. 2:14). Pour pénétrer dans le domaine des choses de Dieu il faut la simplicité de la foi, le secours de l'Esprit Saint.

Si donc la sagesse humaine ne nous est d'aucune aide, bien au contraire, pour comprendre les choses de Dieu, pour le connaître Lui-même, pourrait-elle nous être utile pour notre marche ici-bas ? Là aussi, et par voie de conséquence, elle ne saurait constituer qu'une entrave. C'est « la sagesse qui descend d'en haut » qui nous est nécessaire, indispensable même, pour que notre vie pratique soit à la hauteur de la position où la grâce de Dieu nous a placés.

Jacques 1:5-6 — Demander la sagesse

Deux passages de l'épître de Jacques nous parlent de la sagesse, l'un dans le 1er chapitre, l'autre dans le chapitre 3. « Et si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il demande à Dieu, qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches, et il lui sera donné ; mais qu'il demande avec foi, ne doutant nullement » (1:5, 6). En combien de circonstances ne manquons-nous pas de sagesse ? Où est la ressource si ce n'est en Dieu seul ? Savons-nous assez nous emparer de la promesse qui est faite à celui qui demande, qui « demande avec foi » ? Et même, savons-nous assez nous tourner vers Dieu et lui demander la sagesse qui nous fait si souvent défaut ? Ne nous arrive-t-il pas au contraire de suppléer à ce manque de sagesse par une action exercée suivant nos pensées propres et qui est au fond une action charnelle ?

Jacques 3:13. Des œuvres qui montrent sagesse et intelligence

Au chapitre 3, l'apôtre pose la question : « Qui est sage et intelligent parmi vous ? » et montre ensuite que sagesse et intelligence seront vues dans la conduite du croyant. Une prétention à la sagesse et à l'intelligence ne suffit pas, c'est la conduite qui en donne la preuve : « Que par une bonne conduite il montre ses œuvres avec la douceur de la sagesse (v. 13).

Les œuvres que nous sommes appelés à faire pour rendre témoignage de notre foi, pour montrer qu'elle opère dans nos cœurs, doivent être accomplies tout au long d'un sentier dans lequel il nous convient d'avancer en nous conduisant d'une manière agréable à notre Dieu et Père. La conduite du croyant doit être en toutes choses une « bonne conduite », c'est-à-dire qu'elle ne doit rien comporter qui serait susceptible de déplaire à Dieu. On comprend bien que le service d'un croyant serait entaché de faiblesse, marqué d'impuissance, si les œuvres accomplies se trouvaient associées à une conduite laissant à désirer. Œuvres de foi et bonne conduite doivent toujours aller de pair.

La douceur

L'apôtre ajoute : « avec la douceur de la sagesse ». Le mot « douceur » est le même que celui qui est employé dans le verset 21 du 1er chapitre : « recevez avec douceur la parole implantée, qui a la puissance de sauver vos âmes ». La douceur est, dans ces passages, une disposition de notre esprit à recevoir ce qui nous est apporté : recevoir la parole, dans le 1er chapitre — recevoir ce qui peut nous être communiqué par d'autres, au chapitre 3. Nous bien conduire, accomplir des œuvres de foi, nous laisserait croire peut-être que nous avons toujours à donner, à faire, jamais à recevoir. Ce serait un manque de sagesse. De sorte que le verset 13 nous présente un ensemble de trois choses que l'on ne saurait séparer les unes des autres : bonne conduite, accomplissement d'œuvres de foi et douceur d'esprit qui nous fait recevoir avec reconnaissance ce que des frères peuvent être amenés à nous communiquer pour notre profit spirituel et en vue du service que nous pouvons avoir à remplir.

La jalousie amère. La sagesse terrestre, animale, diabolique

En contraste avec la « douceur de la sagesse », le verset 14 nous parle d'une « jalousie amère » et d'un « esprit de querelle » qui peuvent tous deux se trouver « dans nos cœurs » sans que pour autant il y ait eu jusqu'alors des manifestations extérieures susceptibles de le révéler. C'est comme la « racine d'amertume » dont il est question dans le chap. 12 de l'Épître aux Hébreux ; elle est cachée dans le cœur mais, peu à peu, « bourgeonne en haut » jusqu'au moment où les fruits venus à maturité apparaissent aux yeux de tous. Ces fruits, ce sont : dans l'épître aux Hébreux, d'abord le trouble apporté dans les relations fraternelles, ensuite la souillure (12:15) — dans l'épître de Jacques, « du désordre et toute espèce de mauvaises actions » (3:16). Avant que ces fruits ne soient produits, lorsque le mal n'est encore qu'intérieur, nous pouvons essayer de le cacher, de le dissimuler à notre entourage, nos paroles peuvent exprimer tout autre chose que ce que nous pensons : « Celui qui hait se déguise par ses lèvres ; mais au dedans de lui il nourrit la fraude » (Prov. 26:24 — voir aussi les versets 23 à 28 et 27:6). Tandis que notre cœur est en mauvais état, laisser croire que nous sommes

animés de sentiments selon Dieu, c'est « mentir contre la vérité » (Jacques 3:14). On peut ainsi, pendant un temps, tromper les autres mais, tôt ou tard, ce qui est à l'intérieur, ce qui remplit notre cœur se manifestera extérieurement et pourra être publiquement mis au jour : « la haine se cache-t-elle sous la dissimulation, sa méchanceté sera découverte dans la congrégation » (Prov. 26:26). On est parfois surpris de ces manifestations soudaines et apparemment inexplicables ; nous pouvons être certains qu'elles surviennent parce que l'on n'a pas veillé sur l'état de son cœur, tandis que dans le même temps l'on se glorifiait peut-être d'une apparence extérieure ne correspondant pas à l'état intérieur, mentant ainsi contre la vérité.

Cela, ce n'est certainement pas « la sagesse qui descend d'en haut », c'est une sagesse terrestre, animale, diabolique » (Jacques 3:15). Les hommes de ce monde se croient habiles et très sages lorsqu'ils parviennent à dissimuler adroitement leurs sentiments et à se composer un personnage extérieur tellement différent de ce qu'ils sont vraiment dans le fond de leur cœur. Mais l'Écriture nous dit qu'une telle sagesse est « diabolique » : elle porte en effet le caractère du diable, qui est appelé « le père du mensonge » (Jean 8:44). C'est mentir, « mentir contre la vérité » que de prétendre avoir et d'exprimer des sentiments opposés à ceux qui remplissent le cœur. L'on peut ainsi tromper ses semblables mais on ne trompe pas Celui aux yeux duquel « toutes choses sont nues et découvertes » (Hébr. 4:12, 13). Diabolique, cette sagesse est aussi « terrestre » — par opposition à celle qui « descend d'en haut » — et « animale », dans le sens qui est donné à ce terme en 1 Cor. 2:14 et que nous avons déjà rappelé.

Sept caractères de la sagesse d'en haut

Premièrement pure

Tandis que le verset 16 nous dit quels sont les fruits produits par la sagesse « terrestre, animale, diabolique », le verset 17 nous présente les différents traits de la sagesse « d'en haut ». Elle est « premièrement pure » ; ce qui la caractérise avant toute autre chose, c'est la pureté. Nés de nouveau, nous possédons une nature divine, devant Dieu nous sommes purifiés de tout péché parce que nous sommes lavés dans le sang de Christ ; dans notre marche pratique, nous sommes responsables de manifester cette pureté et cela implique d'abord le jugement du mal en nous — avec la confession du péché qu'il nécessite (cf. 1 Jean 1:6, 7 et 9) — ensuite, la séparation du mal qui est tout autour de nous dans ce monde.

La « sagesse d'en haut » ne peut en aucune manière nous conduire à une association quelconque avec la souillure, ou le péché sous quelque forme qu'il se présente ; elle est « premièrement pure », ne le perdons jamais de vue.

Paisible

Ensuite, mais ensuite seulement, elle est « paisible » : elle nous amène à la jouissance d'une vraie paix avec Dieu comme aussi avec ceux qui nous entourent ; si nous avons confessé nos péchés, si nous nous sommes jugés dans la lumière, il n'y aura plus aucune cause de conflit soit entre Dieu et nous, soit entre nous. Nous avons souvent tendance à mettre la paix au premier plan et à oublier que la sagesse d'en haut est pure avant d'être paisible. La sainteté et la paix vont de pair et il est impossible de connaître et de maintenir la paix selon Dieu si le terrain de la sainteté pratique a été abandonné.

Modérée, traitable

Pure et paisible, la sagesse d'en haut est aussi « modérée ». La modération par laquelle elle se manifeste nous fait éviter tout excès dans nos appréciations, dans nos paroles, dans nos actes ; elle nous maintient au contraire dans un juste équilibre et nous permet d'observer la mesure qui convient en toutes choses. Un manque de mesure dénote toujours un manque de sagesse.

Quatrième caractère de la sagesse d'en haut : elle est « traitable ». Ce terme est le contraire de celui qui est plus fréquemment employé dans le langage courant : intraitable. Celui qui est intraitable n'accepte pas d'être contredit, il est impossible de le faire revenir sur ce qu'il a décidé, de le faire changer d'opinion et même d'obtenir qu'il rectifie si peu que ce soit son jugement ; c'est un homme obstiné. Tandis que le croyant animé de la sagesse d'en haut est loin de croire que sa pensée est la seule qui ait quelque valeur, que lui ne se trompe pas alors que ceux qui sont d'un avis différent sont tous dans l'erreur ; il est disposé à écouter ce qui lui est dit, à tenir compte d'une appréciation spirituelle, à recevoir ce qui est fondé sur l'Écriture. En cela il manifeste l'un des caractères de la sagesse d'en haut.

Pleine de miséricorde et de bons fruits, sans partialité

Le cinquième des caractères indiqués dans ce passage est celui-ci : « pleine de miséricorde et de bons fruits ». Le croyant rempli de la sagesse d'en haut fait preuve de miséricorde à l'égard de tous — il sait combien il a besoin que l'on en ait pour lui — et est semblable à un arbre qui ne produit que de bons fruits, à l'image de Celui qui nous est présenté dans le langage prophétique des Psaumes (112:4 ; 1:1 à 3). Il n'y a rien des mauvais fruits de la chair (cf. Gal. 5:19 à 21 ; Jacques 3:16), rien de la « sagesse terrestre, animale, diabolique », c'est la vie de Dieu qui se manifeste, c'est « le fruit de l'Esprit », qui est produit (cf. Gal. 5:22), ce sont quelques traits de Christ qui sont mis en évidence.

La vraie sagesse est « sans partialité ». Lorsqu'il y a « jalousie amère » et « esprit de querelle », il y a, peut-on dire, toujours de la partialité, ce qui fausse le jugement et amène « du désordre et toute espèce de mauvaises actions ». Faire preuve de partialité conduit la plupart du temps, en dehors d'inévitables disputes, à la manifestation d'un esprit de parti et cela peut aller parfois jusqu'à la formation de véritables partis dans l'assemblée, ce qui est la négation du caractère même de l'assemblée réunie sur le terrain de l'unité du corps et, en outre, la méconnaissance de ce que nous avons à réaliser pour la gloire du Seigneur dans l'assemblée : « unis ensemble dans l'amour » (Col. 2:2). Tout cela est le travail de l'ennemi, opérant avec sa diabolique sagesse et par le moyen d'instruments qu'il trouve quelquefois jusque parmi ceux qui pourtant ont été arrachés à son joug !

Sans hypocrisie

Enfin, septième caractère de la sagesse d'en haut : elle est « sans hypocrisie ». L'état extérieur, toute la conduite correspond à l'état intérieur ; on ne ment pas contre la vérité en essayant de se donner une apparence qui n'est pas en harmonie avec ce qui est dans le cœur, ce qui serait pure hypocrisie. « Rejetons donc toute malice et toute fraude, et l'hypocrisie et l'envie... » afin que nous puissions manifester les uns à l'égard des autres un amour « sans hypocrisie » (1 Pierre 2:1 ; Rom. 12:9).

Conclusion

Que Dieu nous accorde la grâce de mettre en évidence les caractères de la sagesse d'en haut ! Lui seul « donne la sagesse » ; dans le sentiment que nous en manquons si souvent et qu'elle nous est cependant nécessaire pour marcher fidèlement, adressons-nous donc à Lui qui « donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches » (Prov. 2:6 ; Jacques 1:5). Là sont nos ressources. Sachons y puiser abondamment, afin que nous soyons rendus capables de « marcher soigneusement non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages... » (Éph. 5:15). Une telle marche est pour la satisfaction du cœur de Dieu, car il est toujours vrai que « un fils sage réjouit son père » (Prov. 10:1 — voir aussi 27:11 et 29:3).

Les objectifs réels de nos vies

Titre original : Que cherchez-vous ? — Jean 1:38

ME 1963 p. 286

Entraînés par le courant de ce monde et conformant trop souvent nos habitudes aux siennes, nous sommes en danger de perdre de vue bien des enseignements de l'Écriture qu'il est donc d'autant plus nécessaire de rappeler à notre mémoire.

Danger des richesses

Plus que jamais nous assistons à un intense déploiement d'activité en vue de la possession des richesses, à une véritable course à la fortune dans laquelle il y a tant de gagnants enviés. Cela nous incite à essayer d'y participer et, peu à peu, nous finissons par nous comporter comme si le grand but de notre vie était d'amasser des biens matériels. Chercher à « devenir riche », désirer ardemment prospérer ici-bas, c'est méconnaître que « la piété avec le contentement est un grand gain » ; c'est dire que nous ne sommes pas « satisfaits », pas « contents de ce que nous avons présentement », que nous ne sommes pas « pleins de confiance » envers Celui qui a dit : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » (1 Tim. 6:6 à 8 ; Hébr. 13:5, 6). L'argent apporte avec lui, c'est certain, bien des satisfactions, que l'ennemi, inlassable tentateur, s'emploie à faire miroiter à nos yeux afin de faire naître dans nos cœurs « l'amour de l'argent ». Piège dangereux s'il en est un ! « Or ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans un piège, et dans plusieurs désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition ; car c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent : ce que quelques-uns ayant ambitionné, ils se sont égarés de la foi et se sont transpercés eux-mêmes de beaucoup de douleurs » (1 Tim. 6:9, 10). « Une racine de toutes sortes de maux... beaucoup de douleurs », ce n'est pas nous qui le disons, mais Celui qui ne se trompe jamais dans l'appréciation des choses et les avertissements qu'Il nous adresse. Une « racine » : ce qui est au point de départ, ce qui portera des fruits dans un avenir plus ou moins proche. Ces fruits : « toutes sortes de maux ». Ce n'est pas l'argent par lui-même qui apporte « toutes sortes de maux », mais « l'amour de l'argent », le désir de « devenir riche », d'accroître ses biens. Celui auquel Dieu a voulu donner une grosse fortune peut très bien n'avoir en aucune manière « l'amour de l'argent », tandis qu'au contraire un homme n'ayant presque rien peut en être rempli. De Balaam il est écrit qu'il « aima le salaire d'iniquité » (2 Pierre 2:15) ; il aimait l'argent ! Nous avons aussi, dans l'Écriture, l'exemple de Guéhazi et celui, plus saisissant encore, de Judas. Chez ces trois hommes nous voyons les tristes fruits de la « racine » dont parle l'apôtre dans sa première épître à Timothée. Qui dira les « maux » et les « douleurs » que sont amenés à connaître des croyants dans le cœur desquels habite « l'amour de l'argent » ? En apparence, ce sont des hommes heureux, enviés, mais qu'en est-il souvent en réalité ?

Dieu peut trouver bon de donner à tel ou tel de ses enfants d'abondantes richesses ; c'est un privilège, avec toutes les responsabilités qu'il entraîne. « Si les biens augmentent, n'y mettez pas votre cœur » (Ps. 62:10) ; tout au contraire, il convient d'administrer avec sagesse ce que Dieu nous confie à chacun. Nous aurons à rendre compte de cette administration, pensons-y ! Ceux qui ont reçu beaucoup ont une beaucoup plus grande responsabilité ; ils doivent retenir l'enseignement de 1 Tim. 6:17 à 19 : « Ordonne à ceux qui sont riches dans le présent siècle, qu'ils ne soient pas hautains et qu'ils ne mettent pas leur confiance dans l'incertitude des richesses, mais dans le Dieu qui nous donne toutes choses richement pour en jouir ; qu'ils fassent du bien ; qu'ils soient riches en bonnes œuvres ; qu'ils soient prompts à donner, libéraux, s'accumulant comme trésor un bon fondement pour l'avenir, afin qu'ils saisissent ce qui est vraiment la vie. »

Richesses spirituelles

Dieu nous propose un tout autre but que d'amasser une fortune dans ce monde. Il voudrait nous voir désirer et rechercher activement les vrais biens, les richesses spirituelles. « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus » (Matt. 6:33). Avons-nous à cœur de rechercher cela avant tout et par-dessus tout ? Morts et ressuscités avec Christ, nous sommes exhortés à « chercher les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu », à « penser aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre » ; c'est ainsi que nous aurons « des trésors dans le ciel » (Col. 3:1 à 4 ; Matt. 6:19 à 21).

Sources de déclin

La cause initiale de notre extrême faiblesse, du déclin qui s'accroît rapidement, réside sans aucun doute dans l'orientation de nos cœurs et, par suite, de nos activités. Les exhortations de Prov. 4 sont de tous les temps et de toute actualité : « Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues (ou : les résultats) de la vie ». Voilà pour l'orientation de nos cœurs ; ensuite, les principes qui doivent régler nos activités : « Pèse le chemin de tes pieds, et que toutes tes voies soient bien réglées. N'incline ni à droite ni à gauche ; éloigne ton pied du mal » (v. 23 et 26, 27). Au lieu de rechercher les biens impérissables, tout ce que nous avons en Christ et avec Lui, nous désirons souvent poursuivre l'accumulation de richesses dont un jour il ne restera rien ; et cela, parce que notre cœur est tourné vers ces choses. Quoi d'étonnant alors à ce que notre vie spirituelle, peu ou mal nourrie, s'étiolle ? La faiblesse qui en résulte nous conduit à bien des faux-pas dans nos vies individuelles, dans nos maisons et dans la vie des assemblées ; elle nous rend à peu près incapables d'être « fidèles en toutes choses » et, à plus forte raison, d'aider nos frères, de soigner les plaies, d'exercer le service pastoral si nécessaire et tellement négligé, d'opérer lorsque c'est indispensable le jugement du mal, dont en bien des cas nous n'avons plus le discernement. Elle conduit en fait au « chacun faisait ce qui était bon à ses yeux » du temps des Juges.

L'humiliation vraie et sincère se traduit par des actes

Quel est le caractère essentiel — découlant sans doute de l'abandon de Guilgal — de la génération qui a suivi celle des jours de Josué ? « Après eux », est-il dit, « se leva une autre génération qui ne connaissait pas l'Éternel, ni l'œuvre qu'il avait faite pour Israël » (Juges 2:10) : méconnaissance de l'Éternel et de l'œuvre accomplie en faveur de son peuple pour le délivrer du pays d'Égypte et le conduire, au travers du désert, jusqu'en Canaan ! — Sans doute nous connaissons le Seigneur, l'œuvre qu'Il a accomplie pour nous, celle qu'Il accomplit présentement en nous, mais cette connaissance n'est-elle pas trop souvent superficielle ? Nous pouvons pleurer en pensant au déclin, en considérant que tant de fois « nous n'avons pas écouté », mais si ces larmes, telles celles du peuple à Bokim, ne sont pas le fruit d'une humiliation vraie et sincère, traduite par le rejet des idoles, elles ne sont qu'une manifestation extérieure sans réalité, sans résultats pratiques. C'est un travail de Dieu qui doit être opéré dans nos cœurs afin que nos consciences soient atteintes, un travail qui nous fera comprendre le prix qu'a pour le rachat de Christ la connaissance réelle et profonde de sa Personne et de son œuvre.

Connaître Christ, la puissance de sa résurrection, la communion de ses souffrances

L'apôtre Paul désirait « le connaître, Lui, et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances » ; l'apôtre Pierre nous dit — dernière exhortation, dernier message de sa part — « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » ; l'apôtre Jean, pour indiquer ce qui caractérise le plus haut degré de développement spirituel, les deux fois où

il s'adresse aux « pères », ne leur dit pas autre chose que : « Vous connaissez celui qui est dès le commencement » (Phil. 3:10 ; 2 Pierre 3:18 ; 1 Jean 2:13, 14). Connaissance de la personne de Christ, Fils éternel, bien-aimé du Père, Homme dépendant et confiant, n'ayant d'autre désir que d'accomplir en toutes choses la volonté de son Dieu et Père, révélant pleinement Celui « qui habite la lumière inaccessible, lequel aucun des hommes n'a vu, ni ne peut voir » (1 Tim. 6:16) ; connaissance du Christ des évangiles, connaissance de Celui qui est maintenant assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux et dont nous sommes exhortés à contempler la gloire à face découverte. Si nous le faisons mieux, nous serions transformés à sa ressemblance (cf. 2 Cor. 3:18). Connaissance enfin de Celui qui a « achevé l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire ». Quelle œuvre que celle qui a pleinement glorifié Dieu, œuvre qui est le fondement de notre salut, le fondement sur lequel repose l'accomplissement des conseils de Dieu ! Une œuvre que nous pouvons bien célébrer et exalter, dont nous avons aussi à considérer les résultats pratiques pour ce qui nous concerne : la croix de Christ marque la fin de notre histoire dans la chair, elle nous sépare du monde et de ses principes, elle nous introduit dans une condition nouvelle. Nous sommes morts et ressuscités avec Christ. Mais encore nous pouvons nous rappeler que, si le Seigneur a achevé l'œuvre que le Père lui a donnée à faire, Il demeure le Serviteur parfait, Celui dont le service n'a pas de fin. Souverain Sacrificateur, Avocat auprès du Père, fidèle Berger de ses brebis, quelle œuvre Il accomplit du haut de la gloire en faveur de ceux qui Lui appartiennent et cheminent ici-bas, pèlerins en route vers le ciel.

Quelle connaissance nous est ainsi proposée ! Certes, nous connaissons « en partie » (1 Cor. 13:12) et, ici-bas, nous ne connaissons jamais qu'en partie, mais puissions-nous manifester toute diligence pour croître dans la connaissance de Christ et de son œuvre ! C'est le véritable remède à tous nos maux, c'est agir sur la cause afin d'en voir disparaître les funestes effets. Que Christ soit véritablement l'objet de nos cœurs ! Si nous éprouvons quelque attrait que ce soit pour les choses terrestres, c'est, au fond, parce que Christ a moins de prix pour notre cœur.

Méconnaissance de Dieu et de l'œuvre qu'Il a faite pour Son peuple

C'était bien cette méconnaissance de l'Éternel et de l'œuvre qu'Il avait faite pour Israël qui était à l'origine de la condition misérable du peuple dans les jours des Juges. Juge 2:11 nous le dit : « Et les fils d'Israël firent ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, et servirent les Baals. » Un cœur qui n'est pas occupé de Christ et de son œuvre, un cœur qui n'est pas occupé du bien se tourne vers le mal, vers les idoles... Que d'idoles dans ce monde, aujourd'hui ! L'argent en est bien une (cf. Col. 3:5 : « la cupidité, qui est de l'idolâtrie » ; Éph. 5:5).

Ressources et jugements gouvernementaux

La suite du chapitre 2 des Juges nous montre que, d'une part, Dieu a des ressources en faveur de cette « génération » infidèle et que, d'autre part, Il doit exercer des jugements gouvernementaux à son égard. Des ressources : Il suscite des juges qui apportent une délivrance partielle, momentanée, après laquelle le cœur du peuple se manifeste toujours aussi rebelle. Des jugements : Sa colère s'embrase contre Israël et il se sert de tel ou tel instrument pour le châtement de son peuple. N'éprouvons-nous pas encore aujourd'hui ce que le Seigneur fait pour nous, son peuple céleste ? D'une part Il nous parle par le moyen de tel ou tel acte de son juste gouvernement, et il en est de particulièrement sérieux, auxquels nous avons besoin d'être attentifs. D'autre part, Il déploie aussi les ressources de sa grâce envers nous, ne les méprisons pas ! Que l'ensemble de ses dispensations à notre égard nous ramène à la source et produise dans nos cœurs le désir de croître dans la connaissance de Christ et de son œuvre !

Suivre effectivement le Seigneur

Les deux disciples de Jean, attirés par le Seigneur, le suivirent (Jean 1:35 à 37). Nous avons aussi ce même désir ; mais, dans ce chemin, que cherchons-nous ? Nos intérêts ici-bas ou Christ lui-même ? Peut-être pensons-nous parfois : au fond, il ne faut pas s'arrêter à tant de détails, l'essentiel c'est l'attachement au Seigneur. Sans aucun doute. Mais l'attachement au Seigneur doit se traduire dans nos actes, bien plus encore que dans nos paroles, et précisément dans tous les détails de notre vie pratique. Le Seigneur l'a dit Lui-même : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole » (Jean 14:23). Pussions-nous répondre, comme autrefois les deux disciples à la question que Jésus leur posait, par cette autre question qui était la meilleure réponse : « Où demeures-tu ? » Il nous conduira dans le lieu où Il habite, dans le sanctuaire ; nous pourrons ainsi « demeurer auprès de Lui » (Jean 1:38 à 40) et « chercher les choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu ; penser aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre » (Col. 3:1 à 4). Nous verrons alors combien le chemin est facile, nous pourrons y avancer heureux, allant « de force en force », jouissant de la communion avec le Seigneur et goûtant déjà par la foi ce que nous aurons bientôt en plénitude.

L'amour vrai. Quelques remarques sur 1 Jean 3

ME 1965 p.169

Amour selon Dieu. Les deux familles : de Dieu et du diable

« Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu ». Si « nous sommes maintenant enfants de Dieu » c'est bien, en effet, parce que « le Père nous a fait don » de sa propre nature (1 Jean 3:1, 2) ; l'amour en est le caractère essentiel, il en est aussi le fruit ; seul celui qui la possède peut aimer d'un amour vrai, amour qui a sa source en Dieu Lui-même. Des personnes inconverties n'ont pas la nature divine, elles ne peuvent donc aimer comme Dieu demande à ses enfants d'aimer ; elles peuvent avoir entre elles d'agréables relations, connaître une étroite intimité, se confier librement l'une à l'autre, se dévouer entièrement l'une pour l'autre, tout cela, si louable que ce puisse être à un certain point de vue, n'est pas et ne peut pas être un amour selon Dieu, car de tels sentiments, si heureusement manifestés qu'ils puissent l'être, ne proviennent pas de la seule nature susceptible de produire un tel fruit. L'apôtre Jean distingue avec toute la netteté possible ces deux classes de personnes : les « enfants de Dieu » et les « enfants du diable » (1 Jean 3:10). Il peut paraître surprenant, inadmissible même pour beaucoup, que les hommes ne puissent être rangés que dans l'une ou l'autre de ces deux familles et qu'une personne inconvertie, très « religieuse » peut-être, ayant une dignité de vie qui force le respect, pleine de « bonnes œuvres » (dans le sens que les hommes donnent à ces termes), soit cependant, selon la mesure divine, « un enfant du diable ». Mais ce n'est pas nous qui le disons, c'est la Parole de Dieu.

Haïr son frère, jusqu'où cela peut aller

Le Seigneur affirmait aux Juifs : « Vous, vous avez pour père le diable, et vous voulez faire les convoitises de votre père. Lui a été meurtrier dès le commencement... » (Jean 8:44) et l'apôtre Jean fait allusion à ces paroles en citant l'exemple de Caïn qui était « du méchant et tua son frère » (1 Jean 3:12). La haine était dans son cœur et ce sentiment du cœur naturel est comme une racine aux fruits extrêmement variés et qui peuvent aller même parfois jusqu'au meurtre : « Quiconque hait son frère est un meurtrier » (1 Jean 3:15). Dans le principe la chose est toujours vraie, si même elle ne se traduit pas toujours de cette manière dans les actes. Il y a tout un ensemble de choses qui peuvent retenir celui qui « hait son frère », ne serait-ce que l'exercice de l'autorité donnée et maintenue par

Dieu ; par sa bonté, il y a encore, et cela jusqu'à l'enlèvement de l'Église — la vraie Église, constituée par tous ceux qui sont nés de nouveau durant la période qui va du jour de la Pentecôte au retour du Seigneur — « ce qui retient » et « celui qui retient » (2 Thess. 2:6, 7). De sorte que celui qui « hait son frère » est la plupart du temps, grâce à Dieu, retenu dans la voie du meurtre. Il n'en demeure pas moins vrai que, dans le principe et aux yeux de Dieu, « quiconque hait son frère est un meurtrier ».

Le croyant doit veiller à ne pas nourrir des sentiments charnels

Un croyant trouvera de l'apaisement en lisant la fin de ce verset : « et vous savez qu'aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui » (1 Jean 3:15). Donc, pensera-t-il pour tranquilliser sa conscience, puisque j'ai la vie éternelle cette parole ne peut s'appliquer à moi, je ne saurais être « un meurtrier ». Sans doute, il est bien clair que le verset 15 du chapitre 3 de la première épître de Jean concerne directement un inconverti, mais gardons-nous de négliger l'enseignement que nous pouvons en retirer pour nous croyants : si un incrédule « hait son frère » c'est la vieille nature qui se manifeste ainsi, car chez lui il n'y a que cette nature mauvaise ; nous ne sommes plus « dans la chair » comme l'homme inconverti, mais la chair est toujours en nous et peut aussi se manifester, tout comme chez un inconverti, si nous ne la tenons pas pour morte. Or, les fruits de la chair sont toujours les mêmes, que ce soit chez un incrédule ou chez un croyant. Galates 5:19 à 22 nous dit ce que sont « les œuvres de la chair » ; elles comprennent notamment « les meurtres ». De sorte que nous avons à veiller soigneusement sur l'état de nos cœurs, ne nourrissant pas des sentiments charnels mais au contraire jugeant devant Dieu tout ce qui serait susceptible de nous conduire à accomplir « les œuvres de la chair », tout ce qui est mauvais dans le principe même.

1 Jean 3:14-15. Absence d'amour, puis haine

L'apôtre Jean nous montre dans ces versets 14 et 15 du chapitre 3 de sa première épître un aspect négatif et un aspect positif d'un cœur en mauvais état : il y est question de « celui qui *n'aime pas* son frère » et ensuite, de « quiconque *hait* son frère ». Le premier des deux caractérise un état peut-être moins grave que le second puisqu'il semble n'y avoir aucune haine dans le cœur mais seulement le fait de « ne pas aimer » : la vie divine ne se manifeste pas, elle est en quelque sorte inactive, on n'en voit pas les fruits ; celui qui est dans cet état « demeure dans la mort » (alors que « celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et il n'y a point en lui d'occasion de chute » — 1 Jean 2:10). Un tel état est sans doute un premier pas vers celui dont il est question au verset 15 : là, ce n'est plus un état passif mais actif, la haine remplit le cœur. Combien nous sommes en danger si nous demeurons sourds au « message » que nous rappelle l'apôtre — c'est le deuxième message de cette épître ; le premier, au verset 5 du premier chapitre, est en rapport avec le fait que « Dieu est lumière » — : « Car c'est ici le message que vous avez entendu dès le commencement, savoir que nous nous aimions l'un l'autre » (1 Jean 3:11). Premier danger : ne pas aimer son frère ; le second, qui nous menace si nous n'avons pas pris garde au premier : le haïr.

Nous vivons dans un monde caractérisé par la haine et cette haine se manifeste spécialement envers les enfants de Dieu ; cela n'est pas pour nous surprendre : « Ne vous étonnez pas, frères, si le monde vous hait » (1 Jean 3:13). Cette haine se montre sans doute de diverses façons, elle peut fort bien être dissimulée sous des attitudes aimables mais, au fond, elle existe et plus notre témoignage sera fidèle plus elle sera marquée. Les œuvres « justes » d'Abel jugeaient les œuvres « mauvaises » de Caïn et c'est ce qui a conduit ce dernier à tuer son frère (cf. v. 12). Les œuvres « justes » d'un croyant fidèle jugent des œuvres « mauvaises », qu'elles soient accomplies par un incrédule ou par un croyant qui ne marche pas comme il le devrait. Cette haine du monde résulte du fait que « le monde ne nous connaît pas » parce qu'il n'a pas connu Christ (cf. 1 Jean 3:1) et le Seigneur, alors qu'il était ici-bas, méconnu du monde et haï par lui, a pu dire à ses disciples : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que moi je vous ai choisis du monde, à cause de cela, le

monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que moi je vous ai dite : L'esclave n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre. Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé » (Jean 15:18 à 21). Mais Il leur a parlé aussi de ces deux domaines aux caractères entièrement opposés : ce qui est « du Père », ce qui est « du monde » (cf. Jean 13:1 ; 1 Jean 2:15 à 17). Si ce dernier est caractérisé par la haine, le premier est marqué par l'amour. Quel rafraîchissement pour le cœur du croyant, éprouvant dans une mesure plus ou moins grande la haine du monde, que de jouir de l'amour qui unit les enfants de Dieu ! Si le monde nous hait, « nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères » (1 Jean 3:14). Quel contraste ! haine du monde, amour des frères... Même contraste entre les versets que nous venons de rappeler de Jean 15 et celui qui les précède : « Je vous commande ces choses, c'est que vous vous aimiez les uns les autres » (v. 17). Réaliser que nous sommes membres d'une même famille et que le Père nous a fait don de sa propre nature, jouir de cet amour dont nous sommes appelés à nous aimer les uns les autres, quelle part précieuse, quel rafraîchissement au milieu de l'aride désert de ce monde ! Et cela nous confirme dans cette certitude de notre foi : « nous sommes passés de la mort à la vie ». De sorte que si nous avons à connaître quelque chose de la haine du monde, nous pouvons jouir avec bonheur de l'amour dont nous devons nous aimer les uns les autres.

Cet amour a sa source en Dieu, il doit être témoigné selon les enseignements de sa Parole et les directions de son Esprit. Pour aimer les enfants de Dieu, il faut d'abord aimer Dieu et pour aimer Dieu il faut garder ses commandements : « Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements ; car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles... » (1 Jean 5:2, 3 ; cf. Jean 14:21, 23). — Nous connaissons cet amour parce qu'il nous a été révélé : « Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous ; et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères » (1 Jean 3:16). Tel est notre Modèle : Christ manifestant son amour, l'amour divin, dans le don de sa vie pour nous. Pas plus qu'en Philippiens 2:8, il ne peut s'agir d'imiter Christ dans l'accomplissement de son œuvre expiatoire : seul Il pouvait l'accomplir et elle l'a été une fois pour toutes. Mais l'exhortation est celle-ci : imiter l'obéissance de Christ (Phil. 2), l'amour de Christ (1 Jean 3), obéissance et amour qui n'ont reculé devant rien, même pas la mort. C'est ainsi que « nous devons laisser nos vies pour les frères ». Il est des croyants qui, dans les jours d'autrefois surtout, ont été jusque là ; mais si l'occasion ne nous est jamais offerte (encore que nous puissions nous demander si notre amour serait assez fort pour ne pas la laisser passer...) est-ce à dire que nous n'aurons pas à montrer notre amour pour les frères ? Le verset suivant (v. 17) nous fait voir que cet amour doit s'exercer dans la vie de tous les jours : avec intelligence et discernement spirituel, pourvoir aux besoins de ceux qui sont dans la nécessité, tel est le chemin qui nous est proposé, le chemin de l'amour.

Dire que nous aimons les frères, aimer « de parole » ou « de langage », ne suffit pas. C'est même la chair qui pourrait se montrer en cela. Pierre n'avait-il pas dit au Seigneur : « Je laisserai ma vie pour toi » ? (Jean 13:37). Et certes, il était plein d'amour pour son Maître, mais il se confiait trop en cet amour et il a dû faire l'expérience qu'en notre chair il n'habite point de bien (cf. Rom. 7:18). Aimer en paroles seulement est sans grande valeur, c'est « en action » que nous devons aimer et c'est même encore insuffisant : il faut aussi aimer « en vérité ». Des « actions » peuvent avoir l'apparence de l'amour, mais seulement l'apparence. Que dirait-on si l'on voyait un croyant distribuer en aliments tous ses biens ? Certes, on le louerait, on proclamerait sa générosité et son amour, on assurerait qu'il met en pratique 1 Jean 3:17. Et s'il allait jusqu'à laisser sa vie pour ses frères, jusqu'à livrer son corps ? N'exalterait-on pas sa mémoire et ne le citerait-on pas en exemple d'un amour digne de Celui qui a laissé sa vie pour nous ? Et pourtant l'Écriture nous dit : « Et quand je distribuerais en aliments tous mes biens, et que je livrerais mon corps afin que je fusse brûlé, mais que je n'aie pas l'amour, cela ne me profite de rien » (1 Cor. 13:3). Ce verset nous présente précisément les deux manifestations d'amour dont il est question en 1 Jean 3:17 et 16 et nous

montre que les deux choses peuvent être faites avec seulement une apparence d'amour, « l'action » certes, mais sans « la vérité ».

L'apôtre nous montre ensuite ce qui découle de tout ce qui précède : d'abord, « l'assurance envers Dieu », une heureuse confiance, la joie de la communion, caractérisant nos rapports avec Lui ; ensuite, l'exaucement de nos prières : « quoi que nous demandions, nous le recevons de lui, parce que nous gardons ses commandements et que nous pratiquons les choses qui sont agréables devant lui » (v. 19 à 22). Le verset 23 nous dit quel est son double commandement : croire au nom de son Fils Jésus Christ et nous aimer l'un l'autre. « Et celui qui garde ses commandements demeure en lui, et lui en cet homme ; et par ceci nous savons qu'il demeure en nous, savoir par l'Esprit qu'il nous a donné » (v. 24).

Le chapitre commence par un don de Dieu et se termine de même : Dieu nous a donné sa propre nature (v. 1) et son Esprit (v. 24). Comment la nature divine en nous peut-elle produire les fruits qu'elle est appelée à porter et que nous sommes responsables de manifester ici-bas ? Par la puissance du Saint Esprit que Dieu nous a donné et qui habite en nous. C'est le secret pour vivre dans ce monde la vie que nous avons à y vivre.

Que la Parole divine touche notre conscience et atteigne notre cœur, que l'Esprit Saint agisse puissamment en nous, afin que nous soyons des « faiseurs d'œuvres » et non des « auditeurs oublieux » !

L'amour de l'argent : Une racine de toutes sortes de maux (1 Tim. 6:10)

ME 1967 p.67

Un frein à la vie chrétienne

De tout temps « l'amour de l'argent », cette « racine de toutes sortes de maux », a habité bien des cœurs humains. La « convoitise de la chair » tout autant que la « convoitise des yeux » ou « l'orgueil de la vie » (cf. 1 Jean 2:15, 16) peuvent conduire l'homme à cette terrible passion qui risque d'amener un croyant à « perdre sa vie », tandis qu'elle entraînera un incrédule toujours plus loin dans le chemin de la perdition éternelle. Ne semble-t-il pas que dans les jours actuels cette soif des richesses, accrue par le développement du bien-être et la transformation des conditions de vie, soit plus ardente qu'elle n'a jamais été ? L'ennemi se sert à un très haut degré de ces convoitises du cœur naturel pour maintenir bien des inconvertis sous son emprise et pour empêcher tant de croyants de vivre la vie chrétienne qui devrait être la leur, réalisant que le véritable « gain » c'est « la piété avec le contentement » (cf. 1 Tim. 6:6).

Dieu mis de côté

Cet amour de l'argent traduit certains désirs du cœur humain. Dans une large mesure, l'argent permet à son possesseur d'agir à peu près à sa guise ; certes, il y a des limitations mais, sous cette réserve, l'argent donne à l'homme la possibilité d'acquiescer ce qu'il veut, de faire ce qui lui plaît. C'est pour cela que beaucoup « veulent devenir riches », ce qui constitue « un piège » dans lequel le croyant risque de tomber (cf. 1 Tim. 6:9). Et si même, sans qu'il y ait eu cette « volonté de devenir riche », Dieu trouve bon de confier des richesses à l'un des siens, elles risquent aussi de lui être en piège quand, faute d'avoir « appris » à l'école divine, il ne « sait » pas être « dans l'abondance » (cf. Phil. 4:11, 12) ; que de fois, hélas ! « l'abondance » a été le point de départ d'un chemin

d'éloignement, et combien nous avons à veiller si « les biens augmentent » (cf. Ps. 62:10) ! La puissance de l'argent va plus loin encore : en fait il gouverne le monde, ouvrant la voie à la réalisation de tous les désirs de possession et de domination, à tant de manifestations extérieures de l'ambition, de l'égoïsme et de l'orgueil. Tout cela témoigne de la volonté de l'homme de ne dépendre de qui que ce soit et surtout de n'avoir pas à dépendre de Dieu. Est-il possible que de tels sentiments habitent le cœur d'un racheté ? Hélas ! nos cœurs naturels sont toujours les mêmes et si nous nous laissons gouverner par leurs convoitises nous pourrions être, nous aussi, entraînés par ce même amour de l'argent qui est tout l'opposé de la manifestation de la dépendance de Dieu, de notre confiance en Lui qui a promis de nous donner ce qui nous est nécessaire jour après jour (cf. Matt. 6:24 à 34). Nul croyant n'oserait dire sans doute qu'il veut se passer de Dieu, pourtant n'agit-il pas comme s'il en était ainsi, celui dont la vie n'a au fond qu'un but : chercher à amasser « beaucoup de biens... pour beaucoup d'années », à assurer ce qu'il pense être la sécurité du lendemain avec ses seules ressources, de telle manière qu'il est ainsi conduit à méconnaître la valeur de cette dépendance constante de Dieu, exprimée dans la prière enseignée du Seigneur : « Donne-nous aujourd'hui le pain qu'il nous faut » (cf. Matt. 6:11) ?

Influence sur le comportement

La puissance de l'argent a aussi d'autres conséquences : elle régit pratiquement, en nombre de cas, les rapports des hommes entre eux. Le détenteur de richesses exerce trop souvent une sorte de domination, plus ou moins consciente, plus ou moins marquée, sur ceux qui dépendent de lui à quelque titre que ce soit. Cette influence de l'argent, même si elle n'est pas voulue, peut conduire ceux qui la subissent à un comportement différent de celui qui devrait être le leur : ils en arrivent, contre leur gré parfois, à dépendre d'un homme au lieu de ne dépendre que de Dieu et à agir peut-être en telle circonstance d'une manière que leur conscience, éclairée par la Parole, réprouve.

L'argent et le service du Seigneur

L'influence de l'argent a même des conséquences fâcheuses jusque dans le service du Seigneur. Il peut sembler, de prime abord, que le service sera plus facile et fructueux si l'on dispose de moyens que seul l'argent procure. Il peut sembler aussi que le serviteur pourra faire bien davantage s'il n'est pas dans l'obligation d'employer une partie de son temps à assurer sa subsistance et celle de sa famille, s'il a suffisamment d'argent pour aller et venir sans être arrêté par des préoccupations matérielles. Tout cela paraît évident si l'on se borne à considérer les choses à la manière des hommes. En fait il y a là parfois un piège très dangereux dans lequel le serviteur risque de tomber, ce qui l'amènera à des défaillances dans le service alors qu'il espérait au contraire pouvoir mieux le remplir.

L'argent et l'apôtre Paul

Arrêtons-nous sur quelques enseignements de l'Écriture concernant ce sujet. L'apôtre Paul — dont « le métier était de faire des tentes » — tout en travaillant, n'en servait pas moins le Seigneur avec zèle et avec fruit (cf. Actes 18:3 et suivants). Approchant du terme de sa carrière, il rappelle aux anciens d'Éphèse qu'il a travaillé non pas seulement « pour ses besoins » mais encore « pour les personnes qui étaient avec lui ». Bien plus, il exerçait aussi la bienfaisance (cf. Actes 20:33 à 35). Ainsi donc, Paul a travaillé pour ses propres besoins, pour subvenir aux besoins de ceux qui l'accompagnaient dans ses voyages et, enfin, pour « secourir les faibles ». Est-ce que cela a nui à son service pour le Seigneur ? A-t-il jamais pensé qu'il servirait mieux s'il disposait de plus larges ressources matérielles ? Il suffit de lire Actes 20:17 à 27, 31 ; 1 Cor. 15:10 ; 2 Cor. 11:23 à 33, parmi tant d'autres passages, pour avoir une idée, si imparfaite soit-elle, de la grande activité de l'apôtre et de ses résultats. Sans doute rappelle-t-il aux Corinthiens que « le Seigneur a ordonné à ceux qui

annoncent l'évangile, de vivre de l'évangile », mais il ne veut pas user de ce droit (cf. 1 Cor. 9:1 à 23) ; sans doute a-t-il reçu des dons de certaines assemblées (et avec quelle reconnaissance ! cf. Phil. 4:15 à 20), mais ces dons n'étaient pas tant pour lui assurer des moyens d'existence — bien que ce fût parfois le cas (cf. 2 Cor. 11:8) : ils constituaient surtout une marque de communion dans le service, communion de l'assemblée avec l'apôtre et de l'apôtre avec l'assemblée. Une assemblée est-elle en mauvais état, Paul ne peut rien accepter d'elle : il ne veut rien recevoir des Corinthiens, il ne veut en aucune manière leur être à charge : « et je me suis gardé de vous être à charge en quoi que ce soit, et je m'en garderai » (2 Cor. 11:9 — voir aussi 12:14). Quel exemple et quel enseignement pour nous ! Pour remplir son service l'apôtre ne compte pas sur l'argent, sur la puissance de l'argent et les possibilités qu'il procure ; avec une foi vivante, il compte sur le Seigneur qui sait donner Lui-même le temps, les facilités, les forces physiques et morales, les ressources spirituelles indispensables, ouvrir les portes, diriger et fortifier ceux qu'il envoie, il compte sur le Seigneur seul qui fournit à son serviteur tout ce qui lui est nécessaire, fixant aussi les limitations qui conviennent aussi bien pour celui qui sert que pour ceux qu'il a à servir, limitations qu'il faut respecter car il est toujours vrai qu'on rencontre la puissance de l'adversaire lorsqu'on « renverse une clôture » (Eccl. 10:8). Un débordement d'activité n'est pas toujours le signe du service le plus utile et le plus béni.

L'argent et le Seigneur sur la terre

L'apôtre, laissant de côté la puissance de l'argent, a ainsi réalisé dans son service la puissance de la foi, en fait la puissance de Dieu, et il nous exhorte à être ses imitateurs comme lui-même l'était de Christ. Que dire si nous considérons l'exemple du Serviteur parfait ! A-t-il jamais eu besoin dans son ministère des ressources que procure l'argent ? A-t-il jamais été soumis à son influence ou dépendant de sa puissance, Celui qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête et qui ne disposait pas de la moindre pièce de monnaie pour payer l'impôt des didrachmes (cf. Matt. 8:20 ; 17:24 à 27) ?

Une source de beaucoup de douleurs

« Vouloir devenir riche », c'est être animé par l'esprit de ce siècle, c'est « tomber dans la tentation et dans un piège, et dans plusieurs désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition » (1 Tim. 6:9). C'est être tenté d'agir d'une façon qui n'est pas toujours très correcte et qui peut même être parfois franchement malhonnête, car on n'est pas avec Dieu dans un tel chemin. Qui dira les « beaucoup de douleurs » dont « se sont transpercés eux-mêmes » tant de croyants dans le cœur desquels habite cet amour de l'argent (cf. 1 Tim. 6:10) ? Qui dira aussi le mal qu'a pu faire, en certaines circonstances, la puissance de l'argent dans le service du Seigneur, en ce qu'il a été alors une entrave au déploiement de la puissance de Dieu répondant à la foi du serviteur ?

Que nul ne se laisse gagner et entraîner par « l'amour de l'argent » ! Il serait en grand danger, une fois arrivé au terme de sa carrière terrestre, de devoir confesser qu'il a perdu sa vie. Bienheureux au contraire celui qui réalise la vraie dépendance de la foi et reçoit de Dieu tout ce qui lui est nécessaire pour répondre à ses besoins matériels, ne mettant pas sa confiance dans les biens qui lui sont dispensés « mais dans le Dieu qui nous donne toutes choses richement pour en jouir » (cf. 1 Tim. 6:17 à 19) !

Genèse 41 à 47 : Joseph, les égyptiens et la famine. S'abandonner à Dieu sans réserve

Nous pouvons retirer un enseignement utile à cet égard de la conduite des Égyptiens durant les années de famine. « Et tout le pays d'Égypte eut faim » ; le Pharaon, vers lequel ils crient alors pour du pain, dit aux Égyptiens : « Allez à Joseph ; faites ce qu'il vous dira » (Gen. 41:55). En Égypte où il

n'y avait plus de pain, de même qu'à Cana où il n'y avait plus de vin la ressource est toujours en Celui dont Joseph était un type (cf. Jean 2:5). « Joseph ouvrit tous les lieux de dépôt, et vendit du blé aux Égyptiens » (Gen. 41:56). Mais la famine devint « très intense ; et le pays d'Égypte et le pays de Canaan étaient épuisés à cause de la famine ». Les Égyptiens retournèrent donc vers Joseph, disant : « Donne-nous du pain ; et pourquoi mourrions-nous devant toi, car l'argent manque ? ». Joseph leur avait vendu du blé mais ils n'avaient plus d'argent pour en acheter à nouveau. Que faire ? Joseph leur répondit alors : « Donnez votre bétail, et je vous donnerai du pain contre votre bétail, si l'argent vous manque ». Et ils amenèrent leur bétail à Joseph ; et Joseph leur donna du pain contre des chevaux, et contre des troupeaux de menu bétail, et contre des troupeaux de gros bétail, et contre des ânes : et il les fournit de pain cette année-là contre tous leurs troupeaux (Gen. 47:13 à 17). Les Égyptiens ont donc été dans l'obligation de donner leur argent d'abord, leurs troupeaux ensuite ; ils devaient aller plus loin encore. Le pain épuisé, la famine se poursuivait toujours, de sorte qu'ils vinrent à Joseph une troisième fois pour lui exposer leur détresse : « il ne reste rien devant mon seigneur que nos corps et nos terres ». Mais, réduits à cette extrémité ils sont disposés à se livrer entièrement à lui : « Achète-nous, et nos terres, contre du pain ; et nous serons, nous et nos terres, serviteurs du Pharaon » (ib. 18:19). C'est ce que fit Joseph, qui dit ensuite au peuple : « Voici, je vous ai achetés aujourd'hui, et vos terres, pour le Pharaon. Voici de la semence pour vous : ensemencez la terre ». La délivrance était ainsi assurée et les Égyptiens purent dire à Joseph : « Tu nous as conservé la vie » (ib. 23 à 25). — Les hommes, les croyants eux-mêmes parfois, estiment pouvoir vivre dans l'indépendance de Dieu et grâce à « leur argent » et à « leurs troupeaux » traverser sans grand dommage les périodes les plus difficiles. Mais Dieu peut les conduire à expérimenter la vanité de leurs richesses ; des circonstances surviennent, permises ou envoyées par Lui, qui correspondent à la longue famine du pays d'Égypte, circonstances qui amènent le croyant à comprendre que sa part c'est de dépendre de Dieu, de s'abandonner à Lui entièrement et sans réserve — « nos corps et nos terres » — ce qui lui permettra d'éprouver que Dieu est riche en moyens pour « conserver la vie » des siens, même si leur argent est épuisé. Ce n'est plus un peu de pain que Joseph donne aux Égyptiens quand ils se sont livrés à lui, eux et leurs terres, c'est la semence nécessaire pour ensemençer la terre, de sorte qu'il y aura de la nourriture pour eux, pour ceux qui sont dans leurs maisons et pour leurs petits enfants (cf. Gen. 47:24).

S'abandonner à Dieu, réaliser pratiquement que tout ce dont nous pouvons disposer — « nos jours, nos biens, nos corps, nos cœurs » — est à Lui, tel est le secret d'une complète délivrance ! Cela nous conduit à vivre de foi, à marcher par la foi, éprouvant la puissance infinie de Celui qui peut et veut répondre à tous nos besoins. Quel contraste entre cette heureuse part et les « toutes sortes de maux » qui ont pour racine « l'amour de l'argent » ! Dieu nous préserve de nous transpercer nous-mêmes de « beaucoup de douleurs » !

Obéissance, dépendance, soumission

ME 1969 p. 201

Fruits précieux de ces vertus. L'obéissance de Christ

L'obéissance, la dépendance, la soumission auxquelles nous sommes maintes fois exhortés dans l'Écriture, portent toujours des fruits précieux dans la vie individuelle et dans la vie de l'assemblée. Là où elles font défaut, il est impossible que la marche soit à la gloire de Dieu. Celui qui, tout au long de son sentier, a pleinement glorifié son Dieu et Père a été l'Homme parfaitement obéissant, dépendant, soumis. Si l'évangile selon Luc met particulièrement en relief sa dépendance et sa soumission, l'évangile selon Jean fait ressortir peut-être plus qu'aucun autre la parfaite obéissance de Celui qui « étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu,

mais s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes ; et, étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:6 à 8). Nous bornant à citer quelques passages de cet évangile qui offrent à notre méditation l'obéissance de Christ : 4:34 ; 5:19 et 30 ; 6:38 à 40 ; 7:16 à 18 ; 8:28, 29 ; 10:17, 18 ; 12:49, 50 ; 14:10 et 31 ; 15:10 ; 17:4 ; 18:11, nous nous arrêterons, dans les lignes qui suivent, sur différentes paroles du Seigneur (5:30 ; 7:17, 18 ; 14:23 et 16:24) qui placent devant nous, pour notre exhortation et notre encouragement tout à la fois, quelques-uns des fruits de l'obéissance, de la dépendance et de la soumission, en insistant plus particulièrement sur la communion avec le Père et le Fils.

Jugement [spirituel] juste

Le saint Fils de Dieu, venu ici-bas comme homme, pouvait dire : « Je ne puis rien faire, moi, de moi-même ; je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste ; car je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jean 5:30). Homme parfait, il a ce discernement qui lui permet d'apprécier toutes choses comme Dieu les apprécie, d'avoir un jugement juste, d'abord parce qu'il apprécie et juge « selon ce qu'il entend », c'est-à-dire selon ce qu'il reçoit de son Dieu, ensuite, parce qu'il n'a pas d'autre volonté que celle de son Dieu et Père : « je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé ».

Nous comprenons pourquoi nous manquons si souvent de discernement, pourquoi notre appréciation des choses est parfois faussée, pourquoi notre jugement n'est pas toujours « juste » : il en est ainsi chaque fois que nous nous laissons guider par nos propres pensées, chaque fois que nous cherchons à faire prévaloir notre volonté personnelle. Dieu veuille produire en nous le désir d'avoir en toutes circonstances un sain discernement des choses et d'en juger justement ; en dehors de la bénédiction que nous en éprouverons chacun pour soi, la vie de l'assemblée s'en trouvera facilitée et ce sera pour la joie de tous. Pour qu'il en soit ainsi, retenons les enseignements que le Seigneur nous donne dans ce verset 30 de Jean 5 : en premier lieu, juger non « d'après ce que nous pensons », « d'après ce que nous avons vu » (tels sont les jugements d'Éliphas — cf. Job 4:8 ; 5:3 ; 15:17), mais d'après la Parole qui nous fait connaître la pensée de Dieu, la seule qui importe et qui puisse faire autorité ; ensuite, nous conformer à ce qu'elle nous dit, obéir à ses enseignements ; enfin, ne pas chercher à imposer notre volonté propre mais nous soumettre humblement à la volonté de Dieu. Tel est le secret d'un jugement spirituel « juste » !

Connaissance de la source de l'enseignement : de Dieu

Au chapitre 7 de cet évangile, le Seigneur nous dit comment il nous est possible de connaître la source de l'enseignement qui nous est présenté : « Si quelqu'un veut faire Sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu, ou si moi je parle de par moi-même. Celui qui parle de par lui-même cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui » (v. 17, 18). Le croyant qui laisse de côté toute volonté propre et *veut* faire la volonté de Dieu manifeste en cela la soumission de son esprit et il a ainsi la connaissance de la pensée de Dieu telle que sa Parole nous la révèle, il sait quand l'enseignement donné est « de Dieu » et il le reçoit alors avec toute l'autorité qui s'attache à ce qui vient de Lui. Par contre, il saura rejeter l'enseignement présenté par celui qui parle « de son propre fonds », ou « de par lui-même, cherchant sa propre gloire » (Jean 8:44 ; 7:18). Il discerne la source divine de laquelle émane l'enseignement qu'il peut recevoir, il a donc l'assurance qu'en y conformant ses voies il fait la volonté de Dieu : il y a corrélation entre l'enseignement qu'il reçoit et la volonté à laquelle il obéit, l'une et l'autre venant de Dieu.

Communion avec le Père et le Fils

L'obéissance, preuve de l'amour, conduit le croyant à jouir de la communion avec le Père et avec le Fils. Le Père, le Fils viennent alors « demeurer chez lui », selon ce que le Seigneur a dit aux siens : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean 14:23).

Amour pour tous les hommes, amour de relation, amour de communion

Dieu aime tous les hommes, sans aucune exception, et il a manifesté cet amour dans le don de son Fils : « Car Christ, alors que nous étions encore sans force, au temps convenable, est mort pour des impies... Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (Rom. 5:6 à 10 — voir aussi, parmi bien d'autres passages, Jean 3:16 ; Éph. 2:4 à 10). — Mais il aime d'un amour particulier, que nous pourrions appeler un *amour de relation*, ceux qui, par grâce et par la foi en l'œuvre de Christ, sont devenus ses bien-aimés enfants : « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu » (1 Jean 3:1). Il nous a fait don de sa propre nature et nous aime d'un amour dont jamais rien ne pourra nous séparer (cf. Rom. 8:31 à 39). — Plus intime encore est l'amour dont il aime ceux de ses enfants qui montrent leur obéissance, leur dépendance, leur soumission en gardant sa Parole ! C'est de cet *amour de communion* que parle le Seigneur quand il dit : « mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui ». Telle est aussi la portée de l'expression d'Ésaïe 56 : « je leur donnerai dans ma maison et au-dedans de mes murs une place et un nom meilleurs que des fils et des filles » (v. 5). Comment peut-il donc y avoir « une place et un nom meilleurs que des fils et des filles » ? Ne s'agit-il pas de la jouissance de la communion précieuse, intime que Dieu peut et veut avoir avec des enfants marchant fidèlement ? En effet, cette promesse est faite à ceux qui, dit-il, « gardent mes sabbats, et choisissent les choses auxquelles je prends plaisir, et qui tiennent ferme mon alliance » (ib. 4).

Tenir en honneur le jour du Seigneur

« Garder mes sabbats » — Ayant fait en six jours « les cieux, et la terre, la mer, et tout ce qui est en eux », Dieu « s'est reposé le septième jour ; *c'est pourquoi* l'Éternel a *béni* le jour du sabbat, et l'a *sanctifié* » (Ex. 20:11). Mais le commandement de garder le sabbat — « souviens-toi du jour du sabbat, pour le sanctifier... » (ib. 8 à 10) — n'est pas seulement basé sur l'achèvement de l'œuvre de Dieu en création, il est aussi fondé sur l'accomplissement de son œuvre en rédemption. (Soulignons à cet égard que les gloires de Christ nous sont présentées relativement à la création et à la rédemption : Il est « le premier-né de toute la création » et « le premier-né d'entre les morts » — Col. 1:15 à 18). Le commandement divin au sujet du sabbat est rappelé au peuple par Moïse, au moment où Israël va passer le Jourdain pour entrer dans le pays de la promesse : « Garde le jour du sabbat pour le sanctifier, comme l'Éternel, ton Dieu, te l'a commandé... et tu te souviendras que tu as été serviteur dans le pays d'Égypte, et que l'Éternel, ton Dieu, t'a fait sortir de là à main forte et à bras étendu ; *c'est pourquoi* l'Éternel, ton Dieu, t'a commandé de garder le jour du sabbat » (Deut. 5:12 à 15). Le « *c'est pourquoi* » du verset 15 lie l'observance du sabbat à la délivrance du pays d'Égypte par le passage de la mer Rouge (cf. Ex. 14) — figure de la rédemption — après que, en type, l'expiation a été faite par le sang de l'agneau pascal (cf. Ex.12). — De nombreux passages de l'Ancien Testament nous montrent quelle importance l'Éternel attachait à la stricte observation du sabbat, imposé « même au temps du labourage et de la moisson » (Ex. 34:21) : même l'urgence d'indispensables travaux à effectuer ne pouvait en aucune manière excuser et justifier la non-observance du sabbat. Et Nombres 15 nous enseigne, à propos de l'homme « qui ramassait du bois le jour du sabbat », qu'enfreindre le repos du septième jour était un grave péché, non pas le « péché par erreur » mais le « péché par fierté », qui était un « outrage » à l'Éternel, constituait le « mépris » de sa parole et entraînait le retranchement du coupable. Ce que l'on devait faire à cet homme « n'ayant pas été clairement indiqué », c'est l'Éternel lui-même qui dit à Moïse : « L'homme sera mis à mort ; que toute l'assemblée le lapide avec des pierres hors du camp » (v. 30 à 36). — Des passages tout aussi

nombreux nous montrent aussi que l'un des principaux reproches qui est fait au peuple est d'avoir profané le sabbat. Néhémie voit, par exemple, « en Juda des gens qui foulèrent aux pressoirs, le jour du sabbat, et qui rentraient des gerbes et les chargeaient sur des ânes... et qui les amenaient à Jérusalem le jour du sabbat » ; alors, dit-il : « je querellai les nobles de Juda, et je leur dis : Qu'est-ce que cette chose mauvaise que vous faites, profanant le jour du sabbat ? N'est-ce pas ainsi qu'ont fait vos pères, de sorte que notre Dieu a fait venir tout ce malheur sur nous et sur cette ville ? et vous voulez ajouter à la colère contre Israël en profanant le sabbat ! » (Néhémie 13:15 à 18). — Et avec quelle insistance l'Éternel, par la bouche du prophète, presse son peuple de respecter le repos du septième jour : « Si tu gardes ton pied de profaner le sabbat, de faire ton plaisir en mon saint jour, si tu appelles le sabbat tes délices, et honorable le saint jour de l'Éternel... alors tu trouveras tes délices en l'Éternel... » (Ésaïe 58:13, 14).

Bien qu'aujourd'hui ce ne soit pas le septième jour que nous ayons à observer mais le premier jour de la semaine, le jour du Seigneur, les enseignements donnés autrefois par l'Éternel à son peuple terrestre concernant le sabbat ne s'imposent-ils pas à nous avec plus de force encore qu'ils n'en avaient pour Israël ? Y aurait-il un croyant qui voudrait « faire son plaisir en ce saint jour », ou encore travailler ce jour-là comme il le fait pendant les six autres jours de la semaine, alors que le jour du Seigneur rappelle à son cœur ce que Christ a fait pour lui : sa victoire remportée sur Satan et sur la mort, sa résurrection glorieuse après qu'il a eu « goûté la mort pour tout », traversé les trois heures de l'abandon ? « Garder ses sabbats », pour nous maintenant, c'est respecter et tenir en honneur le jour du Seigneur, un jour qui est le sien, qui doit donc Lui être consacré entièrement, et en particulier dans le rassemblement de nous-mêmes autour de Lui pour les diverses activités à exercer dans les réunions de l'assemblée, un jour qui doit être « préparé » dans nos cœurs tout au long des six jours qui l'ont précédé, durant les « six pas » précédant le sacrifice du taureau et de la bête grasse (cf. 2 Sam. 6:13). Quel prix attache le Seigneur à ce que, dans ce jour qui est le sien, nous l'honorions bien davantage encore que nous ne sommes appelés à le faire tous les jours de notre vie ! Nous montrerons en cela que nous l'aimons, Lui qui nous a aimés le premier. (Il est bon d'ajouter que l'observation du premier jour de la semaine n'exclut pas l'activité qui peut être exercée pour le Seigneur : travail d'évangélisation accompli dans le monde, visites chrétiennes, soins de l'hospitalité, entre autres choses. Encore ceci : un médecin, par exemple, pourrait-il refuser de donner les secours nécessaires à un malade dont l'état exigerait une intervention immédiate ? Dans des cas de ce genre, le croyant doit être exercé devant Dieu pour déterminer, en conscience, ce qu'il doit faire sans aucun délai).

S'occuper des choses excellentes

« Choisir les choses auxquelles je prends plaisir », ou encore, selon l'expression de l'apôtre : « discerner les choses excellentes » (Phil. 1:10), opérer ce choix que nous pourrions faire seulement dans la mesure où « notre amour abondera encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence » (ib. 9) et qui nous conduira à laisser de côté tout ce qui, à proprement parler, n'est peut-être pas un mal, mais qui n'est pas effectivement ce en quoi Dieu « prend plaisir », à nous attacher à ce qui a son entière approbation, ce qui plaît à son cœur et nous permet de jouir d'une étroite communion avec Lui.

Tenir ferme

« Tenir ferme mon alliance ». Pour nous, dans l'économie présente : « tenir ferme » ce que nous avons, jusqu'au retour du Seigneur (cf. Apoc. 2:25 ; 3:11), tenir ferme le Chef (cf. Col. 2:19) et ainsi tout l'ensemble des vérités qui nous ont été confiées, elles sont toutes liées à Christ et constituent le « bon dépôt » que nous sommes responsables de garder « par l'Esprit Saint qui habite en nous » (cf. 2 Tim. 1:14).

Jouissance de l'amour du Seigneur et approbation donnée à ceux qui sont obéissants

En vérité, que la grâce nous soit accordée de manifester cette sainte énergie, cette fidélité, fruit d'un amour profond pour le Seigneur, amour qui nous conduira à garder son jour, à choisir les choses

auxquelles il prend plaisir, à tenir ferme ! Nous aurons alors « dans sa maison » et « au-dedans de ses murs » — séparés du monde sous tous ses caractères — « une place et un nom meilleurs que des fils et des filles », nous jouirons de son amour comme des enfants obéissants et dépendants peuvent jouir de l'amour de leur père, comme eux seuls peuvent en jouir, et nous recevrons de Lui ce « nom éternel, qui ne sera pas retranché » (Ésaïe 56:5), le « caillou blanc, et, sur le caillou, un nouveau nom écrit, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit » (Apoc. 2:17).

Joie accomplie

Demandons au Seigneur qu'il nous donne de vivre la vie chrétienne qui nous assurera la jouissance d'une aussi précieuse part ! « Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit accomplie » (Jean 16:24), a dit encore le Seigneur aux siens, avant de les quitter. Dépendance, obéissance, soumission ont leur expression dans la prière. Nous le voyons tout particulièrement dans la vie de l'Homme parfait ici-bas. C'est le secret d'une vraie joie, d'une joie complète.

Obéissance, dépendance, soumission nous permettront donc d'avoir un jugement juste, un sain discernement des choses, de connaître la valeur et la source de l'enseignement présenté, de jouir d'une heureuse communion avec le Père et avec le Fils, de goûter une joie pleine et entière. Pussions-nous trouver là un encouragement à obéir à Dieu, à dépendre de Lui, à nous soumettre à sa volonté !

Fais-moi connaître le chemin où j'ai à marcher. Ps. 143:8

ME 1964 p.225

Ne pas perdre sa vie ici-bas

Sans doute un croyant peut aller son chemin dans le monde, ne pensant guère qu'à y prospérer matériellement, ne se demandant même pas, lorsqu'il a une décision à prendre, si la voie dans laquelle il va s'engager est selon Dieu et ne prêtant aucune attention aux avertissements plus ou moins clairs qui sont susceptibles de lui être donnés. Dieu peut laisser aller les choses un temps tout au moins, et même parfois peut-être jusqu'au bout de la route... Celui qui a vécu ainsi aura pu amasser de grands biens, connaître une existence facile, il n'en a pas moins perdu sa vie, une vie que Dieu nous donne pour Le glorifier ici-bas, en étant des témoins, des serviteurs, des adorateurs. Dans des cas de ce genre, Dieu intervient généralement, arrêtant, pour son plus grand bien spirituel, le croyant qui a aussi peu en vue les intérêts et la gloire du Seigneur ; les épreuves qu'Il dispense sont parfois très douloureuses, il vaut pourtant la peine de les traverser si elles produisent le fruit pour lequel Dieu les permet.

Problème des difficultés et des obstacles

Mais ces lignes s'adressent surtout à des croyants désireux d'être fidèles au Seigneur et de marcher dans un chemin où ils auront son approbation et sa bénédiction. Un tel désir étant dans le cœur, il y a toutes les circonstances de la vie pratique en présence desquelles il convient d'être conséquent avec ce qui nous anime intérieurement. C'est alors que nous connaissons parfois de sérieuses difficultés. Qui d'entre nous ne les a éprouvées ?

Ceux qui s'obstinent dans un chemin de propre volonté

Nous laissons de côté le cas très différent où nous paraissions hésiter alors que nous avons déjà pris une décision sur laquelle nous sommes bien déterminés à ne pas revenir : nous sommes tout disposés à nous engager dans un chemin de propre volonté, nous en avons au fond pleine conscience, mais nous voulons essayer de justifier notre choix aux yeux de notre entourage, peut-être même à nos propres yeux. Nous trouvons alors maintes raisons qui pourraient laisser croire que nous avons pris la bonne direction, tandis qu'en fait c'est dans le chemin de notre volonté propre que nous sommes déjà engagés.

Apprendre à discerner le chemin

Nous considérons seulement le cas d'un croyant vraiment désireux de ne faire que la volonté de Dieu mais qui ne voit pas clairement la route à suivre. Sans aucun doute, tant qu'il en est ainsi il convient de prier Celui qui seul peut nous éclairer d'abord, nous guider ensuite. De telles prières restent parfois longtemps sans réponse et celui qui demeure dans l'incertitude en est souvent troublé. Si Dieu ne répond pas aussitôt, c'est qu'Il a sans doute quelque chose à nous apprendre ; par exemple, cette leçon importante : jetant un regard en arrière, nous sommes amenés à reconnaître que nous n'avons pas vécu assez près du Seigneur. Si nous avons mieux réalisé sa présence avec nous, joui de sa communion, nous aurions eu la connaissance de sa pensée au sujet de nos circonstances et le chemin nous serait clairement apparu ; si notre « œil » avait été « simple », c'est-à-dire : si nous n'avions été occupés que d'un seul objet, Christ, notre « corps tout entier » aurait été « plein de lumière », nous aurions vu ce qu'il convenait de faire et de ne pas faire. Juger cet éloignement, confesser nos manquements à cet égard, nous conduira à retrouver la proximité de Celui qui désire nous voir vivre près de Lui, de Lui et pour Lui ; quel précieux résultat produit par un temps d'attente et d'exercice ! N'y a-t-il pas là un réel enrichissement spirituel que l'âme n'aurait pas goûté si la réponse à la prière avait été immédiate, comme nous l'aurions tellement souhaité ? Nous voudrions généralement que le Seigneur nous dise tout aussitôt : le chemin est ici, ou il est là, et nous oublions que s'Il veut nous guider, Il veut aussi nous instruire, nous former, nous avoir près de son cœur. « Je t'instruirai, et je t'enseignerai le chemin où tu dois marcher ; je te conseillerai, ayant mon œil sur toi » (Ps. 32:8). Pour voir les mouvements de son œil, il faut être près de Lui et pour en comprendre la signification, jouir d'une intime communion avec Lui. — Que ce temps d'attente, de perplexité, d'angoisse peut-être, soit aussi un temps de prière, d'exercices secrets avec le Seigneur ; il sera alors profitable et, la patience ayant eu son œuvre parfaite (cf. Jacques 1:4), Celui qui veut nous faire du bien à la fin saura nous enseigner le chemin où Il veut nous voir marcher. Nous pourrions ainsi aller sans crainte, confiants et dépendants.

Besoin de patience

Il peut arriver parfois que nous manquions de patience. Nous n'aimons pas l'attente, l'incertitude, nous nous laissons facilement influencer par ce qui plaît à nos cœurs naturels et nous nous engageons alors, un peu hâtivement, dans un chemin qui nous paraît être celui du Seigneur sans avoir au fond la conviction profonde qu'il en est bien ainsi. Il nous semble que le but poursuivi est selon Dieu, mais ne nous trompons-nous pas ? — Dans un cas semblable, si des difficultés surviennent, nous pouvons à bon droit nous demander si nous n'avons pas fait fausse route et si Dieu ne les permet pas pour nous arrêter tandis qu'il en est temps encore. C'est dans la prière, en recherchant la présence du Seigneur, la communion de ses pensées, que nous pourrions être éclairés. Cet exercice devra être d'autant plus sérieux et profond que nous nous sommes engagés sans que les choses aient été suffisamment mûries. Dieu saura montrer si les difficultés ont été suscitées par Lui pour nous faire revenir en arrière, ou encore permises par Lui pour exercer et éprouver notre foi et nous apprendre en cours de route ce qu'il aurait mieux valu apprendre avant de partir.

Ne pas se laisser décourager par les obstacles

Des obstacles peuvent aussi être placés sur un chemin où nous nous sommes engagés avec l'entière confiance que c'est le chemin du Seigneur et que le but poursuivi est bien selon Lui. Des consciences délicates sont généralement amenées à se dire, dans de tels cas : nous n'avons pas assez prié pour connaître le chemin, nous avons agi sans nous en douter suivant l'inclination de nos propres cœurs, le Seigneur nous arrête ! C'est oublier que nous cheminons dans un monde où nous avons à subir les assauts d'un adversaire déterminé à nous empêcher d'avancer vers le but ; il n'est jamais aussi actif que lorsqu'il voit des croyants en bon état et dans un bon chemin. Il saura alors multiplier les obstacles pour essayer de produire le découragement dans nos âmes et un retour en arrière, ou encore pour nous engager dans une voie d'égarément. Une défaillance dans le discernement spirituel nous fera considérer comme une direction divine ce qui n'est pas autre chose que le travail de l'ennemi pour nous empêcher de continuer dans le vrai chemin. Si Dieu permet que des obstacles soient ainsi placés sur notre route, c'est pour éprouver et fortifier notre foi. Une foi inébranlable compte sur Dieu et sur Lui seul, elle ne se laisse pas décourager par les obstacles quand elle a discerné le vrai chemin, elle y trouve au contraire des occasions nouvelles d'expérimenter la puissance et le secours du Dieu en qui elle met sa confiance. Elle avance sans crainte, avec cette énergie active qui tend vers le but, s'appuyant sur Celui qui est plus grand que tous. Dans un tel chemin, douter et craindre, se laisser arrêter par les difficultés, c'est manquer de confiance en Dieu, manquer de foi. Quand le but poursuivi et les moyens employés sont selon Dieu, qui va essayer d'entraver l'œuvre et de décourager les ouvriers, sinon l'adversaire ? Ayons-en conscience et regardons vers Celui qui répond toujours à l'attente de la foi.

Fausse tranquillité

N'est-ce pas encore une ruse de l'ennemi que de venir nous dire quand nous sommes engagés dans le vrai chemin : il faut demeurer tranquille, attendre que le Seigneur agisse Lui-même ? Demeurer tranquille, attendre, oui, tant que nous n'avons pas discerné le chemin à suivre. Mais quand nous l'avons discerné, lorsque nous voyons clair quant au but à atteindre, demeurer inactif ne serait pas autre chose qu'une paresse coupable. Certes, Dieu peut se passer d'instruments pour atteindre le but qu'Il se propose mais Il veut aussi, dans sa grâce, se servir d'instruments tels que nous pour l'accomplissement de son œuvre. « Toutes choses le servent » (Ps. 119:91). Qu'une sainte énergie nous anime et que Dieu nous donne Lui-même la sagesse et les forces nécessaires pour surmonter les obstacles placés sur le chemin par un ennemi qui s'opposera toujours à ce que Dieu veut opérer pour les siens et par les siens !

La patience de notre Seigneur Jésus Christ est salut. 2 Pierre 3:15

ME 1965 p.3

2 Pierre 3:6-10

Les années se succèdent, une vient de s'écouler, une autre commence. Mais cette succession ne se continuera pas indéfiniment ainsi que la plupart des hommes le croient. L'Écriture nous dit en effet que « les cieux et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le feu, gardés pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies » ; elle nous dit encore que, immédiatement après la destruction du « monde d'alors » par le déluge, l'Éternel a fait cette

promesse : « Désormais, *tant que seront les jours de la terre*, les semailles et la moisson, et le froid et le chaud, et l'été et l'hiver, et le jour et la nuit, ne cesseront pas » (2 Pierre 3:6, 7 ; Gen. 8:22). Rien de cela n'a cessé jusqu'à présent parce que « les jours de la terre » durent encore, mais l'expression « tant que seront », employée dans ce verset de Genèse 8, montre bien qu'ils ne dureront pas toujours ; ils prendront fin lorsque viendra « le jour du Seigneur » : « dans ce jour-là, les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments, embrasés, seront dissous, et la terre et les œuvres qui sont en elles seront brûlées entièrement » (2 Pierre 3:10).

Si « les jours de la terre » durent encore, c'est en raison de la patience du Seigneur à l'égard des moqueurs, incrédules et impies : « Il est patient envers vous », leur est-il dit, « ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance » (2 Pierre 3:9). De sorte qu'elle est tout à fait juste l'expression souvent entendue : une nouvelle année de grâce vient de s'ouvrir. Oui, mais ira-t-elle jusqu'à son terme ? Le Seigneur est patient, il y a pourtant un moment où Il doit exécuter le jugement annoncé. Nous nous sentons donc pressés, au début de ce nouvel an de grâce, d'inviter toute âme qui n'est pas assurée de son salut éternel — et nous pensons spécialement aux enfants de parents chrétiens — à ne pas remettre à demain. C'est aujourd'hui le jour favorable pour « venir à la repentance », pour reconnaître devant Dieu son état de péché et accepter le salut qu'Il peut offrir à tout pécheur repentant, en vertu du sacrifice expiatoire de Christ, un salut par grâce et sur le principe de la foi. Que nul ne méprise « les richesses de sa bonté, et de sa patience, et de sa longue attente, ne connaissant pas que la bonté de Dieu le pousse à la repentance » ! (Rom. 2:4).

2 Pierre 3:10-13

Dans le deuxième paragraphe du chapitre 3 de la seconde épître de Pierre, l'apôtre s'adresse spécialement à nous, croyants. « Les éléments, embrasés, seront dissous, et la terre et les œuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement », tel est le terme de toutes les activités qui n'auront eu que le monde et le moi pour objet, de tout ce dont les hommes se glorifient, les croyants eux aussi peut-être ! Cette perspective doit, d'une part, inciter les hommes inconvertis à se tourner vers Dieu et à se repentir, d'autre part, amener les enfants de Dieu à vivre moralement séparés d'un monde qui va être jugé. « Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété... » (2 Pierre 3:11). Nos activités s'exercent-elles à peu près uniquement en vue de la jouissance d'une heureuse condition terrestre, de la recherche des vanités et des futilités d'un monde dont bientôt il ne restera plus rien ? S'il en est ainsi, nous aurons en vérité travaillé « pour le feu » (cf. Jér. 51:58), perdu notre vie ! Tout au contraire, nous sommes exhortés à « attendre et hâter la venue du jour de Dieu, à cause duquel les cieux en feu seront dissous et les éléments embrasés se fondront » (2 Pierre 3:12) : d'une part, vivre dans l'attente de ce jour de bénédiction en vue de l'établissement duquel aura lieu le jugement ; d'autre part, le « hâter » en appliquant aux choses qui sont dans le monde le jugement qui aura lieu pendant « le jour du Seigneur », de telle sorte que pour la foi elles soient déjà comme si elles étaient effectivement détruites. En outre, la foi, portant ce jugement moral sur le monde qui nous entoure, « attend de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite » (2 Pierre 3:13).

2 Pierre 3:14

« C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix » (2 Pierre 3:14). Sans tache, irréprochables, quelle vigilance constante cela implique, quel jugement de soi-même, quelle sainte crainte ! Car ce n'est pas seulement aux yeux des hommes que nous devons réaliser ces choses — et ce serait déjà beaucoup, cependant — mais « devant lui ». L'apôtre ajoute : « en paix », c'est-à-dire dans une condition telle qu'il n'y a aucune cause de conflit avec Dieu, tout étant réglé dans sa lumière — en paix aussi avec nos frères et « s'il est possible, autant que cela dépend de nous... avec tous les hommes » (Rom. 12:18). Nous serons en paix les uns avec les autres si d'abord nous sommes, chacun pour ce qui nous

concerne, en paix avec Dieu, « sans tache et irréprochables devant lui ». Si la paix entre nous est troublée, c'est généralement, pour ne pas dire toujours, parce que les uns ou les autres — et, la plupart du temps, les uns et les autres—nous ne sommes pas « trouvés sans tache et irréprochables devant lui ». De sorte que, pour rétablir la paix entre frères, il faut toujours amener les âmes devant Dieu afin que chacun règle avec Lui son propre état.

2 Pierre 3:15

Combien peu nous réalisons ces deux exhortations de 2 Pierre 3:14 : attendre... et nous étudier à être trouvés..! Mais là encore, comme pour les inconvertis pressés par Lui de « venir à la repentance », le Seigneur est patient. « Estimez que la patience de notre Seigneur est salut » (2 Pierre 3:15). Cette expression nous paraît, eu égard à son contexte, concerner directement les croyants, celle du verset 9 s'appliquant aux incrédules. Le Seigneur veut poursuivre son travail en nous, Il le continuera jusqu'au moment où Il nous présentera « saints et irréprochables et irrépréhensibles devant lui », où Il nous placera « irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie » (Col. 1:22 ; Jude 24), nous qui sommes déjà établis dans la position que définit Éphésiens 1:4 : « saints et irréprochables devant lui en amour », position à laquelle devrait toujours correspondre notre marche pratique. Ce travail, c'est le dépouillement de nous-mêmes, la réalisation pratique de notre mort au péché, à la loi, au monde. N'est-ce pas là l'enseignement si important donné par l'apôtre Paul dans ses épîtres — dans les épîtres aux Romains et aux Galates en particulier — enseignement parfois difficile à comprendre et souvent « tordu » par les « ignorants » et les « mal affermis » ? (2 Pierre 3:15, 16).

Rendons grâce au Seigneur pour sa longue patience envers les âmes qui périssent, comme aussi pour sa patience envers nous ses rachetés ! Il veut nous délivrer — c'est le « salut » de 2 Pierre 3:15 — de nous -mêmes, de tout ce qui nous est un obstacle à la manifestation de la vie divine que nous possédons par grâce. Que cette nouvelle année de sa patience soit mise à profit aussi bien par les incrédules pour venir « aujourd'hui » à Jésus le Sauveur, que par nous croyants afin que nous puissions « être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix » !

Choisir

ME 1975 p.29

Le non croyant et le salut

Un incrédule irait-il à Jésus pour le salut de son âme s'il n'y avait, en premier lieu, l'élection et, ensuite, d'une part, l'ordre que Dieu lui donne de se repentir (Actes 17:30) et, d'autre part, le fait que, dans sa grâce, Dieu « le tire » à lui, selon ce que le Seigneur a dit lorsqu'il était ici-bas : « Nul ne peut venir à moi, à moins que le Père qui m'a envoyé ne le tire » (Jean 6:44) ? Sans doute, un incrédule n'a pas à se préoccuper de savoir s'il est élu ou non ; il est responsable d'obéir à l'ordre de Dieu et de n'opposer aucune résistance à son action quand il « le tire ». Il est responsable de se repentir et d'aller à Jésus, le seul « nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes 4:12). Qu'il ne méconnaisse pas ce que Jésus a dit aussi : « Tout ce que le Père me donne viendra à moi ; et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi », et encore : « Car c'est ici la volonté de mon Père : que quiconque discerne le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle » (Jean 6:37, 40). Quiconque vient à Jésus, discernant en lui le Fils de Dieu, croyant en lui, a la vie éternelle ; il est sauvé par la foi en Christ et en son œuvre expiatoire. Il saura alors qu'il était « élu en Christ avant la fondation du monde » (Éph. 1:4). — Si, au contraire, il refuse d'obéir à l'ordre de Dieu, de se laisser « tirer » par lui, il est un désobéissant sur lequel s'appesantira la colère divine :

« Qui *croit* au Fils a la vie éternelle ; mais qui *désobéit* au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui » (Jean 3:36). L'ordre de Dieu est celui-ci : « Dieu donc, ayant passé par-dessus les temps de l'ignorance, *ordonne maintenant aux hommes que tous*, en tous lieux, *ils se repentent* ; parce qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné à cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts » (Actes 17:30, 31). L'incrédule n'est donc pas *libre* de choisir (il prend cette liberté, ou encore on lui dit : il vous faut choisir) entre deux possibilités s'offrant à lui : croire ou ne pas croire ; il est tenu d'obéir à l'ordre que Dieu lui donne.

Le croyant

Les deux natures

Qu'en est-il du croyant ? Il n'est plus « dans la chair », bien que la chair soit toujours en lui, il est « en Christ » (Rom. 8:1 et 8 ; 2 Cor. 5:17) et possède ainsi une nouvelle nature, la nature divine. Durant son cheminement ici-bas, va-t-il agir selon les impulsions de la vieille nature ou suivant les aspirations de la nouvelle ? Tel est, dans le principe, le choix qu'il peut être amené à faire — non pas (insistons encore sur ce point) qu'il est *libre* de faire, car Dieu ne lui laisse pas la liberté du choix : il lui demande de réaliser pratiquement qu'il est « mort avec Christ », que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises », il le presse de « vivre par l'Esprit », de « marcher aussi par l'Esprit » (Gal. 5:24, 25). Enfants de Dieu, nous sommes tenus de réaliser ce qu'écrit l'apôtre : « Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi » (ib. 2: 20). Un enfant n'a pas la liberté du choix entre l'obéissance et la désobéissance, il doit obéir et en est responsable.

Choisis la vie, faire mourir les actions du corps et vivre par l'Esprit

L'Éternel, par la bouche de Moïse, déclare à son peuple : « J'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie, afin que tu vives... » (Deut. 30:19). Il ne donne pas à Israël la liberté du choix. En effet, choisir la vie et la bénédiction c'est aimer l'Éternel, écouter sa voix et s'attacher à lui (ib. 20), et c'est là ce que l'Éternel veut voir en ceux qui lui appartiennent ; aussi commande-t-il au peuple : « Choisis la vie ». Deux chemins, deux possibilités sont devant lui : la vie et la bénédiction, d'une part ; la mort et la malédiction, d'autre part — mais *Dieu lui donne un ordre* : « Choisis la vie ».

Ce qui est enjoint à Israël correspond à la mise en garde adressée par l'apôtre aux croyants de Rome : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ». Mais Dieu arrêtera ceux de ses enfants qui s'égareront dans un tel chemin et saura les amener à réaliser ce que nous lisons ensuite : « Si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez » (Rom. 8:13). Ce verset présente l'aboutissement des deux chemins : l'un conduit à la vie, l'autre à la mort ; dans le premier se trouve la bénédiction, au second est liée la malédiction dont il est question dans le chapitre 30 du Deutéronome. Cela est bien de nature à nous inciter à obéir à l'ordre de Dieu : « Choisis la vie », à faire « mourir les actions du corps » par la puissance du Saint Esprit opérant en nous et ainsi, à « vivre par l'Esprit », à « marcher aussi par l'Esprit ».

Deux chemins étaient devant Moïse : agissant selon la pensée de Dieu, il a « choisi plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché, estimant l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte ». De même Josué invitant le peuple à choisir qui il voulait servir et déclarant aussitôt : « Mais moi et ma maison, nous servirons l'Éternel » ; son « choix » était fait et c'était bien ce que Dieu voulait pour lui pour sa maison, comme aussi pour Israël. L'auteur du Psaume 119 agissait lui aussi dans l'obéissance à la pensée de Dieu : « J'ai choisi la voie de la fidélité... J'ai choisi tes préceptes » (Héb. 11:25 ; Josué 24:15 ; Ps. 119:30, 173).

Commandements précis. Le discernement issu de la communion

En bien des circonstances, le croyant a dans l'Écriture des commandements précis auxquels il doit obéir sans raisonner, des enseignements qui lui font connaître clairement la pensée et la volonté de Dieu ; en de tels cas, il n'a pas à « choisir », ou plutôt il n'a pas la liberté du choix, il est responsable de faire ce que Dieu désire lui voir faire. Mais parfois le chemin à suivre n'est pas aussi clairement tracé et c'est au travers de bien des exercices que nous sommes appelés à faire un choix entre des choses bonnes et d'autres qui sont excellentes. La communion avec Dieu, le discernement spirituel qui en découle nous permettront de discerner ces dernières. L'apôtre écrivait : « Et je demande ceci dans mes prières, que votre amour abonde encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence, *pour que vous discerniez les choses excellentes*, afin que vous soyez purs et que vous ne bronchiez pas jusqu'au jour de Christ, étant remplis du fruit de la justice, qui est par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu » (Phil. 1:9 à 11). Puisseons-nous toujours « discerner les choses excellentes » — le début de la prière de l'apôtre nous en donne le secret — les choisir et les accomplir ! — La fin du chapitre 10 de l'évangile selon Luc nous donne une illustration bien connue de l'heureux choix auquel nous sommes appelés. Marthe savait sans doute quelque chose de la fatigue que pouvait éprouver le Seigneur tout au long de son chemin et nous comprenons le louable désir qui était le sien lorsqu'elle « le reçut dans sa maison » ; elle s'empressait à « servir » Celui qu'elle aimait et c'était une chose bonne. Mais il en était une qui était meilleure encore et c'est celle que Marie avait choisie ; en cela elle avait la pleine approbation du Seigneur et une entière communion avec lui ! (Luc 10:38 à 42).